

Colère noire

**Richard Sapir
Warren Murphy**

VISIT...

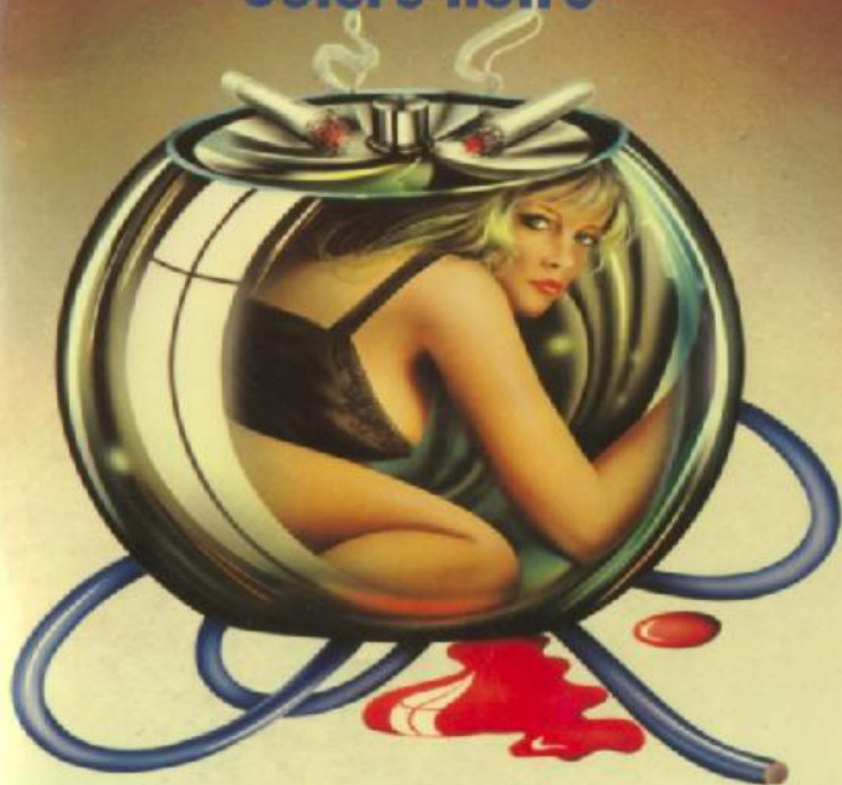
LANZAROTE
Caliente.COM

30

GÉRARD DE VILLIERS
PRÉSENTE

L'IMPLACABLE

Colère noire



PLON

PLON

Richard Sapir et Warren Murphy

SÉRIE L'IMPLACABLE

- 1 IMPLACABLEMENT VÔTRE
- 2 SAVOIR C'EST MOURIR
- 3 PUZZLE CHINOIS
- 4 L'HÉROÏNE DE LA MAFIA
- 5 DOCTEUR SÉISME
- 6 CONDITIONNÉ À MORT
- 7 RUMBA CHEZ LES ROUTIERS
- 8 CONFÉRENCE DE LA MORT
- 9 LES FOUS DE LA JUSTICE
- 10 LE TYPHON DU TIERS MONDE
- 11 MARCHÉ OU CRÈVE
- 12 SAFARI HUMAIN
- 13 ROCK'N'DROGUE
- 14 JEUNE CADRE DYNAMITE
- 15 CRIMES CLINIQUES
- 16 POUR QUELQUES BARILS DE PLUS
- 17 TOTEM ATOMIQUE
- 18 BIFTONS BIDONS
- 19 DIVINE BÉATITUDE
- 20 FATALE FINALE
- 21 MAUVAISES GRAINES
- 22 CERVEILLE TRAFIC
- 23 COMPTINE CRUELLE
- 24 CŒURS DE PIERRE
- 25 RÊVE MÉCANIQUE
- 26 BLOODY BORTSCH
- 27 DERNIER HOLOCAUSTE
- 28 CROISIÈRE DE LA MORT
- 29 CULTE SANGLANT

RICHARD SAPIR WARREN MURPHY

L'IMPLACABLE

COLÈRE NOIRE

TRADUIT DE L'AMÉRICAIN
PAR FRANCE-MARIE WATKINS

PLON

Titre original :

Mugger Blood

Illustration de la couverture : Loris

© 1977 by Richard Sapir and Warren Murphy

© Librairie PLON/GECEP 1982

pour la traduction française

ISBN : 2-259-00979-4

Édition originale :

ISBN : 0-523-40110-8

PINNACLE BOOKS. INC NEW YORK

New York N.Y. 10016

CHAPITRE PREMIER

Au commencement, elle crut qu'elle était de nouveau en Allemagne nazie. Un noir soleil de douleur avait explosé dans son œil gauche, où le garçon avait enfoncé un pic à glace. Elle ne voyait plus de ce côté-là. Elle se rappelait la Gestapo. Mais ça, ce n'était pas la Gestapo. Les hommes de la Gestapo avaient les ongles propres et ils posaient des questions nettes ; aussi ils vous faisaient comprendre que si on leur disait ce qu'ils voulaient, ils ne vous feraient plus mal.

Les hommes de la Gestapo voulaient savoir où était Gerd, son mari et elle ne le savait pas. Elle le répétait. Mais ces bourreaux-ci répliquaient tout le temps « cause méricain ». Ils voulaient qu'elle parle en américain !

Ils avaient une odeur différente, ces garçons-là. Ils sentaient. Elle l'avait dit à M^{rs} Rosenbloom, dans l'amphithéâtre du lycée où la police de New York avait envoyé quelqu'un pour une conférence matinale. Des fois, dans la matinée, on pouvait sortir sans danger.

La police, qui pensait qu'elle devrait être mieux payée par une ville pratiquement en faillite, apprenait maintenant aux personnes âgées comment se faire attaquer. Vous ne résistez pas, disait-elle. Vous donnez votre sac. Il y avait là un lieutenant de police qui montrait comment ne pas le tenir serré, pour que l'assaillant ne s' imagine pas qu'on essayait de se cramponner...

— Moi aussi, je les sens, avait dit M^{rs} Rosenbloom ce matin-là mais en avertissant M^{rs} Mueller de ne pas en parler. Ils diront que vous êtes raciste et c'est mauvais. On n'a pas le droit d'être raciste dans ce pays.

M^{rs} Mueller avait approuvé. Elle ne voulait pas être raciste parce que c'était mal. Les nazis étaient comme ça et ils étaient mauvais. Elle avait vu ce qu'ils avaient fait et, en bonne chrétienne, elle ne pouvait pas les supporter. Pas plus que son mari Gerd.

Elle voulait supplier les jeunes Noirs de ne plus lui donner de coups de pied. Pas dans les seins. Est-ce que c'était bien ce que la police de New York vous apprenait ? Elle essaya de se souvenir. Ses mains étaient liées dans le dos avec du fil électrique. Non. La police ne vous disait pas ce qu'il fallait faire quand on vous ligotait pour vous crever tranquillement un œil avec un pic à glace.

La police de New York expliquait comment se laisser attaquer. Jamais elle ne faisait de conférences aux personnes du troisième âge pour dire comment se laisser tuer. Peut-être, si elle était mieux payée, elle apprendrait aussi à chacun comment se faire assassiner.

M^{rs} Mueller pensait à tout cela, avec un cerveau embrumé par la douleur qui confondait l'Allemagne nazie et son misérable appartement.

Elle voulait supplier les jeunes Noirs décontractés de lui donner des coups de pieds ailleurs. Pas dans les seins parce que ça faisait trop mal. Est-ce que ce serait du racisme de dire aux Noirs de vous frapper ailleurs ? Elle ne voulait pas être raciste. Elle avait vu les résultats du racisme.

Mais les juifs ne l'avaient jamais battue. On n'avait pas à craindre pour sa vie dans un quartier juif. Ce quartier était juif quand Gerd et elle s'y étaient installés. Ils étaient allemands et pensaient qu'ils auraient des ennuis, à cause de ce que les nazis avaient fait. Ils n'en avaient pas eu. Il n'y avait jamais d'ennuis avec les Irlandais qui vivaient un peu plus loin. Ni avec les Polonais. Ou les Italiens de l'autre côté de Grand Concourse.

Mais une loi avait été votée. Et la loi disait que ce n'était pas bien de fermer un quartier à des gens. Des Noirs. On apprenait à tout le monde à bien agir. On était en Amérique. Tout le monde devait bien agir.

C'était un si bon quartier quand on pouvait se promener dans la rue. Maintenant on tremblait quand on devait passer devant une fenêtre qui n'était pas bouchée par des planches clouées.

Elle sentit le sang chaud de son sein déchiré couler sur son ventre, le goût du sang remonter dans sa gorge et elle gémit, en les entendant rire de sa faible lutte pour la vie. Elle avait l'impression que des clous s'enfonçaient dans son dos. Du temps avait passé. Elle ne recevait plus de coups, alors ils étaient peut-être partis.

Mais que voulaient-ils ? Ils devaient l'avoir obtenu, mais il ne restait rien à voler dans l'appartement. Il n'y avait même plus de télévision. On ne pouvait pas avoir de téléviseur parce qu'ils l'apprenaient et venaient le voler. Dans le quartier, aucun Blanc – il en restait trois – n'avait la télévision maintenant. Ils avaient peut-être volé cette machine idiote de Gerd, rapportée d'Allemagne. Ils criaient *Heil Hitler*, ces jeunes Noirs. Ils devaient croire qu'elle était juive. Les Noirs aimaient dire ça aux juifs. M^{rs} Rosenbloom avait rapporté une fois qu'ils venaient aux enterrements juifs pour crier ça et rire.

Ils ne connaissaient pas Hitler. Hitler pensait que les Noirs étaient des singes. Ils ne lisaient donc pas ? Il ne les trouvait pas dangereux non plus, il les prenait simplement pour de drôles de singes.

M^{rs} Mueller ne sentait plus ses bras et le côté gauche de sa tête était engourdi par la douleur. Elle savait qu'elle mourait, attachée sur son lit. De son œil valide, elle ne distinguait pas s'il faisait déjà nuit et ça lui était égal. Gerd était mort. Quand ? Quand avaient-ils quitté l'Allemagne ? Ce n'était pas l'Allemagne, ici. Non. C'était l'Amérique.

Et elle mourait. Ce n'était pas mauvais. Elle voulait mourir pour aller dans cette nuit où son mari attendait. Elle savait qu'elle le reverrait et elle était heureuse qu'il n'ait pas vécu pour la voir mourir aussi horriblement ; parce qu'elle n'aurait pas su lui expliquer que ce n'était pas important. « C'est moins grave que ça en a l'air, Gerd chéri. »

Elle rendit grâce à Dieu pour la dernière fois et sentit tout ce qu'il y avait de bon à quitter son corps.

Quand la vie eut abandonné le frêle corps blanchi, quand la chaleur disparut et que le sang cessa de circuler dans les veines, les quarante-six kilos de chair humaine qui avaient été M^{rs} Gerd Mueller firent ce que fait toute chair à moins d'être congelée ou séchée. Ils se décomposèrent. Et l'odeur fut si effroyable que la police de New York vint finalement chercher le corps. Deux hommes costauds, pistolet au poing, assurèrent la protection des ambulanciers du médecin légiste. Ils firent des réflexions sur le quartier et quand le corps partit sur une civière, une bande d'adolescents noirs accula l'un des deux policiers à tirer un coup de feu, touchant sous le bras un des jeunes gens. La bande s'enfuit et le cadavre partit à la morgue sans plus d'ennuis. Les policiers rédigèrent leur rapport et rentrèrent chez eux, en banlieue où ils pouvaient élever leurs enfants dans une relative sécurité.

Un vieux journaliste poivrot qui avait fait partie de la rédaction de nombreux journaux de New York et qui travaillait maintenant pour une chaîne de télévision feuilleta le rapport de police. Ce n'était qu'une Blanche, âgée, tuée par des Noirs et il rejeta le rapport sur une pile d'autres semblables. Cela l'offensait que la vie humaine devienne si insignifiante, comme si la ville était en guerre.

Le rédacteur en chef lui téléphona. Un inspecteur du Bronx, pris à partie par une bande de jeunes Noirs, avait tiré et en avait blessé un superficiellement. Le Conseil pastoral noir du Grand New York appelait cela de la « barbarie ». Il y avait des manifestants devant la maison de l'avocat du policier, qui exigeaient que les policiers accusés de tirer sur des Noirs n'aient pas droit à une véritable défense.

Le rédacteur en chef dit au journaliste de se dépêcher pour trouver une caméra et d'aller interviewer les manifestants devant la maison de l'avocat.

Ils étaient vautrés dans des voitures quand le reporter arriva. Il fallut attendre le cadreur. Quand la caméra fut là, tout le monde s'anima. Les manifestants bondirent des voitures, sautèrent des capots, formèrent un cercle et le technicien trouva l'angle parfait pour faire croire que la ville entière défilait devant le domicile de l'avocat. Dans le vacarme, on entendait la voix vibrante d'un homme massif qui se présenta sous le nom du révérend Josiah Wadson, président du Conseil pastoral noir, coprésident du Groupe mondial des Églises, administrateur de l'Action domiciliaire affirmative I, bientôt suivie de

l'Action domiciliaire affirmative II. Sa voix grondait comme le tonnerre dans les montagnes du Tennessee. Il invoqua la juste colère du Tout-Puissant. Il déplora la barbarie blanche.

Le reporter souhaitait ardemment que le révérend Wadson parlât la tête levée, tournée vers la caméra et, si possible, qu'il retînt son souffle. Le révérend Wadson empestait le gin.

Le journaliste, quant à lui, devait cacher la bosse trop visible sous la veste de mohair noir du révérend. L'homme de Dieu trimballait un pistolet à crosse de nacre et jamais le rédacteur en chef ne laisserait passer un reportage montrant un révérend qui se baladait armé. Le rédacteur en chef ne tenait pas à passer pour un raciste ; par conséquent, tous les Noirs devaient paraître bons. Et inoffensifs, bien entendu.

Quand le film fut développé on put entendre la voix sonore et sanglotante du révérend décrivant le sort abominable de la jeunesse noire. Il avait derrière lui des citoyens scandalisés, défilant en signe de protestation. Devant lui, il y avait le journaliste bloquant la vue du pistolet. À tout instant le reporter se détournait et quand sa figure revenait près de celle du révérend il avait les larmes aux yeux. On avait l'impression que ce que racontait l'homme de Dieu était si triste que le journaliste vétérane ne pouvait se retenir de pleurer devant la caméra.

Quand le reportage fut diffusé à l'étranger, ce fut précisément ce que dirent les commentateurs des télévisions étrangères. L'oppression des jeunes Noirs par la police était si terrible que même un journaliste blanc endurci ne pouvait retenir ses larmes. Et en quelques jours, ce petit brin d'actualité devint célèbre.

Des professeurs discutèrent doctement de brutalité policière, laquelle devint de l'oppression, qui devint assez naturellement « un génocide organisé par la police de New York ».

Lorsque quelqu'un évoquait le pourcentage incroyablement élevé de la criminalité noire, la réponse éclairée était qu'on ne pouvait s'attendre à autre chose, face à un tel génocide policier. Ce fut un sujet de thèse dans les universités. On posait la question aux examens. Et ceux qui ne savaient pas y répondre échouaient.

En attendant, on enterra M^{rs} Mueller. Et quand le cercueil fut transporté de l'église Notre-Dame des Anges au cimetière, une grande foule le suivit. Ce qui surprit la fille de M^{rs} Mueller qui ne savait pas que ses parents connaissaient tant de monde.

Mais en revanche, ils la laissaient sans rien. Oh, il y avait bien quelques bons du Trésor dans un coffre à la banque. Des babioles. C'était ce que cherchait un de ces messieurs de la cérémonie. Des babioles. De vieilles babioles d'Allemagne.

La fille trouva cela choquant. Mais qu'est-ce qui était vraiment

choquant, dans le monde d'aujourd'hui ? Quelqu'un voulait faire des affaires au bord d'une tombe ? Et après ? Elle se mit à regretter le temps où on avait le droit d'être choqué, parce qu'elle avait le cœur douloureux et pensait à sa pauvre mère, morte seule, à son propre effroi quand elle était allée chez ses parents après que le quartier eut changé.

— Pas de babioles, non, allez vous faire voir ! cria-t-elle.

Et ce jour-là, les démolisseurs commencèrent à abattre l'immeuble où avaient vécu les Mueller.

Ils arrivèrent avec une escorte de marshalls fédéraux, mesurant chacun plus d'un mètre quatre-vingt-cinq et entraînés au karaté. Très vite, ils construisirent des barricades blindées pour bloquer la rue. Et le vieil immeuble sans ascenseur fut démoli avec une précision chirurgicale, brique par brique. Les gravats partirent dans de grandes malles blanches. Bien cadenassées.

CHAPITRE II

Il s'appelait Remo et il montait par l'ascenseur... en dessous. Il respirait l'odeur nauséabonde du moteur couvert de vieille graisse et sentait les longs câbles frémir à chaque étage. Cette lente ondulation de quinze niveaux commençait quand la cabine s'arrêtait et descendait jusqu'au sous-sol pour remonter au-delà du quinzième jusqu'au dernier appartement sur le toit, cinq étages plus haut.

Il avait une bonne prise de la main sur un boulon, juste au-dessus de son long corps mince. Les gens qui se cramponnent à quelque chose pour sauver leur peau se fatiguent vite, en général, justement parce qu'ils songent à sauver leur peau. La peur donne aux muscles de la force et de la rapidité mais pas d'endurance.

Si l'on veut se retenir à quelque chose, il faut en faire partie. Remo devait ne faire plus qu'un avec le boulon, pour que la prise ne l'étrangle pas mais se confonde avec lui comme une extension de lui-même. Avec expérience, il laissa sa main s'accrocher légèrement et n'y pensa plus. Si bien que lorsque l'ascenseur se remit en marche, son corps se balançait facilement au bout de sa main, et il monta.

C'était la main droite et Remo pouvait entendre des gens marcher juste au-dessus de son oreille droite.

Il était là depuis le début de la matinée et quand l'ascenseur s'arrêta au dernier étage, il sut qu'il n'y resterait plus très longtemps. À cet étage-là, diverses choses se produisirent. Remo avait entendu claquer des verrous, sur vingt étages, vingt verrous, un pour chaque porte d'ascenseur. On le lui avait dit. Il entendit les grognements d'hommes musclés se hissant à la force du poignet : ils examinaient le dessus de la cabine. On l'avait prévenu de ça aussi. Les gardes du corps vérifiaient toujours le toit de l'ascenseur, parce qu'on savait que des hommes pouvaient s'y cacher.

Le toit était renforcé par des plaques d'acier, tout comme le plancher. Cela empêchait de les enfoncer pour pénétrer dans la cabine par en haut ou par en bas.

L'ascenseur était le seul point vulnérable du complexe abritant le Consulat de Corée du Sud à Los Angeles. Le reste était une forteresse. On l'avait appris à Remo.

Et quand il demanda comment il pénétrerait dans ce complexe, on lui répondit qu'il était payé pour ses services, pas pour sa sagesse. Ce qui était vrai. Mais il était encore plus vrai que Remo ne savait vraiment pas, sur le moment, comment il pénétrerait dans ce

complexe et, de plus, il n'avait pas envie d'y penser et encore moins de poursuivre la conversation. Il fit donc une réflexion aussi ironique que désobligeante, du genre de celles qu'il subissait lui-même depuis plus de dix ans, et le matin où En-Haut voulait que le travail soit accompli, il entra tranquillement dans l'immeuble de l'élégante forteresse consulaire et passa à l'action sans même y penser.

Il pénétra donc dans le gratte-ciel tout neuf en pierre blanche et en aluminium, aux fenêtres allant du sol au plafond, au hall grandiose de marbre où des fontaines arrosaient des fleurs en plastique. Il prit l'ascenseur jusqu'au dixième. Là, il tripota les boutons de montée, de descente et d'arrêt jusqu'à ce que le palier du dixième soit à la hauteur de sa ceinture, après quoi il se glissa sous la cabine, trouva un boulon adéquat, y accrocha sa main droite et attendit que, dans un tumulte de protestations, quelqu'un remette l'ascenseur en marche. Il se balança là-dessous jusqu'à ce que, finalement, la cabine monte tout en haut.

Pas besoin de trop de réflexion. Cela lui avait été dit et répété dès le début par son professeur, Chiun, le Maître de Sinanju. « Les gens vous montrent toujours le meilleur moyen de les attaquer », avait dit Chiun. « S'ils avaient un point faible, ils l'entouraient de fossés, de blindages ou de gardes du corps. »

Remo, donc, en entendant parler de toute la protection de l'ascenseur, quand on lui avait confié cette mission, alla tout droit à l'ascenseur. Et maintenant la personne qu'il voulait entraîner dans la cabine, en posant des questions en coréen. Est-ce que toutes les portes étaient verrouillées, pour qu'il puisse descendre sans aucun arrêt ? Elles l'étaient, mon Colonel. Est-ce que le panneau du plafond était bien fermé ? Il l'était, mon Colonel. Le plancher ? Oui, mon Colonel. Et, mon Colonel, vous êtes très élégant avec ce costume gris.

Tout à fait américain, non ?

Oui, comme un homme d'affaires.

Les affaires sont les affaires.

Oui, mon Colonel.

Et les vingt étages de câbles frémirent.

Et l'ascenseur descendit.

Et Remo se balança, suspendu à la cabine descendant lentement sur vingt étages, comme une cloche avec son battant. Le battant reproduisit le mouvement régulier du balancier et commença à cogner contre les parois de la cage, en produisant des étincelles et des vibrations de plus en plus fortes.

Les occupants pressèrent le bouton d'arrêt et les câbles s'immobilisèrent en frémissant. Remo se balança trois fois et à la troisième il projeta ses pieds contre la trappe du plancher au-dessus de lui. Puis, glissant sa main gauche dans le caoutchouc de la porte intérieure de l'ascenseur, il donna à tout le mécanisme une bonne

poussée et une solide secousse.

La trappe s'ouvrit comme un bouchon de champagne sautant d'un goulot. Et Remo se trouva dans la cabine.

— Salut, dit-il dans le coréen le plus poli possible, mais il savait que, malgré son accent américain, son ton avait la lourdeur du village nord-coréen de Sinanju, le seul accent qu'il eût jamais appris.

Le petit Coréen en costume bleu marine et à la figure maigre et dure dégaina de sous son aisselle un 38 Spécial avec une rapidité remarquable. Remo en déduisit que l'homme en gris était le colonel, celui qu'il voulait. Les Coréens, quand ils avaient des gardes du corps, jugeaient indigne d'eux de se battre. Ce qui était assez bizarre puisque, en principe, le colonel était un des hommes les plus redoutables du sud de ce pays, aussi bien avec la main qu'avec le couteau et, s'il le voulait, le pistolet aussi.

« Ça ne vous posera pas de problèmes ? avait-on demandé à Remo en lui confiant cette mission et en l'avertissant des talents du colonel.

— Nan, avait dit Remo.

— Il est ceinture noire de karaté.

— Ouais, bof.

— Voulez-vous voir des films de lui en action ?

— Nan.

— C'est sans doute un des hommes les plus craints en Asie. Il est très proche du président sud-coréen. Nous avons besoin de lui vivant.

C'est un fanatique, ce ne sera peut-être pas facile, facile. »

Cet avertissement était donné par le Dr Harold W. Smith, directeur du sanatorium de Folcroft, la couverture d'une organisation très spéciale travaillant en dehors des lois pour défendre ces mêmes lois. Remo était son unique exécuteur et Chiun le maître qui lui avait enseigné plus que tout l'argent d'Amérique pouvait acheter.

Car si les assassins de Sinanju avaient loué leurs services aux empereurs, aux rois et aux pharaons avant même que le monde occidental ait un calendrier, jamais ils n'avaient révélé comment ils s'y prenaient.

Alors, quand l'Organisation paya Chiun pour apprendre à Remo à tuer, elle en eut pour son argent. Mais quand Chiun enseigna à Remo comment respirer, vivre et penser, comment explorer l'univers interne de son corps, créant un individu qui utilisait ses cellules cérébrales et ses organes corporels huit fois plus efficacement qu'un homme normal, Chiun donna à l'organisation secrète plus que ce qu'elle avait espéré. Un homme nouveau, entièrement différent de celui qu'elle lui avait donné à entraîner.

Remo ne pouvait pas l'expliquer. Il ne pouvait pas dire à Smith ce que Sinanju lui avait appris. Ce serait comme si on essayait d'expliquer les couleurs à un aveugle de naissance. On n'expliquait pas

Sinanju, et ce que les maîtres savaient et enseignaient, à quelqu'un qui allait vous demander un jour si un champion de karaté vous poserait des problèmes. Est-ce que l'hiver avait des problèmes avec la neige ? Un type qui envisageait de montrer à Remo des films d'un autre homme en action ne pourrait jamais comprendre Sinanju. Jamais.

Mais Smith avait insisté pour faire passer les films du colonel en action. Ils avaient été tournés par la C.I.A. qui avait beaucoup travaillé avec le colonel, à un moment donné. Maintenant, il y avait de la tension entre la Corée et l'Amérique et le colonel y avait largement sa part. On ne pouvait pas l'atteindre parce qu'il connaissait trop bien les armes américaines. C'était donc le genre de mission que Smith jugeait parfaite pour l'Organisation.

« C'est bien », avait dit Remo avant de se mettre à siffloter, dans sa chambre d'hôtel de Denver.

Smith, nullement découragé par l'indifférence de Remo manifestée par un gigantesque bâillement, fit donc passer les films. Le colonel brisa des planches, balança quelques coups de pied à la mâchoire de quelques hommes plus jeunes que lui et sautilla un peu sur place. Le film était en noir et blanc.

« Eh bien ! dit Smith en haussant un sourcil, une expression d'émotion fort rare sur sa figure généralement figée.

— Hein ? Quoi ? demanda Remo. Vous avez dit quelque chose ?

— Je n'ai pas vu ses mains.

— Pas si rapide. »

Il fallait écouter et observer les gens, pour découvrir leurs limites, parce que par moments on n'arrivait pas à croire qu'ils puissent être si morts à la vie. Smith croyait réellement cet homme rapide et dangereux et Remo en était abasourdi.

« Ses mains étaient invisibles, floues, dit Smith.

— Nan. Arrêtez les plans, là où il gesticule. Ils sont très nets.

— Vous voulez dire que vous pouvez voir les plans individuels dans un film ? C'est impossible !

— Ma foi, si je ne m'oblige pas à me détendre, c'est tout ce que je vois. C'est jamais qu'une suite de plans fixes.

— On ne peut pas voir ses mains sur les plans fixes ! protesta Smith.

— Bon, bon, comme vous voulez, dit aimablement Remo. »

Si ça faisait plaisir à Smith de le croire, pourquoi pas ? Et y avait-il autre chose que Smith voulait ?

Smith éteignit les lumières de la chambre et mit en marche arrière le petit projecteur. Il bourdonna, des taches clignotèrent sur l'écran et finalement il s'arrêta. C'était un plan fixe. La main du colonel était là, figée et bien nette. Smith fit avancer le film image par image et, partout, la main était bien visible, pas trop rapide pour l'objectif,

après tout.

« Mais ça paraissait si rapide ! »

Smith avait assisté si progressivement à la transformation de Remo, qu'il ne se rendait pas compte de ce qui était réellement arrivé et à quel point Remo avait vraiment changé. Remo lui en dit plus :

« Quand j'ai commencé à faire tout ça pour vous, je respectais ce que je faisais. Plus maintenant, avoua-t-il et il quitta cette chambre d'hôtel avec des instructions concernant ce que l'Amérique voulait du colonel coréen.

Il aurait pu avoir quelques heures d'explications sur les échecs de la C.I.A. et du F.B.I. dans cette affaire, sur sa cible, ses points forts, mais il lui suffisait d'avoir seulement une description générale de l'immeuble afin de le trouver. Et, naturellement, Smith avait mentionné la protection de l'ascenseur.

Alors maintenant Remo regardait le 38 Spécial braqué sur lui par l'homme en costume bleu marine et voyait celui en gris reculer pour laisser son domestique faire le boulot. Cette identification suffit à Remo.

Il tapa du bout de l'index le poignet armé et le fractura. Il le fit en parfaite coordination avec le propre rythme du garde du corps, si bien qu'il sembla que l'homme avait uniquement dégainé son pistolet pour le jeter. La main ne cessa pas de bouger et l'arme tomba dans l'interstice entre les étages. Quand Remo plaqua sa main contre la nuque de l'homme, il imprima une légère torsion à ses doigts et à sa paume. Ce n'était pas une prise. Il voulait simplement essuyer la graisse du dessous de la cabine. Ce faisant, il ramena la tête contre son genou levé. Un, il la repoussa d'un coup sec contre la paroi, deux, il soutint le corps qui rebondissait et, trois, il l'allongea sur le dos pour un repos éternel.

— Salut, trésor, dit Remo au colonel. J'ai besoin de votre coopération.

Le colonel lui jeta sa serviette de cuir à la tête. Elle frappa une paroi et s'ouvrit, déversant une pluie de liasses de dollars verts. Apparemment, le colonel se rendait à Washington pour louer ou acheter un parlementaire américain.

Le Coréen prit une position de dragon, les doigts recourbés comme des griffes, les coudes en avant. Il siffla comme un serpent. Remo se demanda s'il y avait des soldes de parlementaires américains, comme de tout autre article. Est-ce qu'on obtenait les voix de douze parlementaires à meilleur compte en bloc qu'à la pièce ? Quel était le prix d'un juge à la Cour Suprême sur pied ? Et les ministres ? Est-ce qu'on pouvait faire une affaire intéressante avec un joli petit ministre du Commerce d'occasion ?

Le colonel rua.

Ou peut-être louer un directeur du F.B.I. ? Un acheteur serait-il intéressé par un vice-président ? On en trouvait vraiment pour rien. Le dernier à se vendre comptant dans une enveloppe avait amené la disgrâce sur une Maison-Blanche qui en avait déjà à revendre. Un vice-président qui se vendait pour cinquante mille dollars seulement, on n'a pas idée ! C'était la honte de sa fonction et de son pays. Pour cinquante mille dollars, on ne devrait pas trouver mieux qu'un vice-président de Grèce. C'était scandaleux de pouvoir acheter un vice-président américain à si bas prix.

Remo attrapa le pied qui ruait.

Mais que pouvait-on attendre d'un type qui écrivait un livre pour de l'argent ?

Le colonel rua de l'autre jambe, que Remo saisit pour remettre le pied par terre. Le colonel abattit une main capable de casser une brique sur le crâne de Remo. Remo attrapa la main et la remit au côté du colonel. Puis ce fut au tour de l'autre main qui reprit sa place aussi.

Le colonel montra les dents et fonça, en essayant de mordre Remo à la gorge.

Il y avait peut-être, pensa Remo, une bourse des hommes politiques de Washington, avec la cote des électors paysans et autres. Sénateurs en hausse de trois points, représentants en baisse de huit, président stable. Et en agitant ces pensées, Remo était infiniment triste. Parce qu'il ne voulait pas que son gouvernement soit comme ça, il ne voulait pas de cette souillure, de cette corruption, il voulait non seulement croire à son pays et à son gouvernement, mais aussi que les réalités justifient sa foi. Il ne suffisait pas que la majorité soit honnête, tous devaient l'être. Et il avait horreur de cet argent qui jonchait le plancher de l'ascenseur tandis qu'il prenait à la gorge le colonel coréen. Car ces dollars étaient destinés à des hommes politiques américains et cela signifiait qu'ils tendaient la main.

Alors cette petite affaire avec le colonel était un plaisir et il allongea l'homme sur le dos en lui disant, très lentement pour qu'il ne s' imagine pas que c'était une menace en l'air :

— Colonel, je vais réduire en purée votre figure entre mes mains. Vos poumons peuvent être arrachés de votre corps ainsi que d'autres organes divers qui vous manqueraient terriblement. Vous pouvez éviter cela en coopérant. Je suis un homme occupé, Colonel !

— Qui êtes-vous ? haleta le colonel en coréen.

— Qui croirait à un psychanalyste non freudien ? demanda Remo en appuyant son pouce droit sous la pommette du colonel, tirant la peau vers le bas au point que l'œil gauche faillit jaillir de son orbite.

— Aïe ! glapit le colonel.

— Par conséquent, vous allez plonger dans les profondeurs de votre subconscient et remonter avec la liste des politiciens américains à

votre solde. D'accord, mon joli ?

— Aïe-ouillouille !

— Très bien, dit Remo et il relâcha la pression.

L'œil reprit sa place dans l'orbite, soudain couvert d'une carte routière de vaisseaux capillaires rouges. Les lignes rouges de l'œil gauche disparaîtraient en deux jours. Et à ce moment, le colonel serait un transfuge à la garde du F.B.I. Il serait appelé un « témoin clef » et la presse raconterait qu'il avait choisi la liberté parce qu'il avait peur de retourner en Corée du Sud, ce qui n'avait pas de sens, naturellement, puisqu'il était un des amis les plus intimes du président sud-coréen. Et le colonel citerait des noms et combien chacun touchait.

— Parce que, Colonel, j'ai un plus grand accès que vous, à vos nerfs et à votre douleur, dit Remo alors que l'ascenseur refermait sa porte et descendait vers le sous-sol.

— Qui êtes-vous ? demanda le colonel dont l'anglais perdait occasionnellement quelques verbes au passage mais qui énonçait impeccablement n'importe quel chiffre au-dessus de dix mille dollars. Travaillez pour moi. Cinquante mille dollars.

— Vous ne parlez pas à un vice-président des États-Unis, protesta Remo avec colère.

— Cent mille.

— Personne ne m'a élu, mon vieux.

— Deux cent mille. Je ferai votre fortune. Travaillez pour moi.

— Vous ne comprenez pas. Je ne suis pas le directeur du F.B.I. Je n'ai jamais juré de défendre la constitution et d'exercer mes fonctions au nom du peuple américain. Je ne suis pas à vendre, déclara Remo et il prit une des liasses de billets de cent dollars pour en fourrer le coin dans la bouche du colonel.

— Mangez. C'est bon pour vous. Mangez. Pour me faire plaisir. Rien qu'une bouchée. Essayez, vous aimerez ça, vous verrez, dit Remo et, tandis que le colonel essayait de mâchouiller le coin de la liasse, il lui expliqua qui il était. Je suis l'esprit de l'Amérique, Colonel. L'homme qui a marché sur la lune, qui a inventé l'ampoule électrique, qui fait pousser plus de produits alimentaires que n'importe qui à la sueur de son front. Si j'ai un défaut, c'est d'avoir été trop bon envers trop de gens trop souvent. Mangez.

Quand l'ascenseur arriva au sous-sol, la zone inférieure de sécurité, et que la porte s'ouvrit, les gardes ne virent que leur chef hébété, adossé à la paroi du fond et son garde du corps allongé mort par terre, sa main droite en purée sous la peau intacte. De l'argent jonchait le plancher et pour une inexplicable raison le colonel mâchonnait le coin d'une liasse de dollars.

— Conduisez-moi immédiatement au F.B.I. ! ordonna-t-il d'une

voix égarée.

Quand ils furent partis, Remo se glissa de sous la cabine où il avait attendu et s'insinua par un trou, pas plus gros qu'une boîte à biscuits, dans le garage.

Il entendit des gens crier tout le long des vingt étages de l'immeuble en s'en prenant aux portes verrouillées de l'ascenseur. Il sourit à un garde estomaqué.

À midi, Remo était de retour à bord du yacht blanc élané, dans la baie de San Francisco, qu'il avait quitté le matin de bonne heure.

Il marcha sur la pointe des pieds parce qu'il ne voulait pas troubler ce qui se passait dans la cabine. On aurait dit qu'on tapait avec des casseroles sur un tableau noir. Remo attendit dehors et remarqua que les sons continuaient sans aucune interruption. C'était Chiun qui récitait sa poésie. De temps en temps il s'arrêtait pour se faire une critique, du genre de celles qu'il lisait dans les journaux américains.

Il se disait de sa voix normale :

— Superbe avec une flamme de génie... magnificence iridescente, définissant le rôle en soi.

Le rôle que Chiun définissait pour le moment était celui d'une fleur blessée, dans son poème de trois mille huit pages qui avait déjà été refusé par vingt-deux éditeurs américains. Un poème en vieux coréen, le dialecte coréen qui n'avait pas subi l'influence japonaise.

Remo jeta un coup d'œil dans la cabine et vit le kimono de poète cramoiisi et or de Chiun. Il vit les longs ongles imiter gracieusement l'épanouissement de la fleur puis le vol d'une abeille. Il vit les légères mèches blanches et la longue barbe délicate et comprit que l'assassin le plus redoutable du monde avait de la visite.

Il regarda sur le côté, par le coin du hublot, et distingua les Richelieu noirs admirablement cirés, sur le tapis. Le visiteur était le Dr Harold W. Smith.

Remo laissa le directeur subir encore une demi-heure de poésie un peu que Smith ne pouvait absolument pas comprendre car il ne connaissait pas le coréen. Mais telle était la faculté de Smith de traiter avec des personnalités du gouvernement qu'il était capable de paraître intéressé pendant des heures, en écoutant ce qui n'était pour lui que des sons discordants. Il aurait aussi bien écouté un disque de lavage de vaisselle et en aurait soutiré autant d'information. Mais il était assis là, les sourcils un peu froncés, les lèvres un peu pincées, la tête penchée, l'air méditatif, comme s'il prenait des notes à une conférence d'université.

À l'entracte, Remo entra sous les applaudissements de Smith.

— Vous avez absorbé la signification de tout ça, Smitty ? demanda-t-il.

— La forme ne m'est pas familière, mais ce que je comprends, je

l'apprécie.

— Qu'est-ce que vous comprenez ?

— Les mouvements des mains. Elles étaient une fleur, je présume.

Chiun hocha la tête.

— Oui. Certains êtres sont de la lie sans culture, d'autres ont de la sensibilité. Peut-être est-ce mon fardeau particulier, d'être condamné à enseigner à ceux qui l'apprécient le moins. Que moi, pour gagner le tribut pour mon village comme mes ancêtres avant moi, doive gaspiller la sagesse de Sinanju devant l'ingrat qui vient d'arriver. Des diamants dans la boue. Un pâle morceau d'oreille de cochon, là devant vous.

— *Barf*, fit Remo à la manière des Américains.

— Ah, vous voyez là sa gratitude, dit Chiun à Smith avec un sourire satisfait.

Smith se pencha en avant. Sa figure de citron était encore plus acide que d'habitude.

— Vous devez vous demander pourquoi je me présente ici à vous deux, si près d'un lieu où, je suppose, vous venez d'accomplir une mission. Je n'ai encore jamais fait cela, comme vous le savez. Nous nous donnons beaucoup de mal pour ne pas porter nous-mêmes nos opérations à la connaissance du public. La divulgation nous ruinerait. Ce serait l'aveu que notre gouvernement opère illégalement.

— O, empereur Smith, dit Chiun, celui qui tient la plus forte épée rend ses moindres caprices légaux.

Smith s'inclina respectueusement. Cela amusait toujours Remo, quand Smith essayait d'expliquer la démocratie à Chiun. Car la Maison de Sinanju n'avait servi que des rois et des despotes, les seuls qui eussent assez d'argent pour payer le tribut aux assassins de Sinanju, au profit de ce village sur la côte rocheuse de Corée si cher à Chiun. L'idée ne vint pas à Remo à ce moment que Smith allait essayer d'acheter Chiun pour l'arracher à Remo, avec des fortunes dépassant de loin celles de rois ou pharaons mesquins.

— Alors je dois parler très franchement, dit Smith. Je m'aperçois qu'il est de plus en plus difficile de travailler avec vous, Remo. Incroyablement difficile.

Chiun sourit et sa vieille figure parcheminée se releva et s'inclina pour approuver. Il fit observer, en vérité, que pendant bien des années il avait enduré le manque de respect de Remo dans un humble silence, sans montrer au monde ce que c'était que donner le grand trésor du savoir de Sinanju à quelqu'un d'aussi indigne. Chiun, de sa petite voix de fausset, se compara à la belle fleur de son poème, qui était écrasée sous un pied vulgaire, mais se redressait sans se plaindre pour offrir sa beauté au monde entier.

— Bien, dit Smith. Je suis heureux que vous pensiez cela. Je

l'espérais vraiment.

— Je m'en fous comme de mon premier slip, dit Remo.

— Devant l'empereur Smith, tu oses parler ainsi à un Maître de Sinanju ? protesta Chiun.

La figure parcheminée s'assombrit et le Maître de Sinanju se laissa tomber sur le plancher de la cabine, sa tête délicate se dressant au milieu d'un champignon de kimono cramoisi et or. Sous ce kimono, Remo le savait, les longs ongles étaient entrelacés et les jambes croisées.

— Très bien, dit Smith. Gracieux Maître de Sinanju, vous avez créé une merveille en Remo. Vous, comme moi, trouvez difficile de travailler avec lui. Je suis prêt à vous offrir maintenant dix fois le tribut que nous envoyons à votre village, si vous acceptez d'en entraîner d'autres.

Chiun hocha la tête en souriant, calme comme un lac paisible en été, attendant la fraîcheur de la nuit.

— C'était bien dû à la Maison de Sinanju, dit-il. Et plus que dû.

— J'augmenterai le tribut. Vingt fois ce que nous payons en ce moment, proposa Smith.

— Laissez-moi vous dire quelque chose, petit père, dit Remo à Chiun. Le sous-marin américain qui livre l'or à votre village vaut bien plus cher que l'or lui-même. Il ne vous offre pas tant que ça.

— Cinquante fois le tribut, hasarda Smith.

— Tu vois ? Tu vois ma valeur ? dit Chiun à Remo. Que te paye-t-on, objet blanc ? Même tes propres Blancs m'offrent dix fois le tribut. Vingt fois. Cent fois. Et toi ? Qui t'offre quelque chose ?

— C'est bon, dit Smith qui trouvait la dernière proposition plus que suffisante. Cent fois le tribut en or à dix-huit carats. Cette qualité d'or est...

— Il sait, il sait, intervint Remo. Donnez-lui un diamant et il peut reconnaître un défaut rien qu'en le tenant dans sa main. C'est une fichue boutique de joaillier. Il connaît par cœur la moitié des grosses pierres du monde. Parler d'or à Chiun, c'est expliquer la messe au pape.

— Pour venir en aide à mon pauvre village, j'ai dû me familiariser avec la valeur des choses, murmura modestement Chiun.

— Demandez-lui ce que coûte à Anvers un diamant blanc-bleu de deux carats, sans défaut, dit Remo à Smith. Allez. Demandez-lui.

— Au nom de l'Organisation et du peuple américain qu'elle sert, nous vous exprimons notre reconnaissance, Chiun, Maître de Sinanju. Et vous, Remo, vous recevrez une généreuse pension tous les ans jusqu'à la fin de vos jours. Vous pourrez mourir de vieillesse dans votre lit, en sachant que vous avez bien mérité de votre pays.

— Je ne vous crois pas. Je recevrai sûrement le premier chèque, et

peut-être le second et puis un jour j'ouvrirai ma porte et l'escalier me sautera à la figure. Voilà ce que je crois.

Remo se dressa devant Smith et laissa sa main gauche flotter sous le menton du docteur afin qu'il comprenne que Remo était tout prêt à le tuer volontiers, sur-le-champ, avec cette main-là. Il voulait que la présence de son corps domine Smith. Mais l'homme à la figure acide ne se laissa pas impressionner par la menace. Sa voix ne faiblit pas quand il répéta son offre à celui qui avait conduit l'Organisation si loin, tout seul. En Remo, l'Organisation avait l'arme ultime, l'être humain maximalisé à son potentiel le plus élevé. Comment Chiun avait obtenu cela de Remo, Smith n'en savait rien. Mais s'il l'avait fait avec celui-là, il pourrait le faire avec d'autres.

— Je vais vous dire ce que je propose, Smitty, dit Remo. Je m'en vais. Et si vous n'essayez pas de me tuer, je ne vous tuerai pas.

Mais si par hasard quelqu'un à un mètre de moi est empoisonné ou si un taxi échappe au contrôle de son conducteur dans une rue où je marche, si une balle perdue siffle à mes oreilles au cours d'un hold-up, je m'en vais tout raconter au monde sur une organisation appelée C.U.R.E., qui essayait de faire fonctionner le gouvernement dans l'ombre de la constitution. Et que tout cela n'avait servi à rien, à part quelques cadavres qui se sont perdus quelque part, je ne sais plus où. Et ensuite je presserai votre figure de citron dans votre cœur de citron et nous serons quittes. Alors adieu.

— Je suis navré que vous le preniez comme ça, Remo. Il y a déjà un moment, je sais, que vous nourrissez ces sentiments. Quand est-ce que ça a commencé ? Si je puis me permettre de poser la question.

— Quand les gens ont cessé de pouvoir se balader dans les rues et que je devais cavalier dans tous les coins à la recherche d'un je ne sais quoi ni où de secret. Ce pays ne fonctionne pas. Un type travaille quarante heures par semaine pour entendre un salaud lui dire qu'il n'a pas le droit de manger de viande, mais qu'il doit s'ôter le pain de la bouche pour le donner à des gens qui traînent toute la journée en le traitant de tous les noms. Et ce salaud qui lui dit ça, il y a de fortes chances qu'il soit grassement payé par les contribuables, qu'il se fasse dans les mille dollars par semaine. Ce pays est pourri. Fini.

— Très bien, dit tristement Smith. Merci pour tout ce que vous avez fait.

— Il n'y a pas de quoi, répliqua Remo.

Il s'écarta de Smith et quand il se retourna, il vit de la transpiration briller sur le front pâle. Parfait, pensa Remo. Smith avait goûté à la peur. Il avait simplement été trop fier pour le laisser voir.

— Et maintenant, à vous, Maître de Sinanju, dit Smith.

Chiun hocha la tête.

— Nous acceptons votre offre gracieuse, mais nous sommes

malheureusement tombés dans une singularité économique et cela nous désole beaucoup. Nous serions très heureux d'entraîner des centaines, des milliers d'hommes, mais nous ne pouvons nous le permettre. Nous avons consacré plus de dix ans de travail à ça, dit Chiun en désignant Remo, et nous devons protéger cet investissement, tout misérable qu'il soit aux yeux de n'importe qui.

— Cinq cents fois ce que votre village reçoit en ce moment, dit Smith. Et cela nécessitera probablement deux sous-marins pour le livrer.

— Vous pouvez proposer un million de fois plus, intervint Remo. Il n'entraînera pas vos hommes. Il pourrait peut-être en faire valser quelques-uns, mais ils ne leur donnera pas Sinanju.

— Exactement ! s'exclama joyeusement Chiun. Jamais je n'enseignerai le Sinanju à un autre homme blanc à cause de la répugnante ingratitude de celui-là. Par conséquent, non. Je resterai avec cet ingrat.

— Mais vous pouvez être délivré de lui et devenir plus riche, insista Smith. Je connais la Maison de Sinanju. Vous faites des affaires depuis des siècles.

— Des siècles et des siècles, rectifia Chiun.

— Et vous toucherez beaucoup plus d'argent.

— Il ne me quittera pas, déclara Remo. Je suis le meilleur qu'il ait jamais eu. Meilleur que les Coréens qu'il avait. S'il avait pu trouver un bon Coréen pour le remplacer un jour, jamais il n'aurait travaillé pour vous.

— Est-ce vrai ? demanda Smith.

— Rien de ce que dit un homme blanc n'est vrai, à part naturellement votre glorieuse majesté, ô empereur.

— C'est vrai, affirma Remo. Il ne me quittera pas. Il m'aime bien.

— *Ha !* s'écria impérieusement Chiun. Je reste pour protéger mon investissement dans cette peau blanche sans valeur. Voilà pourquoi le Maître de Sinanju reste.

Smith contempla sa serviette de cuir. Remo n'avait jamais vu l'ordinateur humain si songeur. Finalement, il releva la tête avec un petit sourire pincé.

— Je suppose que nous sommes enchaînés l'un à l'autre, Remo.

— Peut-être.

— Vous êtes le seul qui puissiez faire ce qui doit être fait.

— J'écoute mais je ne promets rien, dit Remo.

— C'est plutôt délicat. Nous ne sommes pas sûrs de ce que nous cherchons.

— À part ça, quoi de neuf ? demanda Remo.

Smith poussa un soupir lugubre.

— Il y a une huitaine de jours, une vieille dame vivant dans un

quartier pauvre a été torturée à mort. Ça s'était passé dans le Bronx et maintenant des agents de nombreuses nations cherchent un objet ou un appareil que cette vieille dame devait posséder. La chose avait été apportée dans ce pays par son mari, un réfugié allemand, qui était mort peu de temps avant elle.

Le soleil se coucha en flamboyant sur le Pacifique et Smith parlait encore. Quand il se tut, les étoiles brillaient.

Et Remo dit qu'il accomplirait cette mission, s'il en avait encore envie demain matin.

Smith soupira encore une fois et se leva.

— Au revoir, Remo. Bonne chance.

— De la chance, vous ne savez pas ce que c'est, riposta Remo avec mépris.

— Et l'Amérique présente ses respects en honorant la grandiose magnificence du Maître de Sinanju, dit Smith.

— Naturellement, murmura Chiun.

CHAPITRE III

Le colonel Vladimir Speskaya croyait fermement qu'il n'existe pas de problème sans solution rationnelle. Il croyait que les guerres étaient commencées par des gens qui manquaient totalement d'information. Avec suffisamment d'informations correctement répertoriées, le premier imbécile venu voyait qui gagnerait quelle guerre et quand.

Le colonel Speskaya avait vingt-quatre ans et, normalement, n'aurait pas obtenu si jeune un aussi auguste rang dans le N.K.V.D., la police secrète russe, si tout ce qu'il faisait ne réussissait pas si bien.

Il connaissait mieux que quiconque la différence fondamentale entre le N.K.V.D. et la C.I.A. américaine. La C.I.A. avait plus d'argent et se cassait le nez publiquement. Le N.K.V.D. avait moins d'argent et faisait ses bavures en privé.

Speskaya savait que dans une organisation bien dirigée il ne devrait pas y avoir de colonel de vingt-quatre ans en temps de paix, même si pour le N.K.V.D. le temps de paix n'existait pas. Il savait aussi qu'il allait bientôt être promu général. Quand il fut affecté à la section américaine, il n'éprouva pas de grande peur. L'Amérique était la nation des stupides.

Il y avait indiscutablement un problème dont personne ne voulait assumer la responsabilité. Quand il vit les épaulettes de maréchal sur l'homme qui le mettait au courant, il sut que c'était un gros problème.

En dix minutes, il l'avait presque résolu.

— Votre problème, c'est que vous savez qu'il se passe quelque chose de gros en Amérique, mais vous ne savez pas très bien quoi et vous ne voulez pas vous engager avant de le savoir, c'est ça ? Vous êtes embarrassés parce que nous arrivons si tardivement dans cette affaire américaine. Alors, nous allons examiner ce qui est arrivé à Mrs Gerd Mueller du Bronx, à New York, et nous verrons pourquoi tant de services secrets tournent en rond là-bas et pourquoi un immeuble entier a dû être démoli par la C.I.A. et transporté dans de petites caisses grosses comme des malles. Naturellement, j'irai moi-même, déclara le colonel Speskaya.

Il était blond avec des yeux bleus, des traits délicats rappelant les Allemands de la Volga. Il était raisonnablement sportif et, comme disaient certaines femmes, « un grand amant techniquement, mais à qui il manque quelque chose. Il fournit de la satisfaction comme certains magasins d'alimentation fournissent du fromage. »

Le colonel Vladimir Speskaya arriva aux États-Unis par le Canada, au milieu du printemps, sous le nom d'Anthony Spesk. Il était accompagné par son garde du corps nommé Nathan. Nathan comprenait un peu l'anglais mais ne le parlait pas. Il mesurait un mètre cinquante-sept et pesait soixante kilos.

Nathan compensait cette carence de taille par un empressement à abattre tout ce qui était chaud. Nathan était capable de tirer une balle de 38 dans la bouche d'un bébé. Il aimait voir le sang. Il avait horreur des cibles. Les cibles ne saignent pas.

Nathan avait confié un jour à quelqu'un que si l'on tire droit dans le cœur, la victime ne saignait pas bien. Il donnait plutôt ce conseil : « Touchez l'aorte, et alors, là, vous avez quelque chose. »

Le N.K.V.D. ne savait pas s'il fallait interner Nathan dans un établissement pour aliénés homicides ou lui donner de l'avancement. Speskaya le prit comme garde du corps, mais il ne lui donnait son pistolet que lorsque l'occasion l'exigeait. Nathan demanda s'il pourrait au moins garder les balles. Speskaya lui dit que cela ne le gênait pas, à condition qu'il ne se balade pas en les astiquant en public. Quand Nathan revêtait son uniforme qui comportait un étui, Speskaya lui faisait porter un pistolet d'enfant. Il n'entendait pas le lâcher dans les rues de Moscou avec une arme chargée.

Nathan était brun avec une figure de rat et des dents en avant qui le faisaient ressembler à une nouvelle race d'hommes se nourrissant d'écorce de bouleau.

Quand le colonel Speskaya, alias Anthony Spesk, arriva à Seneca Falls, dans l'État de New York, il prit dans sa valise un pistolet neuf de calibre 38 – la police frontière ne fouillait jamais les bagages entre le Canada et les États-Unis – et le donna à Nathan.

— Nathan, voilà ton pistolet. Je te le donne parce que j'ai confiance en toi. J'espère que tu sais combien notre Mère Russie compte sur toi. Tu pourras te servir de ce pistolet mais seulement quand je te le dirai. D'accord ?

— Je le jure. Par tous les saints et par notre président, par le sang de tous les Russes qui coule en moi, par les héros de Stalingrad, je le jure et j'engage ma foi, mon Colonel. Je me servirai, avec frugalité et prudence, de cet instrument et jamais sans votre permission je ne tirerai un seul coup.

— Très bien, Nathan, répondit Anthony Spesk.

Nathan baisa la main de son colonel.

Au feu tricolore à l'entrée de l'autoroute de New York, Spesk sentit une explosion derrière son oreille droite. Il vit une auto-stoppeuse sauter en l'air, comme si elle avait été tirée par-derrière. Elle saignait abondamment. L'auto-stoppeuse avait été touchée à l'aorte.

— Pardon, dit Nathan.

— Donne-moi ce pistolet !

— Cette fois je jure vraiment !

— Si tu continues à tuer des gens, la police américaine finira par nous attraper. Allez, donne. Nous avons une mission importante. Donne le pistolet.

— Pardon, implora Nathan. J'ai demandé pardon. Je regrette vraiment. Cette fois, je le jure. Je le jure vraiment. Tout à l'heure, ce n'était qu'une promesse.

— Nathan, je n'ai pas le temps de discuter avec toi. Nous devons partir d'ici à cause de ce que tu as fait. Ne te sers plus de ce pistolet !

Spesk le lui laissa garder.

— Merci, merci. Vous êtes le meilleur colonel qu'on n'a jamais vu, dit Nathan qui resta bien sage jusqu'aux abords de New Platz où Spesk quitta la route pour prendre une chambre dans un motel. Nathan fit sauter la figure de l'employé de la réception. Spesk lui arracha le pistolet et repartit avec Nathan en larmes.

C'était moins grave qu'il y paraissait. Si l'on étudiait l'Amérique, comme l'avait fait le colonel Speskaya, on découvrait que les crimes étaient rarement résolus à moins que les assassins le veuillent. Il n'y avait tout simplement rien pour protéger la vie des citoyens. Si c'était l'Allemagne ou la Hollande, Spesk ne se serait même pas encombré d'un garde du corps.

Mais l'Amérique était devenue une telle jungle qu'il était dangereux d'y entrer sans protection. Las, Spesk reprit la route dans la nuit noire vers New York.

— Je porterai le pistolet, gronda-t-il rageusement.

— Fasciste, marmonna Nathan.

— Quoi ?

— Rien, mon Colonel, renifla Nathan.

Une aube rouge se levait quand le colonel Speskaya entra dans la ville de New York. Il pria Nathan d'arrêter de faire « pan » en montrant du doigt les quelques personnes marchant dans la rue. Nathan annonça soudain qu'il avait peur.

— Pourquoi ? demanda Spesk en consultant un plan.

— Parce que nous allons mourir de faim. Ou nous faire tuer dans des émeutes d'affamés.

— Tu ne mourras pas de faim en Amérique. Regarde ces magasins. Tu vas avoir toutes les denrées que tu veux.

— C'est seulement pour les généraux américains.

— Non, c'est pour tout le monde.

— C'est un mensonge.

— Pourquoi ?

— Parce que *La Pravda* dit qu'il y a des émeutes de gens affamés et que le peuple meurt de faim en Amérique.

— *La Pravda* est loin. Des fois, les histoires changent, avec la distance.

— Non. C'est imprimé. Je l'ai lu.

— Et les journaux américains ? Ils ne racontent rien sur des émeutes d'affamés.

— Les journaux américains sont de la propagande.

— Mais ils sont imprimés aussi, dit Spesk.

Cela troubla considérablement Nathan. Son front se plissa. Sa sombre figure russe s'assombrit encore tandis qu'il réfléchissait ; travail difficile et délicat. Enfin il sourit.

— C'est l'imprimé russe qui dit toujours la vérité parce qu'on peut le lire. C'est l'imprimé américain qui ment parce qu'on ne peut pas le lire. Ça peut raconter n'importe quoi avec ces drôles de lettres qu'ils ont.

— C'est bon, Nathan, dit Spesk.

Mais encore une fois son garde du corps l'agaça avec une question, et Spesk promit qu'il allait tout expliquer sur leur mission, et pourquoi il devait venir personnellement en Amérique avec un agent qui ne connaissait pas la langue.

— Mais je suis bon tireur et bon communiste, protesta Nathan.

— Oui.

— Alors, je peux ravoir mon pistolet ?

— Non, déclara Spesk. Et écoute-moi, tu vas avoir un plaisir rare. Tu vas savoir ce qui se passe. Même des généraux n'en savent rien.

Nathan répliqua qu'il savait ce qui se passait. Ils luttèrent contre l'impérialisme. Depuis l'Allemagne où des divisions russes étaient stationnées, jusqu'à Cuba. Jusqu'à ce que la Russie ait conquis l'impérialisme d'un bout du monde à l'autre, quand aucun autre drapeau ne flotterait que la faucille et le marteau.

— Très bien, dit Spesk. Il y a une dizaine de jours, quand tu as été rappelé de Vladivostok, il s'est passé une chose bizarre en Amérique. La C.I.A., notre ennemie, démolissait un immeuble pierre par pierre. Cela a attiré l'attention. Les services de renseignements de l'Allemagne de l'Ouest s'y sont intéressés. Les services secrets argentins s'y sont intéressés. Ils ont surchargé, comme nous disons, tout le secteur. Nous le savons parce que nous avons appris qu'ils retiraient beaucoup de personnes – huit ou dix, ce qui est beaucoup en espionnage – de leurs missions pour surveiller l'immeuble en démolition. Afin de parler à la fille de cette femme qui a été tuée.

— Qui l'a tuée ?

— Au début, nous avons pensé que c'était des loubards.

— Qu'est-ce qu'un loubard ?

— C'est une personne qui saute sur les gens, qui les passe à tabac et prend leur argent. Il y en a beaucoup à New York.

— À cause de l'oppression capitaliste, il y a des loubards, c'est ça ? demanda Nathan.

— Non, non, répondit Spesk agacé. Je veux que tu comprennes ceci, clairement. Oublie tout ce que tu as lu. Dans ce pays, dans de nombreuses régions de ce pays, il n'y a pas de peine de mort. Ils se sont mis dans la tête, par ici, que tuer quelqu'un pour un crime commis n'est pas dissuasif de nouveaux crimes. Alors ils ont supprimé la peine capitale et maintenant ils ne peuvent plus se promener dans leurs rues. Je t'ai donc amené parce que beaucoup de gens se promènent en tuant et tu dois me protéger. Il y a pire encore. Les lois concernant ceux qui ont moins de dix-huit ans. Ceux-là peuvent tuer sans même aller en prison. Des prisons qui sont chauffées et où on sert trois repas par jour, souvent avec de la viande.

— Ils doivent être des millions qui commettent des crimes pour y entrer, s'exclama avec stupéfaction Nathan, qui avait attendu d'être dans le N.K.V.D. pour manger de la viande régulièrement, car c'était une denrée pour les dirigeants communistes, pas pour la masse.

— Ils sont des millions à commettre des crimes, mais ne va pas te fourrer dans la tête d'en commettre un pour aller dans une de leurs prisons. Nous pouvons échanger des prisonniers contre toi et tu te retrouveras dans une prison russe. Et nous, nous tuons, mon ami. Et pas très vite pour les déserteurs.

Nathan assura qu'il n'avait aucune intention de désert.

— Ce qui nous amène, Nathan, à la raison pour laquelle je suis ici. Tu as déjà dû te dire que les Américains sont stupides et c'est vrai. Ils sont stupides. Si on dit aux Américains que quelque chose est moral, ils se trancheront la gorge pour l'obtenir. À moins, des fois, quand certaines personnes les arrêtent.

— Qui ? demanda Nathan qui était maintenant à l'arrière de la voiture garée sous un train qui passait au-dessus d'eux sur des rails surélevés.

C'était un métro aérien, comme certaines de ces villes en avaient. Chaque fois qu'un convoi passait, Nathan tremblait parce qu'il croyait que le train allait lui tomber dessus. Des immeubles tombaient à Moscou, alors pourquoi est-ce que des trains qui brimballaient tellement ne tomberaient pas ?

— Nous, répondit Spesk. Tu comprends, nos généraux ne veulent pas que les capitalistes se tranchent la gorge parce que ça donnerait l'impression que les généraux ne comptent pas. Ils veulent avoir l'air de tenir le rasoir dans leurs mains. Par conséquent, ils doivent faire quelque chose, et chaque fois qu'ils font quelque chose, ils donnent bonne mine aux capitalistes. C'est pour ça que nous venons ici dans le Bronx, en Amérique, dans ce quartier de taudis.

— Ça me paraît bien, dit Nathan qui voyait les magasins ouverts,

leurs vitrines pleines de marchandises et d'aliments, les passants bien habillés, sans vêtements rapiécés, avec des souliers qui tenaient aux pieds sans chiffons autour.

— Pour les Américains, c'est des taudis. Il y a encore pire, mais peu importe. J'y vais personnellement parce que, si je laissais faire les généraux, ils rédigeraient des rapports indiquant que quoi qu'il soit arrivé, ils l'avaient prédit. Nos généraux sont aussi stupides que les généraux américains. En fait, ils sont presque identiques. Un général est un général et c'est pour ça que, lorsque l'un d'eux capitule, il dîne le soir avec son vainqueur. Tous les mêmes. Alors, nous sommes ici toi et moi pour voir de quoi il retourne, ensuite nous verrons ce que nous en ferons et quand nous regagnerons notre Mère Russie nous serons des héros de l'Union soviétique. Pas vrai ?

— Si. Des héros, dit Nathan.

Il pensait que ce serait bien s'il pouvait tirer là-haut, entre les rails, et toucher une rotule ou un bas-ventre. L'aine était un endroit épatant où toucher les gens sauf qu'ils ne mouraient pas toujours. Cependant, le colonel avait le pistolet. Mais il faudrait bien qu'il le lui rende quand ils verraient les loubards.

— Un loubard ! annonça joyeusement Nathan en montrant un homme en casquette bleue et en costume bleu foncé, un sifflet dans la bouche, et des gants blancs. Le loubard se tenait au milieu d'une très large avenue avec de très hauts bâtiments de chaque côté.

Il aurait fait une cible magnifique. Il avait même une étoile d'argent sur la poitrine. Nathan se dit qu'il aurait visé cette étoile.

— Non. Ça, c'est un policier noir, dit Spesk. Tu penses négro, pas loubard. Négro est un mot que les Américains noirs n'aiment pas.

— Comment est-ce qu'ils veulent être appelés ?

— Ça dépend. Ça change tout le temps. Autrefois c'était nègre. Et puis Noir c'était bien et nègre mauvais. Ensuite, on a dit afro-américain mais jamais négro. Pourtant beaucoup de loubards sont noirs. La plupart, même.

— Mais est-ce que la police raciste ne tire pas tout le temps sur les négros noirs afro-américains ? Les nègres ?

— Manifestement pas. Sinon il n'y aurait pas de problème de loubards.

— Je déteste les racistes, déclara Nathan.

— Bien, dit Spesk.

Il avait supputé que l'immeuble qu'ils cherchaient devaient se trouver vers le centre de la ville, qui s'appelait Manhattan, tout en faisant partie de ce quartier excentrique appelé le Bronx.

— Je déteste aussi les Africains. Ils sont laids et noirs. J'ai envie de vomir quand je vois quelque chose d'aussi laid et noir, déclara Nathan en crachant par la portière. Un jour, le socialisme éliminera le racisme

et les Noirs.

La première chose qui avertit Spesk qu'ils se rapprochaient du secteur fut un barrage routier rayé de jaune. Au lieu de continuer, il tourna dans une large avenue qui descendait vers un quartier résidentiel. Si tous les rapports disaient vrai, tous ceux qui tentaient de forcer ces barrages entourés d'Américains très nonchalants et fortement armés seraient photographiés, peut-être même interpellés et interrogés.

Il y avait de meilleurs moyens de pénétrer en Amérique. On n'avait pas besoin d'espions coûteux s'insinuant dans les entrailles des systèmes de défense. Il y avait des méthodes plus faciles et moins onéreuses. Pas la peine de jouer constamment à l'espion en Amérique.

Aussi, quand Spesk vit les ordures bien proprement empilées dans des poubelles le long du trottoir, il jugea qu'il pouvait s'arrêter sans danger dans ce quartier. Il trouva un bar et dit à Nathan de ne pas parler.

Spesk avait été un enfant bilingue. Tout de suite après la Seconde Guerre mondiale, le N.K.V.D. avait créé des crèches où les petits apprenaient l'anglais et le chinois aussi tôt que le russe, pour qu'ils puissent non seulement parler sans accent mais penser aussi dans les langues étrangères. On avait découvert que les enfants apprenaient à imiter parfaitement les sons alors que les grandes personnes ne pouvaient que les reproduire. Tout cela signifiait que Spesk pouvait entrer dans *Winarski's Tavern*, juste à côté du Grand Concourse dans le Bronx de New York, États-Unis, et parler comme s'il arrivait de Chicago.

Il commanda une bière, mon pote, et demanda, mon pote, comment marchaient les affaires, et mince alors quel bath bar le gonze avait là ! Et au fait qu'est-ce que c'était que toutes ces barricades jaunes de l'autre côté du Concourse ?

— Des bâtiments. Ils démolissent. Des négros là, répondit le barman dont l'anglais manquait de la précision et de la clarté de celui de Spesk.

— Pourquoi est-ce qu'ils démolissent un immeuble, coco ? Hein ? Comment ça se fait ? demanda Spesk comme s'il avait payé ses études au lycée Douglas MacArthur en vendant le *Chicago Tribune*.

— Ils abattent. Les politiciens. Ils démolissent, ils reconstruisent.

— Qu'est-ce qu'ils reconstruisent ?

— Rien. Des hommes armés. Je parie de la drogue. Ils cherchent. Je parie de l'héroïne, dit le gonze.

— Beaucoup d'hommes ?

— Deux cents mètres à la ronde. Des caméras aussi. Dans des appartements. Faut pas aller là-bas. Plein de négros, là-bas. Vous restez ici, conseilla le gonze.

— Et comment, dit Spesk. Dites donc, y avait rien dans les journaux là-dessus ? Quoi, c'est plutôt bizarre, non, de démolir un immeuble avec des tas de gars armés tout autour ?

— De la drogue, je parie. Héroïne. Il ne boit rien ? demanda le gonze en désignant Nathan de la tête.

Nathan regardait derrière le bar. Nathan en bavait.

— Vous avez un pistolet là-derrière, dit Spesk. Soyez gentil de le placer hors de vue.

Il tapota l'épaule de Nathan et remonta sa langue sur ses lèvres pour indiquer qu'il voulait le silence.

Spesk passa l'après-midi dans le bar, à commander un verre de temps en temps, à jouer aux fléchettes, à discuter le bout de gras avec tous les gars sympas qui allaient et venaient, mon pote, ravi de vous connaître, à un de ces quatre.

Il y avait eu un jeune Noir blessé, par là, et un pasteur noir avait fait toute une histoire, raconta quelqu'un à Spesk. Le mec s'appelait Wadson, révérend Josiah. Wadson avait un casier judiciaire, vol avec effraction, proxénétisme, attaque à main armée, viol, tentative de meurtre, mais la police avait reçu des ordres de la mairie d'étouffer tout ça.

— Je parie que vous êtes flic, hein ? dit Tony Spesk, alias colonel Speskaya.

— Ouais. Sergent, répondit l'homme.

Tony Spesk paya une bière au type et lui dit que le problème de New York c'était que les flics avaient les mains liées. Et qu'ils n'étaient pas assez payés.

Le sergent trouva cela très vrai. La pure vérité du bon Dieu. Ce que le colonel Speskaya ne dit pas au sergent, c'était que le municipal de Moscou pensait de même, tout comme le bobby de Londres et le constable de Tanzanie.

— Je me demande ce que c'est que tout ça, là-bas. À Walton Avenue, je crois ?

— Ah, ça, dit le sergent. Motus et bouche cousue. Ils ont fait venir la C.I.A., il y a huit jours. Il y a eu une bavure.

— Ah oui ? fit Tony Spesk.

Nathan regardait fixement le petit revolver à la ceinture du sergent. Il avança une main. Spesk la lui claqua et le poussa vers la porte, en désignant leur voiture. Spesk ne tenait pas à lui dire de sortir en russe.

De retour à la table, le sergent raconta à Spesk qu'il avait un ami qui connaissait un des gars de la C.I.A. Il disait que c'était foutu, là-bas. Tout. Ils étaient arrivés trop tard.

Trop tard pour quoi ? voulut savoir Spesk, Tony Spesk, représentant en électroménager de Carbondale, Illinois. Et comme

avec la plupart des poivrots, une heure et demie de boisson avait fait de Spesk un ami d'enfance du sergent de police. C'est ainsi qu'il fut présenté comme « mon copain Tony » à un autre copain et qu'ils décidèrent de se payer tous les trois une nuit en ville parce que Tony ferait passer ça sur sa note de frais. Et ils emmenèrent Joe.

Joe – faut promettre de ne pas en souffler mot – était un agent de la C.I.A.

— Vous déconnez, dit Tony Spesk.

— Toujours, fit le sergent en clignant de l'œil.

Ils allèrent dans un restaurant hawaïen. Joe commanda un Singapore Sling. Il mit de côté le petit parasol de papier violet planté dans les verres pour qu'ils soient assez jolis et coûter trois dollars de plus. Quand Joe eut collectionné cinq parasols aux frais de Tony, il eut une sacrée histoire à raconter.

Il y avait cet ingénieur allemand. Foutu Frisé. Est-ce qu'il avait dit à tout le monde que le mec était allemand ? Ouais ? Bon. Eh bien il avait inventé ce truc, voyez ? Comment ça ? Quel truc ? C'était un secret. Une arme secrète. Inventée là dans sa cave ou grenier ou je ne sais quoi de frisé. Dans le temps, pendant la Seconde mondiale. Faut le dire à personne parce que c'est un secret. Bon, où est-ce qu'on en était ?

— Quel genre d'arme ? demanda Tony Spesk.

Joe aspira les vapeurs de rhum du Singapore Sling.

— Personne n'en sait rien. C'est pour ça que c'est un secret. Faut que j'aille pisser.

— Pisse dans ton froc, dit Spesk avec autorité.

Le sergent était déjà ivre-mort et personne n'avait remarqué que Spesk ne buvait pas vraiment.

— D'accord, dit Joe. Une minute. Bon. Voilà une bonne chose de faite. Ce truc lit peut-être dans la pensée. Personne n'en sait rien.

— Vous l'avez trouvé ? demanda Spesk.

— Ouille, c'est mouillé, dit l'homme qui gagnait trente-deux mille dollars par an pour protéger les intérêts de l'Amérique tout autour du monde grâce à sa supériorité mentale, à son astuce et à son autodiscipline.

— Ça séchera, dit Spesk. Est-ce que vous l'avez trouvé ?

— C'est trop tard, dit Joe.

— Pourquoi ?

— Parce que j'ai déjà pissé, dit l'agent du service secret le plus renommé depuis la garde prétorienne de Néron.

— Non. Pourquoi est-ce que c'était trop tard pour l'arme secrète ?

— Elle était partie. Nous n'avons pas pu la trouver. Nous avons su qu'elle existait uniquement parce que les Allemands de l'Est ont rappliqué pour la chercher.

— Et ils n'ont rien dit, marmonna Spesk.

Des têtes tomberaient, pour cette trahison de la Russie. Manifestement, quelques vieux gestapistes travaillant maintenant avec l'Allemagne de l'Est s'étaient rappelé le nom du mort, avaient raconté qu'il avait inventé un truc quelconque et la police secrète est-allemande était partie à sa recherche sans rien dire au N.K.V.D. Les Américains les ayant surpris, ils cherchèrent à leur tour et maintenant tout le monde cherchait.

Naturellement, il était possible que les Américains aient planté quelque chose dans le coin pour attirer les espions d'autres pays, mais Spesk écarta cette idée. S'ils vous attrapaient, ils vous garderaient en vue d'un échange. Évaporées, les illusions de la guerre froide de pouvoir en permanence garder les agents étrangers en dehors de son propre pays.

Pourquoi se donner tout ce mal ? Il y avait simplement trop de monde. Ils pourraient surveiller, ils n'empêcheraient rien. Non, pensa Spesk, l'histoire de l'arme secrète était vraie. Du moins, les Américains y croyaient. Mais pourquoi tant d'histoires ? La machine avait trente ans, elle ne pourrait avoir une grande utilisation pratique. Trente ans plus tôt, il n'y avait pas de détecteurs de mensonge, pas de machines de bio feed-back, pas de penthotal. Un long voyage compliqué jusqu'en Amérique, gâché pour un truc sans intérêt. Spesk faillit en rire. Pour quoi ? Pour regarder dans la tête des gens et voir ce qui s'y passait ? En général, ce n'était que du charabia décousu.

Dehors, Nathan dormait sur le siège arrière de la voiture. La circulation américaine était anormalement dense devant le bar. Non. Elle était normale. Spesk la jugeait d'après les normes de Moscou, où il y avait peu d'automobiles. Spesk était soucieux.

L'homme de la C.I.A., Joe, avait une nuit de congé. Son opération n'avait commencé que dix jours plus tôt. Ce n'était pas une permission. Les agents de la C.I.A. travaillaient sans arrêt pendant au moins vingt jours ou, le plus souvent, jusqu'à la fin d'une mission.

Joe avait eu sa soirée libre parce que la mission était terminée. Les Américains n'avaient pas trouvé ce qu'ils cherchaient et ils retiraient la C.I.A.

Spesk se dit qu'il devrait chercher lui-même.

Il s'inquiétait rarement, mais ce soir il était soucieux. Il réveilla Nathan et lui donna le pistolet.

— Nathan, je te donne cette arme. Ne tire encore sur personne parce que tu vas sans doute avoir à t'en servir bientôt. Je ne veux pas être obligé de te le confisquer parce que tu auras abattu un inconnu, alors que tu peux en avoir besoin pour nous sauver la peau.

— Rien qu'un, maintenant ? demanda Nathan.

— Aucun, maintenant, dit fermement Spesk.

Tout en réfléchissant, il conduisit la grosse voiture américaine jusqu'au secteur bloqué par les barricades jaunes. Elles avaient disparu.

Il était une heure du matin. Des adolescents noirs se baladaient dans la rue. Quelques-uns essayèrent de s'introduire dans leur voiture roulant lentement, mais Spesk avait Nathan avec lui. Il suffisait de montrer le pistolet pour les chasser.

Spesk ralentit encore devant l'immeuble démolì. Il remarqua un grand trou dans le sol. Il descendit, Nathan sur ses talons, pistolet au poing. Ils avaient creusé, ces Américains. Ils avaient creusé et toujours rien trouvé.

Le regard aigu de Spesk nota les petites traces sur le bord du site. Ils avaient creusé avec des ciseaux à froid. Donc, l'appareil devait être petit. S'il existait. S'il valait quelque chose.

Soudain une détonation claqua derrière lui.

Nathan s'était laissé aller. Il n'avait pas tiré pour les protéger. Il avait visé un Oriental en kimono jaune vif de l'autre côté de la rue et, maintenant, l'homme blanc accompagnant l'Oriental traversait la chaussée.

Spesk n'eut pas le temps de se demander ce qu'un autre homme blanc faisait dans ce quartier. L'homme blanc fut trop rapide pour ça. Nathan tira encore, à bout portant, visant la poitrine. Il était incapable de rater son coup.

Pourtant, l'homme blanc était sur lui et pratiquement à travers lui avant que le coup de feu ne cesse de résonner aux oreilles de Spesk. Les mains de l'homme blanc parurent à peine bouger, et le crâne de Nathan se fendit en deux. De la cervelle jaillissait de chaque côté comme du champagne dont le bouchon a sauté.

— Merci, dit Spesk. Cet homme s'apprêtait à me tuer.

CHAPITRE IV

— Chaque fois que je peux, j'aime rendre service, dit Remo au jeune homme blond qui faisait preuve d'un sang-froid remarquable pour quelqu'un qui, quelques instants plus tôt, avait peur de mourir.

Le brun au pistolet gisait très définitivement sur le trottoir, sans le moindre souci. Son cerveau était étalé en éventail sous sa tête comme un lever de soleil. Le faubourg sentait cette même odeur bizarre de marc de café que Remo avait remarquée dans tous les quartiers pauvres du monde, même dans les régions où l'on ne buvait pas de café. Une fraîcheur moite de début d'été envahissait Walton Avenue. Remo portait sa tenue habituelle, un pantalon de flanelle, des mocassins et un tee-shirt.

— Comment vous appelez-vous ? demanda-t-il.

— Spesk. Tony Spesk. Représentant en électroménager. Je roulais dans le centre quand cet homme s'est introduit dans ma voiture, il m'a collé son pistolet sur la nuque et m'a ordonné de le conduire ici. Je suppose qu'il a décidé de vous tirer dessus en vous apercevant. Alors merci, mon pote. Merci encore.

— Pas de quoi, dit Remo qui trouvait l'homme trop habillé, avec sa cravate rose. C'est votre bagnole, ça ?

— Oui. Oui êtes-vous ? Un policier ?

— Non. Pas du tout.

— Vous parlez comme un policier.

— Je parle comme des tas de choses. Je vends de la gélatine diététique. Je vends de la crème à la fraise, au chocolat et à la noix de coco.

— Ah ? Ça me paraît intéressant.

— Pas si intéressant que le tapioca, dit Remo. Le tapioca est passionnant.

Remo savait que cet homme mentait, bien entendu. Il n'était pas venu du Canada aux États-Unis – la voiture avait des plaques canadiennes – pour vendre de l'électroménager. L'homme qui se tenait derrière lui était descendu de voiture bien après le bon vieux Tony Spesk. Pour le couvrir. C'était évident parce que l'homme s'était plus intéressé aux toits et aux fenêtres qu'à celui qu'il était censé menacer.

Et puis l'homme avait vu Chiun et tiré. Il n'avait aucune raison de faire ça. Il ne savait pas qui était Chiun, ni Remo. Il avait simplement tiré, ce qui était bizarre. L'homme brun appartenait au blond Tony Spesk. Cela ne faisait aucun doute.

— Vous avez besoin d'aide ? demanda Remo.

— Non, non. Du tout. Dites, mon vieux, j'aime bien votre façon de faire. Vous êtes un athlète professionnel ?

— Plus ou moins.

— Je peux vous payer le double. Quoique vous ne soyez plus tout jeune. Vous êtes en fin de carrière ?

— Dans ma partie, on est jeune à cinquante ans. Vous me voulez pour quoi ?

— Je pensais simplement qu'avec vos talents, vous pourriez vous faire un peu d'argent, mon pote. C'est tout.

— Écoutez, dit Remo, je ne crois pas un mot de ce que vous dites, mais je suis trop occupé pour vous surveiller de près, alors histoire de vous reconnaître de loin et peut-être de vous ralentir un peu...

Remo laissa retomber le plat de sa main droite contre le genou de l'homme, très légèrement.

Et Spesk, là debout, se rappela un char qui avait perdu une chenille et emporté le genou d'un fantassin. Le mollet ne tenait à la cuisse que par un filament. La chenille du char avait sauté si vite qu'il l'avait à peine vue. La main de cet homme avait bougé plus vite encore. Et alors même qu'il tombait, en gémissant de douleur, Spesk voulait cet homme pour la Mère Russie. Il serait bien plus précieux que n'importe quel jouet idiot vieux de trente ans.

Cet homme bougeait d'une manière que Spesk n'avait jamais vue. Ce n'était pas quelque chose de mieux que les autres mais différent.

À vingt-quatre ans, le plus jeune colonel d'Union soviétique, il était l'unique officier de ce grade qui osait prendre la décision qu'il prit alors, tout en tombant sur le trottoir, sa jambe gauche inutilisable. Il allait obtenir cet homme pour la Russie. Les abrutis de l'état-major ne comprendraient pas tout de suite, mais ils finiraient bien par voir que cet homme avait un avantage qu'aucune machine, aucun truc ne pouvait offrir.

Spesk se traîna, en pleurant, vers sa voiture, y monta tant bien que mal et démarra. Il savait trouver des compatriotes, à New York, qui le soigneraient. C'était dangereux de rester blessé sur le trottoir, dans ce quartier, sans la protection de Nathan.

Remo alla retrouver sa voiture. Un jeune Noir sautait sur place en se tenant le poignet. Apparemment, il avait tenté de tirer la barbiche de Chiun et s'était aperçu, à ses dépens qu'il n'avait pas affaire à un vieux rabbin sans défense.

— Dans quelles profondeurs ta nation a sombré ! Quelles horreurs indescriptibles, dit Chiun.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Cette créature a osé toucher le corps du Maître de Sinanju. On ne leur enseigne pas le respect ?

— Je suis surpris qu'il soit vivant.

— Je ne suis pas payé pour nettoyer les rues de tes villes. Tu n'en as pas assez de ce pays, un pays où des enfants osent toucher le Maître de Sinanju ?

— Petit père, il y a des choses qui m'inquiètent dans mon pays. Mais je ne crains pas pour votre personne. Il y a d'autres gens ici, cependant, des gens sans vos talents, qui ne sont pas protégés comme vous l'êtes par votre habileté. Smith s'inquiète pour un gadget que quelqu'un a inventé. Mais moi je m'inquiète parce qu'une vieille dame a été tuée. Et personne ne s'en soucie. Ça n'a pas d'importance, dit Remo en sentant le sang lui chauffer la nuque et ses mains trembler comme s'il n'avait jamais appris à respirer comme il fallait. C'est mal. C'est injuste. C'est dégueulasse.

Chiun sourit et considéra son élève d'un air sagace.

— Tu as beaucoup appris, Remo. Tu as appris à éveiller ton corps dans un monde où la plupart des gens vont du sein de leur mère au tombeau sans avoir connu le souffle de la vraie vie. Il n'existe aucun homme pour défier tes talents. Cependant, aucun Maître de Sinanju, depuis les siècles des siècles, n'a eu assez de talents pour faire ce que tu veux faire.

— Quoi donc, petit père ?

— Supprimer l'injustice.

— Je ne veux pas la supprimer, petit père. Je ne veux pas qu'elle prospère, c'est tout.

— Il suffit que dans ton propre cœur et dans ton village la justice triomphe.

Remo devina qu'il allait entendre encore une fois l'histoire de Sinanju, ce village coréen si pauvre que les bébés ne pouvaient y être nourris pendant les années de disette et devaient être mis au repos dans les eaux froides de la baie de Corée occidentale, jusqu'à ce que le premier Maître de Sinanju, il y avait bien des siècles, loue ses talents à des souverains. Ainsi était née la source solaire de tous les arts martiaux, Sinanju. Et en servant les monarques, chaque Maître avait sauvé les bébés. Telle était la justice de Remo.

— Chaque tâche que tu accomplis à la perfection, nourrit les enfants de Sinanju, pontifia Chiun.

— C'est une bande d'ingrats, à Sinanju, et vous le savez bien, riposta Remo.

— Oui, Remo, mais ils sont nos ingrats, dit Chiun et un ongle long souligna la phrase dans la nuit noire.

Elle était noire parce que les lampadaires du quartier avaient été arrachés quand les gens avaient découvert qu'ils pouvaient vendre à des ferrailleurs les débris des nouveaux poteaux d'aluminium. Il y avait eu une émission spéciale de télévision sur l'obscurité dans les

quartiers pauvres, la comparant à une forme de génocide, par laquelle le système volait la lumière aux Noirs. Un sociologue y faisait une étude détaillée et accusait la ville d'être complice des ferrailleurs en installant des lampadaires qui pouvaient être si facilement arrachés. « Encore une fois, les Noirs sont les victimes, déclarait le sociologue à la télévision, des profiteurs blancs. » Il ne disait rien des vandales ni des contribuables qui avaient payé des impôts pour l'installation de ces lampadaires.

Remo regarda autour de lui. Chiun hochait lentement la tête.

— Je vais découvrir qui a tué M^{rs} Mueller, déclara Remo.

— Et ensuite ?

— Je veillerai à ce que justice soit faite.

— Aïe, gémit Chiun. Quel gaspillage d'un bon assassin ! Mon temps et mon travail précieux, gâchés en crises d'émotion !

En général, Chiun s'isolait dans un silence méprisant devant de telles sornettes occidentales. Mais pas cette fois. Il demanda quel genre de justice recherchait Remo. Si c'était des jeunes qui avaient tué la vieille femme, ils n'avaient pris que quelques années de sa vie. Devait-il leur prendre de nombreuses années ? Ce serait injuste.

Le cadavre de l'homme que Remo avait tué gisait sur le trottoir. La police viendrait dans la matinée, pensait Remo. Tout comme des gens avaient dû le voir de leurs fenêtres, il y en avait sûrement qui avaient vu le ou les tueurs sortir de la maison de M^{rs} Mueller. Ou si c'était une bande, l'un d'eux avait dû parler.

Smith avait donné à Remo quelques détails sur le gadget qu'il cherchait et sur le travail de Gerd Mueller en Allemagne. En revanche, la seule remarque intéressante mentionnée à propos de la mort de la vieille dame, c'était que le crime n'avait apparemment pas été commis par quelqu'un d'important.

— Vous, dit Remo à une grosse femme accoudée à sa fenêtre, ses énormes seins noirs étalés sur ses bras noirs et gras. Vous habitez ici ?

— Non. Je viens simplement voir comment vivent les gens de couleur.

— Je veux bien payer des renseignements.

— Mon frère, dit-elle d'une belle voix de gorge, ça fait de vous un de chez nous.

Remo offrit cinq dollars qui furent de suite happés et la Noire demanda où était le reste. Remo leva deux billets de cent dollars très près de sa figure et elle fit un louable effort pour les saisir, mais Remo les abaissa, les montra de nouveau, en lui donnant l'impression qu'elle avait pris les billets mais qu'ils s'étaient dématérialisés un moment. Elle fut si stupéfaite qu'elle essaya encore. Et encore.

— Comment vous faites ça ? demanda-t-elle.

— J'ai du rythme, répondit Remo.

- Qu'est-ce que vous voulez savoir ?
- Il y avait une vieille dame, une Blanche.
- La mère Mueller.
- C'est ça.

— Elle est morte. Je sais qui vous voulez dire parce que tout le monde pose des questions sur elle.

— Je le sais. Mais est-ce que vous connaissez des gens qui sont entrés dans cet immeuble ce jour-là ? Qu'est-ce que vous entendez dans la rue ?

— Ma foi, on m'a souvent demandé ça. Et j'ai toujours été très bien. J'ai jamais rien dit. C'est drôle qu'ils posent tant de questions. C'est jamais qu'un meurtre.

— Vous la connaissiez ?

— Non. Les Blancs ne sortent pas, sauf à point d'heure.

— C'est quand ? Point d'heure ? demanda Remo.

— Neuf heures du matin.

— Vous savez qui opère par ici ? Quel genre de bandes ? Ils en savent peut-être plus. Je paie bien.

— Vous voulez savoir qui l'a tuée, petit Blanc ?

— Oui.

— Les Lords.

— Vous savez ça comment ?

— Tout le monde sait ça. Les Lords, ils tiennent cette rue. Elle est à eux. Leur territoire. Ils vont vous avoir aussi, petit Blanc, à moins que vous rentriez ici, vous et votre drôle de copain jaune.

Remo offrit de nouveau les billets et cette fois il laissa la main de la femme se refermer dessus. Mais il continua de les tenir par le bas.

— Comment se fait-il que vous puissiez vous mettre à votre fenêtre sans danger, en la laissant ouverte et tout ? demanda-t-il.

— Parce que je suis noire.

— Non. Les voyous s'attaquent à n'importe qui, si on est plus faible qu'eux. Votre peau ne vous protège pas.

— Parce que je suis noire et que je leur fais sauter leurs foutues têtes de malfrats, déclara-t-elle et, de l'autre main, elle souleva un fusil à canon scié. J'ai mon sauveur là près de moi. J'en ai eu un dans les couilles, y a quatre ans. Il est resté couché là sur ce trottoir, en hurlant. Et puis je lui ai collé un peu de Pêche de Géorgie dans les yeux.

— C'est de la soude caustique bouillante ! s'exclama Remo atterré.

— La meilleure. J'en ai toujours sur le feu. Les Blancs, par exemple. Ils ne se présentent plus comme des gens qu'il faut respecter. Je suis noire. Je parle le langage de la rue. Canon scié dans les couilles et soude caustique à la figure et j'ai plus eu d'ennuis depuis. Vous et votre drôle de copain, vous devriez entrer ici pour la nuit. Vous allez

finir comme ce blanchet que vous avez tué là en face. Y a plus d'hommes blancs dans cette rue comme y en avait hier. Non, monsieur.

— Merci, mémé, mais je prendrai mes risques. Les Lords, vous dites ?

— Les Saxon Lords.

— Merci encore.

— Les flics les connaissent. Ils savent qui a fait le coup. Ceux qui ont emporté le corps. C'était très tôt et j'étais pas encore levée, mais ils sont venus et ils ont fait cette chose barbare, là dans cette ruelle, sauf qu'il n'y a plus de ruelle vu qu'ils ont démoli l'immeuble. Mais il y en avait une. Et des gamins, ils étaient debout très tard et ils pensaient à rien, ils croyaient que c'était juste des Blancs et pas des flics, et le flic a commis l'atrocité, il a tiré dans le bras du gamin. C'était ça, la barbarie.

Remo ne s'intéressait pas à la barbarie d'un gosse noir qui attrapait une balle en essayant de voler le pistolet d'un flic.

— Est-ce que vous connaissez les noms des agents qui savent qui a tué la vieille dame ?

— Je connais point de noms de point de flics. Je ne les fréquente pas. Et j'ai pas de numéros ni rien.

— Merci, madame. Bonne soirée.

— Vous êtes mignon tout plein, blanchet. Faites gaffe à votre cul, vous entendez ?

Le commissariat de police du Bronx était surnommé Fort Mohican. Des sacs de sable protégeaient les fenêtres. Remo vit une voiture de patrouille sortir d'une ruelle avec deux fusils d'assaut Kalachnikov et des grenades sur le tableau de bord.

Remo frappa à la porte fermée.

— Revenez dans la matinée, dit une voix.

— F.B.I., répliqua Remo et il fouilla parmi des cartes qui ne le quittaient jamais.

Il trouva celle du F.B.I. avec sa photo et la présenta au petit oeillette télescopique de la porte.

— Ouais, F.B.I., qu'est-ce que vous voulez ?

— Je veux entrer et causer.

Chiun regardait autour de lui avec dédain.

— La marque de la civilisation, grogna-t-il, c'est le peu que les gens ont besoin de savoir sur leur défense.

— Chut, fit Remo.

— Il y a quelqu'un là dehors avec vous ?

— Oui, répondit Remo.

— Reculez à cinquante mètres ou nous ouvrons le feu au mortier.

— Je veux vous parler.

— Ici, c'est un commissariat de police de la ville de New York. Nous n'ouvrons qu'à neuf heures du matin, pour les visiteurs.

— Je suis du F.B.I.

— Alors mettez-vous à l'écoute de nos téléphones au siège.

— Je veux vous parler.

— Est-ce que la patrouille est bien sortie ?

— Vous voulez dire cette voiture de police ?

— Oui.

— Elle est partie.

— Comment est-ce que vous êtes arrivé ici, de nuit ?

— Nous sommes venus.

— Vous deviez avoir un convoi.

— Pas de convoi. Rien que nous.

— Regardez bien à droite et à gauche. Il n'y a personne qui traîne par là ? Personne ne nous observe ?

Remo se retourna et regarda.

— Personne, dit-il.

— Bon. Entrez vite.

La porte s'entrouvrit et Remo se glissa à l'intérieur, suivi par Chiun.

— Qu'est-ce que c'est que ce vieux, un magicien ? C'est comme ça que vous êtes arrivés jusqu'ici ? demanda le policier.

Il avait des cheveux noirs mais la figure marquée par l'âge et la tension. Il gardait la main sur son pistolet. L'agent voulait savoir qui était Chiun, avec ce drôle de déguisement. Il voulait voir si Chiun avait des armes dissimulées. Il pensait que Chiun était un prestidigitateur, sinon comment ces deux-là seraient arrivés jusqu'à Fort Mohican. Il s'appelait le sergent Pleskoff. Il avait été promu sergent parce qu'il n'avait jamais tiré sur ce que l'on appelait « une personne du tiers monde ». Il en savait long sur le crime. Il avait vu des centaines d'attaques à main armée et vingt-neuf homicides. Et il était tout près de sa première arrestation.

Il représentait la nouvelle race de policier américain, plus du tout une brute raciste mais un homme qui savait avoir des rapports avec sa communauté. Les autres agents aimaient bien le sergent Pleskoff, aussi. Il s'assurait que leurs feuilles de paie étaient toujours en ordre et il n'était pas un de ces vieux sergents agaçants à l'esprit étroit qui, lorsqu'on était de service, s'attendait réellement à ce qu'on soit dans l'État de New York.

Pleskoff garda Remo et Chiun couverts par deux mitrailleuses installées sur des bureaux devant la porte d'entrée.

Remo montra ses papiers.

— Vous ne savez probablement pas que la C.I.A. s'occupe de cette affaire de Walton Avenue, dit Pleskoff.

— Je ne viens pas pour l'affaire de Walton Avenue. Je suis là au

sujet de la femme qui a été tuée. La vieille dame. Elle était blanche.

— Vous avez un sacré culot ! s'écria Pleskoff avec colère. Vous arrivez ici et vous vous attendez à ce qu'un commissariat de police soit ouvert la nuit, comme ça, dans ce genre de quartier, et puis vous posez des questions sur la mort d'une vieille dame blanche. Quelle vieille dame blanche ?

— La vieille dame blanche qui a été ligotée sur son lit et torturée à mort.

— Quelle vieille dame blanche ligotée sur son lit et torturée à mort ? Vous me prenez pour une espèce de génie qui se rappelle toutes les personnes blanches tuées dans mon secteur ? Nous avons les ordinateurs pour ça. Nous ne sommes pas de cette vieille police d'autrefois qui perd son sang-froid simplement parce que quelqu'un se fait torturer à mort.

Pleskoff alluma une cigarette avec un briquet en or.

— Je peux poser une question ? demanda Remo. Dans le temps, j'ai connu beaucoup de flics et je ne les ai jamais entendu parler comme ça. Comment vous vous organisez ?

— Nous établissons une présence de police dans la communauté, qui est en relation étroite avec les besoins et les aspirations des habitants. Et, je peux le garantir, chacun de nos agents a été sensibilisé aux aspirations du tiers monde et à... ne restez pas tout le temps devant l'œilleton... des fois ils s'approchent et ils tirent dedans...

— Il n'y a personne dehors, assura Remo.

— Comment le savez-vous ?

— Je le sais.

— C'est ahurissant. Il y a tant de choses dans ce monde qui m'ahurissent. L'autre jour, j'ai vu des zigouigouis sur un bout de papier et vous savez comment ils avaient été faits ? Le bout des doigts humains secrète une huile et quand on touche quelque chose, ils laissent une image, un peu comme une interprétation linéaire d'une sculpture soudanaise par Renoir. C'est ovale, déclara Pleskoff.

— Ça s'appelle une empreinte digitale.

— Je ne lis pas de romans policiers, dit Pleskoff. C'est raciste.

— Il paraît qu'ici, vous savez qui a tué une vieille dame blanche, Mrs Gerd Mueller, à Walton Avenue.

— Walton Avenue, ça ne peut être que les Saxon Lords ou les Cheiks d'Allah. Nous avons un merveilleux programme tiers-mondiste qui établit un bon rapport avec les personnes indigènes de la communauté, par lequel nous sommes l'extension de leurs aspirations. Nous avons un excellent programme qui apprend comment le monde blanc exploite et opprime le monde noir. Mais nous avons dû l'interrompre à cause du Centre Médical du sud de l'État de New York.

— Pourquoi, qu'est-ce qui s'est passé ? demanda Remo.

— Avec une insensibilité caractéristique des Blancs, ils ont annoncé qu'ils achetaient des yeux humains pour une banque des yeux. Est-ce qu'ils se sont rendu compte, est-ce qu'ils se sont seulement soucié de l'effet que ça ferait sur de jeunes indigènes du tiers monde qui vivent ici ? Non. Ils ont simplement annoncé qu'ils paieraient les yeux dont on ferait don. Ils n'ont pas pensé à spécifier que les dons devaient être de personnes mortes. Et nous avons perdu notre programme pour le moment.

— Je ne comprends pas.

— Eh bien, le lieutenant de police qui a fait la conférence sur le thème : « le Noir toujours volé par les Blancs » est venu ici avec une paire d'yeux qui lui avaient été jetés à la figure par un jeune Afro-américain du tiers monde à qui le centre médical avait tant promis. Ça a détruit nos bons rapports avec la communauté.

— Quoi donc ? demanda Remo qui nageait un peu.

— Le centre médical a volé le tiers monde en refusant de payer les yeux. Le fier jeune Afro-américain noir, faisant naïvement confiance aux Blancs, avait apporté une paire d'yeux frais et le centre médical l'a volé en refusant de les acheter. Ils ont dit qu'ils ne toucheraient pas des yeux frais même avec des pincettes. Vous imaginez un racisme pareil ? Pas étonnant que la communauté soit scandalisée.

Le sergent Pleskoff continua de parler de l'oppression du tiers monde, en montrant à Remo l'ordinateur qui rendait ce commissariat vingt fois plus efficace que tous les autres commissariats de New York.

— Nous sommes le point central de la lutte anti-crime. C'est ici que le gouvernement fédéral a déversé des fonds supplémentaires pour endiguer le crime.

— Avec quoi, par exemple ? demanda Remo qui ne voyait pas très bien comment le crime était combattu.

— D'abord et d'une, grâce à ces fonds supplémentaires, nous envoyons des camions de son dans les quartiers, pour reconfirmer l'identité de la jeunesse du tiers monde en tant que victime opprimée des Blancs.

— Vous êtes blanc, n'est-ce pas ?

— Absolument, et j'en ai honte, répliqua Pleskoff comme s'il était fier d'avoir honte.

— Pourquoi ? Vous n'avez pas eu votre mot à dire en étant blanc, pas plus qu'un autre en étant noir, fit observer Remo.

— Ou toute autre race semblablement inférieure, intervint Chiun, de crainte que les Américains racistes confondent leurs races inférieures avec la supérieure, qui était jaune.

— J'ai honte à cause de la dette immense que nous avons envers la grande race noire. Écoutez, dit confidentiellement Pleskoff. Je ne

connais pas toutes les réponses. Je ne suis qu'un flic. J'obéis aux ordres. Il y a des gens plus intelligents que moi. Si je donne les bonnes réponses, je suis promu. Si, ce qu'à Dieu ne plaise, je laisse entendre qu'une famille noire s'installant dans notre quartier n'est pas une bénédiction d'Allah, je suis cassé. Moi-même, j'habite Aspen, dans le Colorado.

— Pourquoi Aspen ? Pourquoi si loin ?

— Parce que je n'ai pas pu m'installer dans le Sud d'avant la Guerre de Sécession. Tout à fait entre nous, je soutenais les Rebelles, dans ces films de la Guerre de Sécession. Vous ne regrettez pas que nous ayons gagné, maintenant ?

— Je veux savoir qui a tué la vieille dame, M^{rs} Gerd Mueller de Walton Avenue, dit Remo.

— Je ne savais pas que le F.B.I. s'occupait de crimes. Qu'est-ce qu'il y a de fédéral dans un meurtre ?

— C'est une affaire fédérale. C'est l'affaire la plus importante des deux derniers siècles. Elle est tout à fait fondamentale. Jusqu'à ces derniers temps, les faibles et les vieux devaient être protégés par les plus jeunes. J'ai peut-être été payé pour protéger cette vieille dame. Il se peut que l'argent qu'elle sortait de son portefeuille ait servi à payer mon salaire, le vôtre, et elle a peut-être droit à ce que son assassin ne s'en aille pas valser à une consultation psychiatrique, si par le plus grand des hasards il était attrapé. Peut-être, je dis peut-être, que maintenant avec une seule petite vieille dame blanche, le peuple américain dit « Assez ».

— Mince, c'est émouvant, murmura Pleskoff. Pour être franc, des fois je veux aider à protéger les vieux. Mais quand on est un flic de New York, on ne peut pas faire tout ce qu'on veut.

Pleskoff montra à Remo l'orgueil de son commissariat, la principale arme de combat dans cette nouvelle bataille anti-crime de haute priorité et d'impact massif. C'était un ordinateur de quatre millions et demi de dollars.

— Qu'est-ce qu'il fait ?

— Qu'est-ce qu'il fait ? s'écria fièrement Pleskoff. Vous voulez tout savoir sur une certaine M^{rs} Mueller, Gerd, homicide ?

Pleskoff appuya sur un bouton. L'appareil bourdonna. Au bout de quelques secondes, il cracha un tas de fiches blanches dans un plateau métallique. Elles tombèrent une à une, en silence. Vingt cartes, représentant vingt morts.

— N'ayez pas l'air si affligé, monsieur, dit Pleskoff.

— Est-ce que ce sont les morts âgés de cette ville ?

— Oh non ! Ce n'est que les Mueller. Vous devriez voir les Schwartz et les Sweeney. On pourrait jouer au bridge avec eux.

Remo trouva les fiches de M^{rs} Mueller et de son mari.

— Homicide ? Pourquoi est-il dans le dossier homicide ? s'étonna Remo.

Pleskoff haussa les épaules et consulta la fiche.

— Ah oui, je comprends. Des fois, nous avons des attardés qui croient encore aux vieilles méthodes directes du lien victime-crime-tueur. Vous savez, la vieille manière, le criminel commet le meurtre, arrêtons le criminel. La réaction viscérale irresponsable qui aboutit souvent à des atrocités comme les émeutes policières.

— Ce qui signifie ? demanda Remo.

— Ça signifie que ce policier, ce raciste réactionnaire, un Irlandais, dans un acte de défi contre la police et son commissariat, a classé à tort le décès de Gerd Mueller parmi les homicides. C'était un arrêt du cœur.

— C'est ce qu'on m'a dit. Je le pensais bien.

— Comme tout le monde sauf ce raciste. C'était un arrêt du cœur, provoqué par un couteau plongé dedans. Mais vous savez combien le flic irlandais traditionnel est arriéré. Heureusement, ils ont un syndicat, maintenant, et ça aide à les éclairer. Vous n'en trouverez plus qui manifestent. Sauf pour des questions syndicales.

— Laissez-moi vous dire, fit Remo. Vous êtes sur le point d'identifier un criminel. Vous êtes sur le point de me conduire aux Saxon Lords. Vous allez identifier un tueur.

— Vous ne pouvez pas me faire faire ça. Je suis un policier de New York. Nous avons des règlements syndicaux, ne l'oubliez pas.

Remo saisit le lobe de l'oreille droite du sergent Pleskoff et le tordit. Cela causa de la douleur. Pleskoff sourit parce que la douleur le faisait sourire. Puis il pleura. De grosses larmes coulèrent de ses yeux.

— Attaquer un policier est très sévèrement puni, haleta-t-il.

— Quand j'en trouverai un dans ce qui reste de cette ville, je promets de ne pas l'attaquer.

Remo traîna le sergent Pleskoff en larmes hors du commissariat. Les agents en tenue derrière les mitrailleuses menacèrent de tirer parce que, dans ce cas-là, c'était légal.

— C'est un officier de police et c'est un délit. Vous le prenez pour qui ? Un rabbin ou un prêtre ? C'est un flic. Il y a des lois contre ce qu'on fait aux flics.

Remo remarqua une large tache sombre qui s'étalait en haut du pantalon bleu du sergent Pleskoff. Un policier de New York venait de découvrir avec horreur qu'il allait devoir sortir dans la rue en pleine nuit.

La nuit avait fraîchi. Dès qu'ils furent hors du bâtiment, les verrous claquèrent derrière eux.

— Mon Dieu, qu'est-ce que j'ai fait ? Qu'est-ce que j'ai fait ? gémit le sergent Pleskoff.

Chiun rit tout bas et dit à Remo, en coréen, qu'il luttait contre une vague, au lieu de se déplacer avec elle.

— Je ne serai pas le seul à me noyer, petit père, répliqua Remo, d'une voix très grave.

CHAPITRE V

Tordre une oreille à la limite du point de rupture c'est assez efficace lorsqu'il s'agit d'obtenir des renseignements. On maintient le seuil de la douleur à la personne à qui appartient l'oreille – pas la peine de faire trop souffrir – et ladite personne répond volontiers à des questions. Quand elle ment un peu trop, on monte d'un cran le désagrément, si bien que la personne elle-même transforme son corps en détecteur de mensonge. Ce n'est pas la force qui est exigée, mais un bon minutage.

Le sergent Pleskoff, son oreille droite entre les doigts de Remo, trouvait les rues bizarres, la nuit.

— Ceci est une ronde, dit Remo. Vous allez effectuer une ronde de police.

Trois silhouettes obscures se tapissaient dans une embrasure de porte. Une très jeune fille criait à la porte :

— Maman, c'est moi ! Laisse-moi entrer, t'entends ?

Une des autres formes obscures était un jeune homme. Il avait une main à la gorge de la fille. Dans cette main, il tenait une scie égoïne bon marché.

— Ceci est un crime, chuchota Remo en montrant l'autre côté de la rue noire.

— Oui. Les mauvaises conditions de logement sont un crime contre les populations du tiers monde.

— Non, non, dit Remo. Vous n'êtes pas un économiste. Vous n'êtes pas un urbaniste. Vous êtes un policier. Regardez. Quelqu'un applique une scie sur la gorge de cette fille. Ça vous regarde.

— Je me demande pourquoi il fait ça.

— Non. Vous n'êtes pas psychiatre, protesta Remo en tordant l'oreille un peu plus fort. Réfléchissez. Qu'est-ce que vous devez faire ?

— Manifester devant la mairie pour des emplois pour les jeunes Afro-américains ?

— Non.

— Manifester contre le racisme ? hasarda le sergent Pleskoff entre deux gémissements.

— Pas de racisme là, sergent Pleskoff. C'est Noir contre Noir.

Un des hommes à la porte avec la fille aperçut Remo, le sergent Pleskoff et Chiun. Apparemment, il ne pensa pas que le trio était digne d'intérêt car il se retourna vers la porte pour attendre que la mère de la fille leur ouvre.

— D'accord, Peaches, dit l'autre, le moment des menaces étant venu. On colle la soude dans la chatte de Delphinia. T'entends ? Maintenant ouvre cette porte de Dieu de porte et étale-toi parce que c'est ce soir la gâterie maman et fille. Vous passez toutes les deux à la casserole.

— Tout porte à croire qu'il s'agit là d'un double viol probablement suivi de cambriolage et je dirais d'un meurtre possible, dit Remo. Pas vous, Chiun ?

— Pas moi quoi ?

— Vous diriez que c'est ces crimes-là ?

— Un crime est une affaire de loi, déclara Chiun. Je vois deux hommes malmenant une jeune fille. Qui sait quelles armes elle a ? Le crime exige que je juge le Bien et le Mal et le Bien que je connais est la façon de respirer, de se déplacer et de vivre. Alors agissent-ils bien ? Non, ils agissent très mal car ils respirent tous mal et sont plus qu'à moitié endormis.

Ainsi parla Zarathoustra Chiun.

— Vous voyez ? gémit le sergent Pleskoff.

— Arrêtez l'homme, ordonna Remo.

— Je suis un, ils sont deux.

— Vous avez un pistolet.

— Et compromettre ma retraite, mon avancement, mon allocation vêtements ? Ils n'attaquent pas un policier. Cette fille est trop jeune pour être un policier.

— Ou vous vous servez de votre pistolet contre eux ou je m'en sers contre vous, menaça Remo et il lâcha l'oreille du sergent.

— Aha, vous avez menacé un officier de police et vous mettez en danger un officier de police, cria Pleskoff en mettant la main à son pistolet, saisissant la crosse noire et dégainant le 38 Spécial Police chargé de délicieuses balles de plomb à la pointe fendue pour en faire une dum-dum qui exploserait à la figure de son assaillant. Les balles étaient non seulement illégales pour les policiers de New York mais illégales à la guerre et interdites par la Convention de Genève. Mais le sergent Pleskoff savait qu'il ne dégainerait qu'en état de légitime défense. On en avait besoin quand on quittait Aspen. Il approuvait les lois contre les armes de poing parce qu'il obtenait pour cela de l'avancement. Qu'est-ce que ça changeait, une nouvelle loi ? On était à New York. Il y avait des tas de lois, les lois les plus humanitaires de ce pays. Mais une seule était en vigueur et le sergent Pleskoff s'apprêtait à la faire respecter. La loi de la jungle. Il avait été attaqué, son oreille avait été brutalisée, il avait été menacé et cet homme du F.B.I. qui était devenu dingue allait le payer.

Mais le pistolet parut flotter hors de sa main et il serrait les doigts dans le vide. L'homme du F.B.I., en tenue trop décontractée pour un

homme du F.B.I., paraissait glisser, danser autour du pistolet, dessous, dessus. Puis soudain il l'eut dans la main. Et il le rendit. Alors Pleskoff le reprit, essaya encore de tuer avec et ça ne marcha pas non plus.

— Eux ou vous, dit Remo.

— Raisonnable, estima le sergent Pleskoff sans trop savoir si ce serait une bonne méthode de défense devant un conseil d'inspection générale de la police.

Ce fut exactement comme au stand de tir. Le plus grand s'écroula, la tête éclatée. Pan. Pan. Et il fit sauter la colonne vertébrale du plus petit.

— Je voulais dire arrêtez-les, espèce de fou furieux, dit Remo.

— Je sais, marmonna le sergent Pleskoff tout égaré. Mais j'avais peur. Je ne sais pas pourquoi.

— Ça va, maman ! cria la fille.

La porte s'ouvrit et une femme en peignoir bleu risqua un coup d'œil.

— Dieu soit loué. Toi n'as rien, mon bébé ? demanda-t-elle.

— Le policier, c'est lui qui a tiré, répondit la petite.

— Dieu vous bénisse, monsieur l'agent, s'exclama la mère en tirant sa fille à l'intérieur avant de fermer et de verrouiller sa porte.

Une singulière émotion envahit le sergent Pleskoff. Il aurait été incapable de la décrire.

— La fierté, dit Remo. Certains flics en ont.

— Vous savez, dit Pleskoff très excité, nous pourrions former un groupe, au commissariat, en dehors du service, pour patrouiller dans les rues et faire ce genre de choses. Déguisés, bien sûr, pour que nous ne soyons pas dénoncés au siège. Je connais des anciens qui faisaient ça dans le temps, empêcher des attaques à main armée et tirer sur les gens qui mettaient en danger la vie de quelqu'un. Même si ce n'était pas un policier. Allons-nous taper les Saxons Lords.

— Je veux savoir qui a tué M^{rs} Mueller. Alors nous devons leur parler, rappela Remo. Les morts ne parlent pas.

— Merde. Qu'ils aillent se faire foutre. On les descend tous.

Remo reprit le pistolet.

— Rien que les coupables.

— Bon, dit Pleskoff. Je peux recharger ?

— Non.

— Vous savez, je pourrais même ne pas avoir d'ennuis pour ça. Personne n'a besoin de savoir que c'était un policier qui a empêché un cambriolage et un viol. On pensera que c'est un parent qui a descendu ces deux-là ou peut-être qu'ils n'avaient pas payé l'encaisseur de la Mafia. Alors y aurait pas de pet du tout.

Cette idée réjouit Pleskoff. Il n'était pas sûr que les femmes ne parleraient pas. Mais si jamais ça venait aux oreilles du révérend

Josiah Wadson et du Conseil pastoral noir, alors il perdrait sa retraite. Il risquait même d'être viré.

Dans ce cas-là, pensait-il, il pourrait devenir indépendant, proposer un nouveau service d'hommes armés protégeant les désarmés. Si cette idée prenait, eh bien les gens sans armes seraient capables de se promener de nouveau dans les rues de New York. Il ne savait pas comment ce service pourrait s'appeler mais il était toujours possible de s'adresser à une agence de publicité. Peut-être « Protecta-Bloc ». Tous les habitants d'un bloc, ou pâté de maisons, se cotiseraient pour payer. Les hommes pourraient même porter un uniforme et faire savoir à ceux qui voulaient faire du mal aux gens qu'il y avait là une protection. C'était une idée formidable, pensait le sergent Pleskoff, et le bon Dieu savait que New York en avait bien besoin.

Devant une cour d'école en béton, entourée d'un haut grillage, le sergent Pleskoff aperçut les blousons en jean bleu foncé des Saxon Lords. Ils étaient vingt ou trente, qui longeaient le grillage. Il n'avait pas besoin de voir les lettres, même s'il avait pu lire par cette nuit noire. Vingt à trente blousons foncés ne pouvaient être que les Saxon Lords. Au premier abord, il eut peur de s'engager dans cette rue sans leur permission. Et puis il se rappela son pistolet, dont il pouvait se servir. L'homme qui lui avait montré la carte du F.B.I. le lui gardait. Pleskoff demanda à le recharger.

— C'est les Saxon Lords, ça ? demanda Remo.

— Oui. Mon pistolet.

— Si vous vous en servez sans que je vous le dise, vous le mangerez, menaça Remo.

— C'est justice, estima Pleskoff.

Il songeait fébrilement à toutes les possibilités de son Protecta-Bloc unique. Les hommes protégeant les personnes pourraient aussi avoir un pistolet. Comme celui qu'il avait. Et on pourrait trouver un nom chic pour ces hommes en uniforme armés de pistolets, pensa le policier de New York, mais sur le moment il ne voyait pas lequel. Il remplit son chargeur.

Chiun observa le policier américain puis le groupe de jeunes hommes. Les jeunes gens marchaient avec l'assurance arrogante des brutes. C'était naturel pour l'homme de s'attrouper, mais quand il devenait troupeau, il perdait en force individuelle ce qu'il gagnait en puissance de groupe.

— Qui t'es ? demanda le plus grand, révélant à Chiun et Remo que la bande était vraiment désorganisée.

Quand le plus costaud régnait, cela signifiait que la force physique devait être employée pour avoir rang de chef, pas la ruse ni l'accord unanime. Ce n'était plus qu'un ramassis d'isolés.

— Qui suis-je, tu veux dire ? demanda Remo.

— Qui t'es ? Ça que j'ai dit, gronda rageusement le grand.

— Tu veux savoir qui je suis. Je veux savoir qui tu es.

— Le mec a pas de manié', grommela le costaud.

— De manières, c'est ça ? demanda Remo.

— Laissez-moi me le faire, lui chuchota le sergent Pleskoff.

— Ce sergent, l'aurait dû te dire qui c'est les Saxon Lords, mec. Je vois la poulaille, l'est avec toi. On n'a pas de lumière dans les rues à cause de l'oppression blanche et des 'trocités contre le tiers monde. Je serai professeur d'anglais quand j'aurai appris à lire. Directeur. Ils doivent embaucher des nègres. C'est la loi. Tout le cours d'anglais, le plus grand du monde. Les Noirs ont inventé l'anglais, les Blancs leur ont volé. Fous le camp, fumier de Blanc.

— Je ne suis pas sûr du reste de ton propos mais j'ai bien compris fumier, dit Remo.

Il enfonça deux doigts de la main droite dans le nombril du grand jeune homme et, trouvant l'articulation de la colonne vertébrale, il la sectionna. Il y eut à peine un soupir des poumons affaîssés. Le Noir se cassa en deux, la tête crépue se cogna contre les baskets neufs à supersemelle de polyester et caoutchouc. Les baskets avaient une étoile rouge sur le dessus. Si le grand jeune homme avait encore eu un système nerveux en état de marche, chaque œil aurait vu à courte distance microscopique, juste sous l'étoile, la marque indiquant que les baskets étaient fabriqués à Taiwan.

Le système nerveux ne capta pas non plus le bruit métallique d'un automatique de calibre 45 tombant bruyamment sur le trottoir en cette froide nuit noire. L'arme venait de la main droite du jeune homme.

— Qu'y a ? Quoi, mec ?

Les questions étaient posées par les jeunes Saxon Lords, à la vue de leur chef debout jusqu'à la taille seulement. Puis, lentement, il tomba en avant, si bien que lorsqu'il atterrit sur le dos, ses jambes étaient bien proprement repliées sur lui.

— L'est mo' ? gémit une voix. Le mec a commis une 'trocité sur le frère.

— Merde, dit un autre, moi rien vu. Rien qu'un fumier de Blanc avec le sergent Pleskoff. Hé, Pleskoff, qu'est-ce que t'as dans la pogne ?

— Non, dit Remo au sergent. Pas encore.

Il y avait deux autres armes de plus petit calibre dans la bande. Remo les confisqua, au prix d'une vive douleur, à leurs possesseurs. Quand le quatrième membre du gang fut tombé en souffrant beaucoup, les cris de vengeance sanguinaire se modifièrent. À la cinquième coiffure afro claquant le pavé comme un balai à franges dément, le jeu passa de la menace à l'humilité, de maître à esclave, de

machos arrogants à des « non monsieur » et grattages de têtes, et ils étaient tous là innocents comme des anges à quatre heures du matin, se mêlant de leurs propres affaires. Attendant de voir si un gentil Blanc passerait pour qu'ils puissent l'aider. Oui, monsieur.

— Videz vos poches et collez les mains contre ce grillage, ordonna le sergent Pleskoff, avec un sourire de plaisir délirant. J'aimerais bien avoir vingt paires de ces trucs. Les trucs qu'on colle sur les poignets et qui se ferment. Des comment qu'on dit ?

— Des menottes, proposa Remo.

— Ouais, c'est ça. Des menottes.

Remo posa des questions sur l'immeuble qu'on avait démoli. Personne ne savait rien d'aucun immeuble. Remo cassa un doigt. Très rapidement, il apprit alors que l'immeuble s'était trouvé sur le territoire des Saxon Lords, que la bande avait attaqué plusieurs fois les Mueller, que l'homme avait été poignardé, mais que personne ici n'avait fait le dernier coup contre M^{rs} Mueller. Seigneur, non. Pensez donc. Personne ici ne ferait un truc comme ça.

— C'était une autre bande ? demanda Remo.

— Non.

Remo cassa un autre doigt.

— Bien, dit-il. Qui a tué Mueller ? Qui s'est tapé le vieux ?

Il y eut des murmures interrogatifs, à propos de quel vieux voulait dire l'homme blanc.

— Celui-là qu'a crié, supplié, crié de ne plus le tabasser ? Ce Blanc-là ? Ou celui-là qu'a saigné des mares sur le tapis ?

— Celui qui avait l'accent allemand, précisa Remo.

— Vu. Le mec qui causait marrant.

Autant que Remo puisse le démêler, il y avait eu deux vieux Blancs dans l'immeuble. Les Saxon Lords avaient tué le premier parce qu'il ne voulait pas leur dire où il cachait sa seringue à insuline. Le second, voyant qu'ils étaient sur le point de pénétrer chez lui, s'était jeté sur eux.

Un jeune homme rit au souvenir de la lutte de ce vieillard de soixante-dix ans.

— Tu étais là ? demanda Remo.

— Sûr. Il était marrant, ce vieux.

— Essaye un plus jeune, dit Remo et il effaça le rire sur le trottoir en petites pastilles de dents blanches puis il creusa sa main comme un presse-citron et poussa sa figure dans le grillage de l'école comme des pommes de terre dans un mixer. La tête resta coincée. Le corps pendouilla. Le grillage frémit sur toute sa longueur et il fut établi une fois pour toutes dans la 180^e rue donnant sur Walton Avenue, dans le Bronx, que les frères vieillards blancs luttant pour leur vie n'étaient pas matière à rigolade.

— Bien, nous allons recommencer. Qui a tué M^{rs} Mueller ?

— Idi Amin Dada, dit un jeune homme.

— Je croyais que je vous avais avertis de ne pas plaisanter, gronda Remo.

— Je blague pas. Idi Amin, c'est notre chef, c'est lui, là, que vous avez tué, dit le garçon en désignant le chef de bande sur le trottoir, plié en deux comme un canif.

— C'est lui ? M^{rs} Mueller ?

— C'est lui, patron. Il a fait le coup.

— Pas tout seul. Ne me dis pas qu'il était tout seul. Pas un de vous n'est capable de trouver le chemin d'un escalier tout seul.

— Pas tout seul, monsieur. Big-Big. Il a fait ça aussi.

— Qui est Big-Big ?

— Big-Big Pickens. Il a fait le coup.

— Lequel d'entre vous est Big-Big Pickens ?

— L'est pas là, monsieur. L'est parti.

— Où ça ?

— À Newark. Quand tous les mecs sont venus farfouiller, dans l'immeuble des vieux, Big-Big il a décampé à Newark en attendant qu'il y ait plus de danger pour revenir.

— Où ça, à Newark ?

— Personne n'en sait rien. Personne peut retrouver un nègre à Newark.

Remo hocha la tête. Il attendrait Big-Big. Le sergent Pleskoff braqua une mince torche sur le trottoir. On aurait dit qu'on avait vidé tout un drugstore aux pieds des jeunes appuyés contre le grillage de l'école. Flacons de pilules, enveloppes de poudre blanche, bricoles et une petite chose grisâtre ratatinée.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda Pleskoff.

— Une oreille humaine, répondit Chiun qui avait vu à quoi elles ressemblaient en Chine où des ravisseurs envoyaient d'abord un doigt avec la demande de rançon et, si elle n'était pas payée, une oreille signifiant la mort du kidnappé.

— À qui ? demanda Remo.

— C'est la mienne, déclara un gamin qui ne devait pas avoir plus de quatorze ans.

— La tienne ?

— Ouais. Je l'ai eue. Dans le métro. Elle est à moi.

Remo regarda un côté de la tête du garçon, puis l'autre. Les deux oreilles étaient là.

— Je coupe les oreilles. Elles sont à moi.

— Assez ! glapit Remo soudain pris de rage et il frappa en plein milieu de la figure noire.

Or Sinanju n'est pas une question de rage, mais de perfection.

La main jaillit à la rapidité d'une transmission nerveuse mais la précision et le rythme furent gâchés par la haine. Le poing écrasa le crâne et s'enfonça dans le cerveau mou inutilisé, en fracassant la boîte crânienne à une telle vitesse que, sans le rythme habituel, un os se cassa et le retour du poing fut ralenti, accompagné de sang et de douleur.

— Assez, dit Chiun. Tu as mal employé Sinanju et maintenant regarde. Regarde la main que j'ai entraînée. Regarde le corps que j'ai entraîné. Regarde l'animal furieux et blessé que tu es devenu. Semblable à n'importe quel autre Blanc.

Entendant cela, un des jeunes Noirs cria, par simple réflexe :

— Avec nous !

Chiun, Maître de Sinanju, réduisit au silence cette grossière interruption d'une conversation privée. Les longs ongles délicats eurent l'air de voler très lentement vers le nez épaté mais quand la main jaune toucha la face noire, la tête parut avoir rencontré une batte de base-ball en plein élan. Elle tomba et s'étala sur le trottoir comme un œuf frais cassé dans une poêle brûlante.

Et Chiun s'adressa à Remo :

— Prends un de ces garçons et je te montrerai combien ta justice est futile et puérile. La justice dépasse n'importe quel homme et n'est qu'illusion. La justice ? As-tu rendu la justice en gaspillant de redoutables talents sur ces créatures, qui ne sont d'une utilité pour personne et encore moins pour elles-mêmes ? Quelle justice ? Viens.

— La main ne fait pas mal, riposta Remo.

Il tenait son épaule de manière que même l'infime mouvement de sa respiration ne puisse aller au-delà de son poignet dans cette région délicate de douleur atroce. Il savait le mensonge inutile parce qu'il avait appris où un homme avait mal. C'était visible dans tout le corps qui essayait de protéger l'endroit douloureux et son épaule se voûtait au-dessus de sa main droite si bien qu'elle retombait verticalement, immobile. Ah oui, immobile, immobile, pensait Remo qui croyait avoir oublié une souffrance pareille.

— Choisis-en un, ordonna Chiun, et Remo désigna une silhouette dans l'obscurité.

Ce fut ainsi qu'ils partirent avec Tyrone Walker, seize ans, également connu sous les noms d'Alik Al Shabour, du Marteau, de Sweet Tye et trois autres dont aucun, Remo s'en aperçut plus tard, Tyrone n'était capable d'orthographier deux fois de la même façon. Chiun et Remo quittèrent aussi le sergent Pleskoff qui, emporté par son zèle à mettre fin à la violence dans les rues, mit fin à 4 h 15 du matin à la carrière d'un Noir à l'air très dur bâti en armure à glace. L'homme était accompagné dans une Cadillac jaune d'or par quatre autres Noirs. Il fit un mouvement brusque et le sergent Pleskoff

déchargea son Spécial 38 dans la tête d'un dentiste de Teaneck et dans le reste de sa voiture : deux comptables, un représentant en antirouille et le directeur-adjoint de la compagnie des Eaux de Weequahic.

Quand Pleskoff vit l'affaire le lendemain à la télévision, il eut peur d'être découvert. La balistique risquait de s'en mêler, tout comme à Chicago. Pour avoir tué cinq innocents dans une voiture, un officier de police de New York pouvait être mis à pied pendant des semaines. Mais ceux-là étaient noirs. Pleskoff risquait de perdre complètement son emploi.

Tyrone partit avec les deux Blancs. Le jaune était assez pâle pour être blanc, dans le fond. Tyrone n'en savait rien. Il menaça de faire du mal à ces deux-là alors le Blanc à la main blessée le gifla avec l'autre.

Tyrone cessa de menacer. Ils l'emmenèrent dans une chambre d'hôtel. Ah, se dit-il, c'était de l'action que voulaient ces deux pédés. Tyrone n'entendait pas se laisser violer.

— Cinquante dollars, dit-il, car autrement ce serait un viol masculin.

— Le vieux monsieur te veut et il ne te veut pas pour ça, lui dit le Blanc plus jeune qui avait commis les atrocités sur les Saxon Lords..

Ils demandèrent à Tyrone s'il avait faim. Ça oui, pas de doute. Ce grand hôtel était juste à côté du parc, dans le centre. Il s'appelait *le Plaza*. Il y avait de grandes chambres très chics, une belle salle à manger en bas où les gens étaient servis. Très chouette.

Alik Al Shabour, né Tyrone Walker, commanda un Pepsi et des Twinkies.

L'homme blanc commanda pour Tyrone un steak avec une garniture de légumes et pour lui du riz nature. Tyrone voulait savoir pourquoi l'homme blanc lui commandait des choses dont il ne voulait pas.

— Parce que le sucre ne te fait pas de bien, répliqua le Blanc.

Tyrone, il voit le Jaune passer ces longs drôles de doigts sur le doigt cassé du Blanc. C'est drôlement marrant, mon vieux, mais le Blanc il reste tranquille et le doigt, ça lui fait plus mal. Magique, mon vieux.

Les plats arrivèrent. Tyrone mangea le pain et les biscuits salés. Le Blanc, il dit à Tyrone de tout bouffer sur l'assiette. Tyrone, il dit au Blanc où il peut se la mettre, l'assiette. Le Blanc, il attrape l'oreille de Tyrone. Ça fait mal, salement mal. Ouillouille, mon vieux, ça fait mal.

Tyrone, il a salement faim. Il bouffe tout. Mais tout. Y compris le truc blanc et mou qui est difficile à couper.

Dans un éclair de raison, il vient à l'idée de Tyrone que s'il roulait le truc blanc et mou en boules, après l'avoir découpé en bandes, ce serait plus facile à avaler.

— Ne mange pas la serviette, idiot, dit Remo.

— Ah, fit Chiun. Il ne connaît pas tes manières occidentales. Et c'est une partie de ma preuve que tu ne peux pas rendre la justice. Même s'il a tué la vieille dame que tu ne connaissais pas, mais pour qui tu prends fait et cause, sa mort ne pourrait la ramener à la vie.

— Je peux assurer que l'assassin ne profite pas de la sienne, répliqua Remo.

— Mais est-ce de la justice ? Je ne peux pas rendre la justice mais toi, Remo, encore loin de tes cinquante ans, tu veux le faire, dit Chiun et il désigna le garçon. Je te cite cet exemple. Il s'appelle Tyrone. Peux-tu lui faire justice ?

Tyrone cracha le dernier bout de serviette. Il regrettait bien que le Blanc ne lui ait pas dit plus tôt de ne pas la manger.

— Toi, lui dit Chiun. Parle-nous de toi, car nous devons savoir qui tu es.

Puisque les deux hommes pouvaient lui faire très mal et qu'ils n'étaient pas des professeurs ni des flics, qui n'ont d'importance pour personne, Tyrone répondit :

— Je veux aller retrouver mes grands ancêtres rois, les rois d'Afrique, les rois musulmans.

— Tu veux retracer ton ascendance comme dans *Héritage* ? demanda Remo, faisant allusion à un livre populaire de fiction, racontant qu'un Noir avait retrouvé le village de ses ancêtres.

Si un roman avait contenu autant d'erreurs flagrantes, il aurait été contesté, même comme œuvre de fiction. Celui-là pourtant se vendait comme un document, malgré la culture du coton en Amérique bien avant la date, les esclaves amenés directement en Amérique sans être d'abord expédiés aux îles comme cela se faisait en réalité, et, le clou de l'enquête, un esclave noir renvoyé en Angleterre pour y être dressé, à une époque où cet esclave aurait aussitôt été libéré selon la loi anglaise. Le livre était maintenant un bréviaire dans les universités. Remo l'avait lu et admirait la persévérance de l'auteur. Lui-même ignorait tout de son héritage, puisqu'il avait été abandonné à sa naissance dans un orphelinat.

C'était une des raisons pour lesquelles CURE l'avait choisi pour en faire son bras armé. Il ne manquerait à personne. À la vérité, Remo n'avait que Chiun. Et cependant, en Chiun il avait tout le monde, son propre héritage qui se confondait maintenant avec Sinanju et qui remontait à des millénaires. Remo se moquait que ce livre, *Héritage*, dise vrai ou non. Il voulait que ce soit vrai. Ça ferait du mal à qui, si ce n'était que des élucubrations ? Les gens en avaient peut-être besoin.

— Moi savoir trouver le grand roi musulman qu'est mon héritage si je fais la partie la plus difficile. Je peux y arriver. C'est sûr.

— Quelle partie difficile ? demanda Remo.

— Tous les Saxon Lords, on a cette première partie difficile en remontant cent ans en arrière. Mille ans.

— Quelle partie difficile ? répéta Remo.

— On peut remonter aux grands rois musulmans d'Afrique, une fois qu'on a nos pères. Piggy, il est le plus près de tous. Lui sait que son père c'est un des trois hommes. L'est vraiment tout prêt.

Chiun leva un doigt.

— Tu vas te servir de ton cerveau, créature. Et tu verras devant toi une vieille femme blanche. Tu verras deux images. La première, elle ferme la porte et elle s'en va. La deuxième, elle est morte à tes pieds. Immobile et morte. Alors, laquelle est la mauvaise image ?

— La porte fermée, ça c'est mauvais.

— Pourquoi ? demanda Chiun.

— Parce qu'elle a son fric. Autrement, elle est morte et moi j'ai son fric.

— Ce n'est pas mal de tuer de vieilles personnes ? demanda Chiun en riant.

— Non. C'est les meilleures. On prend des hommes jeunes et ils peuvent vous tuer. Les vieux, c'est sans problème, surtout les Blancs.

— Merci, dit Chiun. Et toi, Remo, tu voudrais tuer celui-là et appeler ça de la justice ?

— Et comment !

— Ce n'est pas une personne qui parle, déclara Chiun en montrant du doigt le jeune Noir en blouson de jean bleu avec Saxon Lords dans le dos. La justice est pour les personnes. Mais ça, ce n'est pas une personne. Pas même une mauvaise personne. Une mauvaise personne ferait ce que celui-là a fait, mais même une mauvaise personne saurait que c'est mal. Cette « chose-là » ne sait pas du tout que c'est mal d'attaquer les faibles. On ne peut pas faire justice à quelqu'un qui est moins qu'humain. La justice est un concept humain.

— Je ne sais pas, marmonna Remo.

— L'a raison, intervint Tyrone, sentant venir sa libération.

Il était passé treize fois au tribunal pour enfants et il savait reconnaître la liberté.

— Est-ce que tu tuerais une girafe pour avoir mangé une feuille ? demanda Chiun à Remo.

— Si j'étais fermier, je prendrais bien soin d'éloigner les girafes de mes arbres. Je les abattrais peut-être.

— Mais tu n'appellerais pas ça de la justice ! Tu ne peux pas punir une feuille pour se tendre vers la lumière et tu ne peux pas condamner une poire qui mûrit et tombe de l'arbre. La justice est rendue aux hommes qui ont un choix.

— Je ne crois pas que cette « chose », là, mérite de vivre.

— Et pourquoi donc ?

— Parce que c'est un désastre ambulante.

— Peut-être, dit Chiun en souriant. Mais comme je l'ai dit, tu es un assassin, le redoutable bras fort des empereurs. Tu n'es pas l'homme qui fait marcher les égouts. Ce n'est pas ton métier.

— Non, monsieur. Z'êtes pas l'égoutier. L'égoutier. L'égoutier. Non, monsieur, pas l'égoutier.

Tyrone claquait des doigts au rythme de sa petite ritournelle. Son corps se balançait et tressautait sur la luxueuse chaise blanc et or.

Remo considéra le garçon. Il y en avait beaucoup comme lui. Un de plus, qu'est-ce que ça changerait ?

Sa main droite était engourdie mais il savait que la fracture avait été réduite plus habilement que par n'importe quel chirurgien, et il savait qu'elle guérissait à la rapidité d'un os de bébé. Quand le corps vivait à son maximum, il s'utilisait plus efficacement. La main guérissait, mais cèderait-il encore à la colère pendant une mission ? Il regarda sa main puis Tyrone.

— Tu comprends de quoi nous parlons ? lui demanda-t-il.

— Moi pas piger tout ce charabia.

— Bon, eh bien, charabise-moi ça, mon garçon. Je sais que je devrais te tuer pour les crimes que tu as commis contre le monde, le pire de tous étant d'être né. Je pense que ce serait justice. Mais Chiun, là, pense que tu dois vivre parce que tu es un animal, pas un être humain, et la justice n'a rien à voir avec les animaux. Qu'est-ce que tu en penses ?

— Moi penser que je ferais mieux de me tirer d'ici.

— Garde-t'en bien, Tyrone. Tu vas rester en vie encore un moment, le temps que je décide qui a raison de Chiun ou de moi.

— Prenez votre temps. Y a pas le feu.

Remo hocha la tête.

— Quelques questions, maintenant. Si quelque chose était volé dans un appartement au cours d'un meurtre, où est-ce qu'on le retrouverait ?

Tyrone hésita.

— Tu te prépares à mentir, Tyrone. C'est ce que les êtres humains font, pas les animaux. Mens et tu seras un être humain. Si tu es humain, tu seras mort, parce que je te ferai justice. Compris ?

— Tout ce qui est volé, ça va au Révrán Wadson.

— Qu'est-ce que c'est que le Révrán Wadson ? demanda Remo.

— Il veut dire le révérend, expliqua Chiun. J'ai beaucoup appris sur ce curieux dialecte depuis une heure.

— Qui est-ce ?

— Un pasteur, un prédicateur, un gros bonnet dans l'habitation et tout.

— Et il est receleur ?

- Faut bien que tout le monde vive.
- Chiun, qui doit être responsable de lui ? demanda Remo. Qui est censé lui enseigner que le vol, le meurtre et le viol c'est mal ?
- Ta société le devrait. Toutes les sociétés civilisées font ça. Elles établissent des principes que le peuple doit respecter.
- Par exemple les écoles, les parents, les églises ?
- Oui.
- Tu vas à l'école, Tyrone ?
- Sûr que je vais à l'école.
- Pour apprendre à lire, des trucs comme ça ?
- Je lis pas. Je vais pas être chirurgien du cerveau. Les chirurgiens du cerveau, ils lisent. On regarde leurs lèvres dans le métro. Ils lisent les noms des stations.
- Tu ne connais personne qui lit sans remuer les lèvres ?
- Pas au lycée Malcolm-King-Lumumba. Vous cherchez des marioles blancs, ils lisent au lycée du Bronx.
- Il y a d'autres gens dans le monde qui lisent sans remuer les lèvres. La plupart des lecteurs, d'ailleurs.
- Les Tom noirs. Les oncles Tom, ils singent les Blancs. Moi je peux compter jusqu'à mille, vous voulez m'entendre ?
- Non, dit Remo.
- Cent, deux cents, trois cents, quatre...
- Remo rêva de souder les lèvres de Tyrone. Tyrone cessa de compter jusqu'à mille par centaines. Il avait vu la lueur dans les yeux de Remo et ne voulait pas avoir mal.

Dans la suite de l'hôtel le téléphone sonna. Chiun observait Tyrone, car c'était quelque chose de nouveau. Une créature qui paraissait humaine par la forme mais n'avait pas d'humanité dans l'âme. Il se promit d'étudier ce spécimen et de transmettre son savoir aux prochains Maîtres de Sinanju, pour que ces Maîtres aient une chose nouvelle de moins à affronter. C'était les nouveautés qui pouvaient vous détruire. Il n'y a pas de plus grand avantage que la familiarité.

— Smitty, dit Remo, je crois que je suis sur le point de trouver votre gadget.

— Bien, dit la voix acide. Mais il y a plus important par ici. Une de nos agences à l'étranger a capté quelque chose dans les communications de Moscou. Au commencement, nous pensions que la Russie ignorait tout ceci et puis nous avons découvert qu'ils sont un peu trop rusés. Ils ont envoyé un homme. Un certain colonel Speskaya.

— Je ne connais pas tous les foutus Russes.

— Eh bien, il est colonel à vingt-quatre ans et je puis vous assurer qu'ils ne nomment pas les gens colonels à cet âge-là. Si ça peut vous aider.

— J'ai assez à faire avec mon boulot sans me tenir au courant de l'administration russe, grogna Remo.

Chiun hocha doctement la tête, laissant entendre à Remo qu'il agissait bien, en résistant aux sottises de Smith.

— Ils ont envoyé le colonel, reprit Smith, et ils ont fait ça superbement. Nous pensions qu'ils ne s'intéressaient pas du tout au gadget Mueller et nous avons tort. Mais maintenant, nos intercepteurs nous disent qu'ils ont découvert quelque chose d'encore mieux. Deux instruments plus efficaces et plus importants que celui de Mueller.

— Alors, à présent, je ne cherche pas seulement le truc qu'avait la famille Mueller mais aussi un colonel Speskaya et deux nouvelles armes sur lesquelles il veut mettre la main ?

— Oui. Précisément, dit Smith.

— Smitty. Ce boulot ne vaut pas tripette.

Remo raccrocha gaiement. Quand le téléphone sonna de nouveau, il arracha la prise. Lorsqu'un chasseur monta pour examiner le téléphone en dérangement, Remo lui donna cinquante dollars et lui ordonna de laisser la suite tranquille. Quand le directeur adjoint se présenta et insista pour faire installer un nouveau téléphone, Remo reconnut que la vie était dure, qu'il avait besoin de dormir et que s'il était encore dérangé, il installerait le téléphone dans la figure du directeur adjoint.

La suite ne fut plus dérangée cette nuit-là. Remo enferma Tyrone Walker dans la salle de bains. Avec des journaux étalés par terre.

CHAPITRE VI

Le révérend Josiah Wadson faisait résonner sa belle voix sonore dans l'auditorium du Bronx. Dehors, des camions de déménagement étaient garés en longues files. Ils portaient des plaques lointaines, du Delaware, de l'Ohio, du Minnesota, du Wyoming, mais tous arboraient la même banderole : « Action domiciliaire affirmative II, Rev. J. Wadson, Directeur. » Dans le vaste auditorium, des Blancs du troisième âge écoutaient le révérend. Des cartons-repas de poulet frit et de travers de porc bien gras étaient distribués, ainsi que du lait, du café et des boissons gazeuses.

— Je préfère le thé et les toasts, dit une dame à la voix chevrotante et un peu nasillarde.

Elle portait une délicate bague d'or blanc avec un petit saphir et de minuscules brillants baguette, un bijou venant d'un monde encore plus âgé qu'elle. Elle souriait, disait s'il vous plaît parce qu'elle l'avait dit toute sa vie. Elle n'oubliait jamais de dire merci, car cela se faisait. Les gens devaient se traiter avec respect et politesse et c'était pour cela qu'elle était là aujourd'hui, venant de Troy dans l'Ohio.

Il y avait du bon et du mauvais dans toutes les races et si l'on avait besoin de Blancs pour que tous les hommes soient égaux, eh bien, puisque son arrière-grand-père avait combattu pour mettre fin à l'esclavage, elle tenait à se porter volontaire. Et le gouvernement était très généreux. Il paierait la moitié de son loyer pendant un an. Le programme s'appelait Action domiciliaire affirmative II et Rebecca Buell Hotchkiss, de Troy, Ohio, avait hâte d'y jouer son rôle.

Elle se disait qu'elle allait rencontrer tout un nouveau monde d'amis de couleurs différentes. S'ils étaient aussi gentils que M^r et M^{rs} Jackson, ses amis noirs de Troy, ce serait merveilleux. Quand elle pensait à New York, où elle allait vivre maintenant, elle songeait à tous les théâtres, les pièces qu'elle verrait. À tous les musées qu'elle visiterait.

Elle demanda donc, avec un très grand « s'il vous plaît », du thé et des toasts. Elle n'aimait pas le travers de porc et le poulet. Son estomac fragile ne les supportait pas.

Elle s'adressa à un des charmants jeunes Noirs. Elle trouvait charmants tous les gens qu'elle avait rencontrés. Et elle refusait de croire qu'il était répréhensible que le révérend porte un pistolet. Après tout, il y avait beaucoup de racistes et, petite fille, elle avait su que la vie était à l'époque bien dure pour les nègres.

Non ! Les Noirs. Elle ne devait pas oublier que c'était ainsi qu'il fallait les appeler.

Elle fut étonnée quand on lui refusa le thé et les toasts.

— T'aimes pas le po' et le poulet parce que t'es raciste, gronda le jeune homme.

Il regardait la main de Miss Hotchkiss comme, dans le temps, de jeunes gens avaient regardé sa poitrine. C'était la main portant la bague de sa grand-mère.

— J'aimais beaucoup la cuisine du Sud, dit aimablement Miss Hotchkiss, mais j'ai l'estomac fragile.

La petite conversation fut entendue par le révérend Wadson, sur la scène. Il avait son pistolet sous sa veste boutonnée. Il voulut savoir ce qui se passait. Le jeune homme le lui dit.

— Colle-lui du thé et des toasts. Si elle veut refuser le riche héritage noir qu'on lui offre et préfère son thé décoloré et ses toasts blanc pâle, laisse-la. Nous nous lançons dans un programme d'enrichissement des Blancs.

Wadson sourit d'un large sourire de réglisse au public qui applaudit poliment.

— Le Blanc, faut que ça complique tout. C'est grand temps qu'on lui fasse la morale, nous autres. Nous luttons contre la complication par la clarté. Contre le mal par la morale. Nous donnons à l'oppressur blanc une morale qu'il n'a jamais connue.

Les Blancs applaudirent promptement mais sans grand enthousiasme.

— L'Action domiciliaire affirmative II est simple. Pas besoin de s'embarbouiller avec des grands mots. Simple comme le travers de porc. La domiciliation, y a la ségrégation. La ségrégation, c'est contre la loi. Tous, là, vous êtes des criminels. Jusqu'à présent. Maintenant, vous serez payés pour respecter la loi. La loi, elle dit que vous devrez vivre avec les nè... avec les Noirs !

L'Action domiciliaire affirmative II était tout simplement l'intégration des quartiers, en déplaçant des Blancs au lieu de Noirs, en se servant de quartiers noirs au lieu de quartiers blancs comme secteurs à intégrer. C'était un projet pilote expérimental du Conseil pastoral noir du révérend Wadson, financé par le gouvernement fédéral. Six millions de dollars étaient consacrés au projet. Les économistes urbains trouvaient ces crédits « si chiches qu'ils ne veulent pas que ça marche ».

Sur les six millions de dollars, deux étaient consacrés aux honoraires des consultants, un au déménagement, deux à la recherche exploratoire et neuf cent mille dollars à la publicité et aux « groupages ». Les cent mille dollars restants servaient à acheter deux immeubles, dont le propriétaire remis dans une enveloppe quarante

mille dollars de commission au révérend Wadson, une pratique appelée péjorativement, quand elle était perpétrée par des Blancs, « dessous de table ».

Le premier programme, Action domiciliaire affirmative I, avait échoué parce que les Blancs n'avaient pas été bien sensibilisés à la culture noire. Maintenant on les sensibilisait à fond. D'abord avec un film expliquant combien les Blancs étaient méchants pour les Noirs dans le Sud, avant les droits civiques.

Ils regardèrent une troupe de danseurs présenter « L'avant-garde noire révolutionnaire ». On voyait des révolutionnaires noirs tuer des oppresseurs blancs, principalement des prêtres et des religieuses.

Miss Hotchkiss observa tout cela et se dit que ses sentiments négatifs devaient venir de ce qu'elle n'était pas assez sensibilisée.

Puis les Blancs furent conduits hors de l'auditorium et on leur dit de sourire aux caméras. Mais comme la télévision suédoise était en retard, les vieux Blancs furent ramenés dans la salle. Puis on les fit ressortir, mais comme il n'y avait pas assez de sourires, ils furent repoussés à l'intérieur et reçurent l'ordre de ressortir en souriant. Quelques-uns s'évanouirent. Miss Hotchkiss tint bon en se cramponnant à l'homme marchant devant elle.

Quelqu'un leur hurla de sourire. Elle essaya. De jeunes Noirs en blouson de cuir noir faisaient la haie. Les vieilles personnes fatiguées durent défiler devant eux et furent menacées ; on leur dit que ceux qui ne souriaient pas allaient souffrir.

Miss Hotchkiss entendit des mots qu'elle n'avait jamais entendus. Elle s'efforça de sourire. Si l'on était aimable, pensait-elle, si les autres savaient qu'on ne demandait qu'à être aimable, alors certainement la dignité humaine prévaudrait. Un vieillard de Des Moines se mit à sangloter.

— Tout ira bien, tout ira bien, lui promit Miss Hotchkiss. Rappelez-vous, tous les hommes sont frères. Les Noirs sont très moraux, vous savez. Qu'avez-vous à craindre de gens qui sont moralement supérieurs ? Ne vous inquiétez pas, dit-elle mais elle n'aimait pas la façon qu'avaient les jeunes Noirs de regarder sa bague de saphir.

Elle l'aurait bien ôtée, si elle avait pu. Mais elle n'avait pas pu la faire glisser de son doigt depuis l'âge de dix-sept ans. Elle se rassura, en se disant que ce n'était vraiment qu'une toute petite bague, sans valeur.

Elle fut soulagée de voir un homme avec un col et une cravate monter dans le car avec eux. Il avait une figure ronde joviale. Il disait qu'il voulait que tout le monde entende sa version du bon Samaritain :

— Un homme marchait dans la rue quand un autre lui a sauté dessus et lui a volé tout ce qu'il avait, et puis a voulu savoir pourquoi il était pauvre.

Miss Hotchkiss fut déroutée. Si elle avait bonne mémoire, le bon Samaritain aidait quelqu'un. Elle ne comprenait pas.

— Je vois que vous êtes déroutée. Vous êtes les voleurs. Et le tiers monde a été volé par vous. Les Blancs ont opprimé le tiers monde, ils l'ont rendu pauvre en le volant.

Un homme aux cheveux argentés leva la main. C'était un professeur d'économie. Il déclara qu'il avait enseigné pendant trente ans et qu'il était maintenant à la retraite. Il dit que si la colonisation avait eu des défauts, il était de fait qu'elle avait augmenté l'espérance de vie de la population indigène.

— La pauvreté et la famine dans le tiers monde sont en réalité un peu moins graves qu'elles l'étaient. Ces gens vivent la vie de l'homme pré-industrialisé. Personne ne leur a rien volé. Ils n'ont jamais rien eu. La richesse est une invention de la société industrielle.

— Raciste ! glapit l'homme à la cravate. Vous n'avez pas le droit de croire des choses comme ça. Hors du programme.

— Parfait. D'ailleurs, je n'en veux pas. Je m'aperçois que je ne vous aime pas. Je n'ai pas confiance en vous tous et je ne veux rien avoir à faire avec vous, répliqua l'homme aux cheveux blancs d'une voix frémissante.

— Dehors ! hurla l'homme à la cravate et comme les caméras de télévision étaient parties et ne pourraient enregistrer la scène, le vieillard eut le droit de descendre du car, avec des menaces voilées l'avertissant qu'il ne récupérerait pas son mobilier.

Miss Hotchkiss voulait partir avec lui. Mais elle pensa au secrétaire en merisier que sa tante Mary lui avait donné et à la table ancienne qui venait de son arrière-grand-mère. Non, se dit-elle, tout irait bien. Elle avait connu tant de nègres charmants à Troy dans l'Ohio !

Si elle avait renoncé à son mobilier de famille, Miss Hotchkiss se serait épargnée une mort horrible. Elle perdrait d'ailleurs le mobilier, n'importe comment. Le monde perdrait tous ses meubles. Le professeur d'économie, avec une sagesse qui vient souvent aux gens dans la vallée de la mort, comprit qu'il n'aurait une chance de retrouver un mobilier neuf qu'en restant en vie.

Dans un programme où il était obligatoire de rendre les Blancs responsables de tout et où il était interdit de reprocher quoi que ce soit aux Noirs, il savait que les Blancs devenaient les nouveaux juifs des nouveaux nazis noirs.

Il abandonna de bon cœur son portefeuille et vida ses poches à la porte du car entre les mains d'un jeune Noir. Celui-ci voulait-il ses boutons ? Il pouvait les avoir aussi.

Plus tard, la police de New York rejetterait la responsabilité du désastre d'Action domiciliaire affirmative II sur le départ tardif des cars pour les environnements multiraciaux, c'est-à-dire les deux

immeubles de taudis obtenus pour le projet.

Les cars et les camions de déménagement y arrivèrent à la nuit. Les camionneurs, qui seraient plus tard blâmés par le maire pour leur lâcheté, avaient fui en masse à la tombée de la nuit. Les chauffeurs de cars avaient hélé des taxis.

Et les Blancs « intégrés » furent abandonnés dans les cars garés devant les camions. Un jeune Noir s'aperçut qu'il pouvait forcer une des portières. Des hordes de jeunes Noirs s'y ruèrent et traînèrent les Blancs âgés hors des cars. Certains devaient s'y reprendre à deux fois parce que les cheveux blancs s'arrachaient facilement. Miss Hotchkiss se cramponna au pied métallique de son siège vissé au plancher.

Mais elle dut lâcher prise quand un talon de botte lui écrasa la main, brisant le vieux poignet fragile. La douleur vive la fit hurler mais personne n'entendit ses cris parce que tous les autres hurlaient aussi.

Elle sentit qu'on soulevait sa main droite, avec la bague, et fut rejetée en tous sens tandis que plusieurs adolescents Noirs se battaient pour elle.

Quelqu'un s'était introduit dans les camions et jetait les meubles dans un gigantesque feu de joie qui ronflait en crépitant et montait presque aussi haut que les immeubles misérables. Miss Hotchkiss ressentit un tiraillement brutal de son doigt bagué et comprit que le doigt n'était plus là. On la souleva, les flammes l'enveloppèrent, éblouissantes et brûlantes, elle éprouva une douleur fulgurante et puis, étonnamment, plus rien.

Une femme noire, dans un appartement du troisième étage, forma le 911, le numéro de police-secours.

— Venez vite ! Venez vite ! Ils brûlent des gens. Ils brûlent des gens au coin de Walton et de la 173^e rue.

— Combien de gens sont brûlés ? demanda l'officier de police.

— Je ne sais pas. Une dizaine. Deux dizaines. Ah, mon Dieu ! C'est effroyable !

— Madame, nous viendrons dès que nous pourrons. Nous manquons de personnel. Nous avons de plus grands désastres avant vous.

— Ils brûlent des Blancs. Alors vous allez faire venir quelqu'un par ici ? Il y a les Saxon Lords, les Cheiks d'Allah, tous les gangs. C'est horrible. Ils brûlent des gens !

— Merci de nous l'avoir signalé, dit le policier et il raccrocha.

La femme noire tira ses rideaux et pleura.

Des caméras de télévision se braquaient sur la large figure noire en sueur du révérend Wadson, au-dessus du col blanc. Les yeux s'écarquillaient et se levaient au ciel et les lèvres luisaient sous les

lumières de la salle de bal du *Waldorf-Astoria*. Les narines palpaient, larges et rondes. Le révérend Wadson était comme un train de marchandises, enfonçant d'abord des idées simples dans les têtes à une allure modérée, et puis prenant de la vitesse et haussant le ton. Il disait que l'Amérique abandonnait sa lutte contre l'oppression. Mais la lutte devait continuer et il y avait un moyen. Lequel ? Très logique. La création d'Action domiciliaire affirmative III, avec des crédits considérables.

— Quand le Blanc il allonge six millions pour résoudre trois cents ans d'oppression, il dit qu'il veut pas que l'intégration réussisse. Non monsieur. Il dit qu'avec ses six millions, d'te façon, le négro, va crever de faim. Mais le tiers monde, il le connaît le Blanc. Il sait qu'il est immoral. Il sait que la riche contribution noire au monde elle va être volée par le Blanc.

— En somme, vous dites que le programme du gouvernement fédéral est si mal financé que cela touche à la fraude, susurra la journaliste de la télévision suédoise, aux cheveux blonds aussi pâles que de jeunes épis, à la peau blanche laiteuse de Nordique, aux dents régulières sans caries ni appareils.

Un tailleur-pantalon en satin noir moulait des seins fermes et un postérieur aguichant. Même quand elle ne bougeait pas, le satin noir glissait le long de sa jambe. Son parfum enveloppait le révérend Wadson.

— C'est tout juste 'xactement ce que je dis, assura Wadson.

— Vous, avez été passionnant, Révérend, et la télévision suédoise vous remercie. Je regrette que nous ne puissions bénéficier d'un peu plus de votre temps, dit la blonde.

— Qui c'est qui dit que vous pouvez pas ? demanda le révérend.

Il était grand, au moins un mètre quatre-vingt-quinze, et il parut lui jeter tout son corps à la figure.

— Ne devez-vous pas faire une conférence ce soir sur la beauté des femmes noires ?

Le révérend Wadson consacra vingt secondes à épeler en remuant les lèvres le prénom du badge épingle sur la riche soie noire recouvrant une montagne de sein blanc.

— Ingrid, dit-il en relevant les yeux pour s'assurer qu'il avait bien lu. Ingrid, la fraternité c'est puissant. Puissant. Tout le monde est frère et sœur. Je suis avec vous dans la fraternité.

Une Noire élégante et mince, un collier de cuivre très simple autour de son long cou d'ébène et ses cheveux courts en petites rangées régulières, tira le révérend Wadson par la manche.

— Votre conférence, mon Révérend. Souvenez-vous, vous êtes conseiller de la ville en relations raciales.

— Moi occupé, grommela Wadson et il sourit à la blonde.

— Mais votre conférence traite de la lutte de la ville contre le racisme, insista la Noire avec un sourire poli mais pincé à la journaliste suédoise.

— Plus tard. Nous travaillons international, à présent.

Le révérend Wadson posa une large main sur l'épaule ensatinée d'Ingrid. Ingrid sourit. Le révérend vit ses seins pointer et durcir sous le satin noir. Elle ne portait pas de soutien-gorge.

— Mon Révérend, insista la Noire en retenant le révérend par le pan de sa veste, la ville de New York vous paie quarante-neuf mille dollars par an pour vos conférences.

— Occupé, femme, grommela-t-il.

— Mon Révérend, je ne vous laisserai pas partir !

— Je reviens, Ingrid. Vous partez nulle part, entendez ?

— Je vous attends ici, roucoula la beauté suédoise et elle cligna de l'œil à Wadson.

Le révérend entra dans un bureau de l'hôtel pour parler à la femme noire qui l'aidait à préparer sa série de conférences aux universités de New York.

— Ça ne prendra qu'une minute, dit le révérend Wadson qui avait été pilier de rugby dans une université noire du Sud et avait la réputation de déséquilibrer quelqu'un d'une chiquenaude.

Il claqua la tête de la Noire contre le mur. Elle s'affala comme un sac de patates douces germées.

Wadson retourna auprès d'Ingrid. Un groupe de jeunes Noirs l'entouraient. Par la seule force de sa masse, le révérend les dispersa. Et, riant tout bas, il entraîna Ingrid dans une salle de conférence où il put finalement mettre les mains sur le satin noir et le peler du corps blanc svelte qu'il couvrit d'une langue avide. Mais juste avant son triomphe, elle se tortilla et lui échappa. Elle prétendit qu'il ne la désirait pas vraiment.

Il ne la désirait pas ? Est-ce que c'était le flasque du manque d'intérêt, ça ? voulut savoir le révérend.

Elle sourit de son sourire parfait. Elle demanda à l'embrasser.

Il accepta.

La fermeture à glissière descendit. Ingrid leva les bras et ramena ses longs cheveux pâles derrière sa tête, par poignées.

Le révérend Wadson se jeta en avant, le corps et le désir échappant à tout contrôle.

Soudain, Ingrid recula.

— Jetez votre pistolet, Révérend, dit-elle et le miel comme l'accent suédois avaient disparu de sa voix.

— Hein ? fit Wadson.

— Jetez ce pistolet que vous portez. Un orang-outan armé d'une arme à feu c'est dangereux.

— Salope ! dit le révérend et il s'apprêtait à cogner la tête blonde contre les meubles quand il ressentit un picotement autour d'une partie très délicate de son corps.

Il avait l'impression qu'on y avait glissé une bague.

— Oh, mon Jésus, murmura le révérend en baissant les yeux avec horreur.

Car il y avait bien une bague là en bas, un anneau de métal blanc bordé d'une fine bande rouge, son sang. Son désir disparut comme un yoyo revenant dans la main qui l'a lancé, mais l'anneau de métal se resserra à la mesure du désir diminué. Et le sang était toujours là.

— Ne vous inquiétez pas, Révérend, ce n'est qu'un peu de sang. Vous voulez en voir plus ?

Et dans cet endroit délicat entre tous, la douleur devint plus vive. Le révérend Wadson regarda, affolé, les énormes gouttes rouges.

Il saisit l'anneau et tenta de l'arracher, mais c'était impossible sans arracher sa chair aussi.

— Je vous tuerai, mugit le colosse.

— Et vous la perdrez, trésor, dit Ingrid en montrant une petite boîte noire pas plus grosse qu'une pochette d'allumettes.

Il y avait une petite manette rouge au centre. Elle poussa la manette en avant et la douleur cessa. Elle la ramena et Wadson eut l'impression qu'on plantait des épingles tout autour de son membre.

— Fermez votre braguette, révérend. Nous sortons.

— Ouais. J'ai mon discours à faire. Oui, monsieur, le noir c'est la beauté. La plus belle. Faut que j'y aille tout de suite. Racisme. Le racisme, ça dort pas. Non, monsieur. Noir c'est beau.

— Assez de conneries, Révérend. Vous venez avec moi.

— Je saigne, gémit Wadson.

— Ne vous en faites pas, vous n'en mourrez pas.

Les grands yeux marron de Wadson contemplèrent la blonde avec méfiance.

— Allez, venez. Je ne me suis pas donné tout ce mal pour vous faire le portefeuille, Révérend.

Wadson fourra un Kleenex usagé autour de l'anneau de métal qui l'asservissait comme un esclave. Il espérait qu'il se relâcherait un peu et qu'il pourrait s'en débarrasser d'une secousse. Mais l'anneau tenait bon et il comprit que la petite boîte noire que tenait Ingrid était plus forte qu'un pistolet. Il y avait une sorte d'onde radio émise par la boîte qui rendait la bague plus ou moins étroite. Il se dit que s'il arrivait à placer un mur entre lui et ce truc, eh bien l'anneau glisserait aisément.

— Si le contact radio est rompu, dit alors la blonde, vous perdez tout. L'anneau se refermera pour de bon et adieu votre instrument de prédication.

Le révérend sourit et remit son pistolet, la crosse de nacre en avant.

Il prit soin de rester toujours près d'Ingrid quand ils quittèrent l'hôtel, mais pas trop près. Chaque fois que ses grosses pattes noires s'approchaient de l'instrument qu'elle tenait, il sentait une douleur vive à l'endroit le plus sensible.

Ils montèrent dans la voiture d'Ingrid. Elle s'installa au volant et lui dit de s'asseoir à l'arrière, ce qu'il fit, les deux mains serrées sur son bas-ventre. Pour la première fois de sa vie, il était en compagnie d'une fille superbe sans envisager un programme pour s'insinuer dans son slip.

CHAPITRE VII

L'immeuble n'était qu'à deux cents mètres de Macy's dans le centre de Manhattan mais quand les sonneries de fermeture retentirent chez Macy's et Gimbel's, tout le quartier se vida comme si c'était un tableau noir où le Bon Dieu passait une éponge humide.

Le révérend Wadson se tassa plus profondément sur le siège arrière quand la voiture s'arrêta devant un vieux bâtiment de brique noircie qui avait l'air d'un centre d'embauche pour des rats. Il regarda avec prudence par sa portière puis se tordit le cou pour voir derrière.

— J'aime pas cet endroit, se plaignit-il. Ce quartier n'est pas sûr, à la nuit.

— Je vous protégerai, Bamboula.

— J'ai pas mon flingue. Personne a le droit de faire venir quelqu'un dans un endroit comme ça sans qu'il ait un flingue pour se garder.

— Comme ces vieillards que vous avez lâchés dans cette jungle ce soir ? Qui ont été brûlés vifs ?

— Pas ma faute, grommela le révérend Wadson. Ils étaient volontaires. Ils se portaient volontaires pour compenser des siècles d'oppression blanche.

Ingrid ôta lentement ses gants. Elle ne paraissait pas pressée de quitter la voiture, comme si elle attendait un signal. Wadson se glissa légèrement vers le bord du siège. Une grande patte autour de son cou et elle porterait machinalement la main à sa gorge pour se protéger. Alors il pourrait cueillir cette petite boîte noire qu'elle tenait entre ses jambes. Mais doucement. Doucement.

Wadson était presque au bord du siège quand Ingrid tourna la tête et lui adressa un grand sourire de ses dents parfaites.

— Encore un tout petit mouvement vers moi, négro, et vous chanterez le soprano pour le restant de vos jours.

Le révérend Wadson retomba contre le dossier.

— J'aime pas cet endroit, répéta-t-il.

— Si nous étions attaqués par une bande de voyous, vous pourriez leur faire votre sermon, tous les hommes sont frères. Ça devrait éveiller leur conscience. En supposant qu'il en aient une.

Elle parut rassurée, penser qu'il avait renoncé à tout projet d'agression, alors elle tourna la tête et se remit à regarder par le pare-brise. Mais histoire qu'il n'oublie rien, elle effleura la petite manette rouge sur la boîte.

— D'accord, d'accord, dit précipitamment Wadson et il poussa un soupir de soulagement quand la pression se relâcha légèrement.

La douleur était supportable mais toujours présente. Wadson se méfiait beaucoup de cette Ingrid alors il s'appliqua à ne pas bouger du tout. Son jour viendrait, se promettait-il. Un jour il s'emparerait d'elle et elle n'aurait pas cette petite boîte noire, et lui il aurait son pistolet, alors il ferait son numéro avec elle et quand il aurait fini il la donnerait aux Saxon Lords pour jouer et ils lui apprendraient à ne pas s'attaquer à un Noir, à ne pas le subjuguier, à ne pas asservir sa noblesse...

Quelqu'un arrivait dans la rue. Trois hommes marchaient vers eux. Des Noirs. Des jeunes Noirs avec de grands chapeaux mous, des souliers à semelle plate-forme et des pantalons étroits. Était-ce ça qu'elle attendait ?

Les trois hommes s'arrêtèrent à trois mètres de la voiture, en essayant de regarder à travers le pare-brise. L'un d'eux se baissa pour mieux voir, aperçut les cheveux blonds pâles d'Ingrid et la montra du doigt. Les deux autres se penchèrent. Ils sourirent, de beaux sourires ensoleillés dans leur figure de nuit. Remontant leur pantalon, ils s'avancèrent hardiment.

Foutez le camp, pensa Wadson. Foutez le camp, nous ne voulons pas d'ennuis avec vous. Mais il ne dit rien.

Le plus costaud des trois, qui devait avoir dix-huit ans, frappa sur la vitre près de l'oreille gauche d'Ingrid.

Elle le dévisagea froidement puis elle baissa la vitre de trois doigts.

— Oui ?

— Vous êtes perdue, la petite dame ? On peut vous aider si vous êtes perdue.

— Je ne suis pas perdue, merci.

— Alors qu'est-ce que vous attendez là ? Hein ? Qu'est-ce que vous faites là ?

— Ça me plaît, ici.

— Si c'est un homme que vous attendez, plus la peine. Vous en avez trois.

— Merveilleux, dit Ingrid. Si nous prenions tous rendez-vous pour nous retrouver un de ces jours au zoo dans l'enclos des singes ?

— Pas la peine prendre rendez-vous pour nous rencontrer. Nous là maintenant, bien prêts pour vous, dit-il et il se tourna vers ses deux compagnons. Pas vrai qu'on est prêts ?

Le premier hocha la tête. L'autre roula les yeux au ciel.

— Ooooh ! Qu'est-ce qu'on est prêts !

— Ravie d'avoir bavardé avec vous. Bonne nuit, les gamins, dit Ingrid.

— Hé, minute. On n'est pas des gamins. Non, m'dame, pas des

gamins. Des hommes. Où vous voyez des gamins par ici ? On est des mecs. Vous voulez voir les grands mecs qu'on est, on va vous montrer.

Il baissa une main vers sa braguette.

— Sors-la et je te la fais sauter, dit Ingrid.

— Sors-la, dit un des deux autres garçons.

— Ouais, sors-la, s'exclama l'autre. Elle a peur de ton pouvoir noir.

Montre-lui ta tour de pouvoir.

Le premier commençait à être un peu décontenancé. Il regarda Ingrid.

— Vous voulez la voir ?

— Non. Je veux tes lèvres. Je veux tes grosses belles lèvres à embrasser.

Le garçon bomba le torse et sourit fièrement à ses copains.

— Ma foi, ma petite dame, y a pas de mal à ça.

Il se baissa et avança la tête vers la vitre. Il rassembla ses lèvres dans l'ouverture de trois doigts au-dessus de la vitre.

Ingrid fourra dans la grosse bouche entrouverte le pistolet à crosse de nacre du révérend Wadson.

— Tiens, mal blanchi, suce un peu ça.

Le jeune Noir recula vivement.

— Ah merde, dit-il.

— Ravie de vous connaître. Je m'appelle Ingrid.

— Cette salope est dingue, dit l'homme en essayant de sa bouche le goût du canon d'acier.

— Cette quoi ? demanda Ingrid en lui braquant l'arme sur le ventre.

— Allez ah, quoi. Pardon, m'dame. Allez venez, les mecs, on les met. Oui, m'dame, nous partons.

— Bonne soirée, négro, dit Ingrid.

Elle pointa de nouveau le pistolet et il recula encore d'un pas.

— Oui, m'dame. D'accord, m'dame.

Entourant d'un bras les épaules d'un copain, il s'éloigna rapidement de la voiture en s'assurant bien que le copain se trouvait entre lui et le pistolet.

Ingrid remonta la vitre. Le révérend Wadson respira. Ils ne l'avaient pas vu, caché dans l'ombre, dans le coin.

Ils attendirent en silence pendant une dizaine de minutes et puis Ingrid annonça :

— Ça va, maintenant. Nous pouvons monter.

Comme il descendait de voiture, elle lui conseilla :

— Mettez le verrou. Vos amis pourraient revenir et manger les sièges.

Puis elle fit signe à Wadson de la précéder. Elle suivit, le doigt sur la petite manette rouge de son appareil mystérieux.

— Par ici, montez, ordonna-t-elle quand ils furent devant un immeuble délabré de trois étages.

Wadson monta le premier au dernier étage. Il n'y avait qu'une porte sur le palier et Ingrid y poussa le révérend, dans un appartement austère où Tony Spesk, né colonel Speskaya, était assis sur un canapé marron à fleurs et lisait *Commentary Magazine* un mince sourire aux lèvres.

Il salua Ingrid de la tête et dit à Wadson de s'asseoir dans le fauteuil en face du canapé.

— Vous êtes ici, révérend Wadson, parce que nous avons besoin de vos services.

— Qui vous êtes ? demanda Wadson.

Spesk sourit largement.

— Nous sommes les gens qui gouvernent votre vie. C'est tout ce que vous avez besoin de savoir.

Dans un brusque éclair d'inspiration, Wadson s'exclama :

— Vous êtes communistes ?

— On pourrait le dire.

— Moi aussi, communiste.

— Ah, vraiment ?

— Ouais. Moi croire au partage pour tous. À l'égalité. Personne de riche pour opprimer les pauvres. Moi croire à ça.

— Comme c'est amusant, murmura Spesk et il se leva du canapé après avoir posé le magazine avec soin sur un accoudoir. Que pensez-vous de la dichotomie hegelienne ?

— Hein ? fit Wadson.

— Quel est votre point de vue sur la révolte des marins de Kronstadt ? Ou l'hérésie des mencheviks ?

— Hein ?

— Naturellement, vous soutenez la thèse de la valeur du travail telle qu'elle a été modifiée par les recherches de Belchov ?

— Hein ?

— J'espère, révérend Wadson, dit Spesk, que vous vivrez assez longtemps pour assister à la victoire du communisme. Parce que deux jours plus tard, vous serez dans les champs pour la cueillette du coton. Ingrid, téléphonez et assurez-vous que notre autre visiteur est en route.

Elle passa du grand living-room dans une pièce plus petite et ferma la porte derrière elle. Wadson remarqua qu'elle avait posé la petite boîte noire sur l'accoudoir du canapé, près de Spesk. Sa chance, enfin. Une ouverture.

Une fois la porte fermée sur Ingrid, il sourit à Spesk.

— Une mauvaise femme, ça.

— Ah ?

— Ouais. Raciste. Elle déteste les Noirs. Elle a commis une trocité sur moi.

— Pas de chance, Wadson. À côté de moi, elle fait penser à Albert Schweitzer.

Spesk avait une lueur dure dans les yeux et, si le révérend Wadson ne savait pas qui était Albert Schweitzer parce qu'il ne faisait guère attention aux allées et venues des juifs, il comprit que cette réflexion mettait probablement un point final à toute perspective de contre-conspiration contre Ingrid. Et la boîte noire était trop loin de lui.

— Écoutez, monsieur...

— Spesk. Tony Spesk.

— Bon, écoutez, monsieur Spesk, elle m'a mis cet anneau et ça fait mal. Vous allez me relâcher ?

— Dans un jour ou deux, si vous savez vous conduire. Jamais, si vous nous causez des ennuis.

— Moi cause pas d'ennuis, que non. Moi l'homme qui cause le moins d'ennuis que vous trouverez jamais.

— Tant mieux, parce que j'ai besoin de vous pour quelque chose. Asseyez-vous par terre et écoutez.

Wadson quitta le fauteuil et s'assit par terre, avec précaution, comme s'il avait des œufs frais dans ses poches arrière.

— Il y a un homme blanc. Il voyage avec un vieil Oriental. Je les veux.

— Vous les avez. Où qu'y sont ?

— Je ne sais pas. Je les ai vus dans votre quartier. Près de la maison où cette vieille dame, M^{rs} Mueller, a été tuée.

Mueller ? M^{rs} Mueller ? C'était la vieille femme à qui le gouvernement s'intéressait tant, pensa Wadson. Ils avaient cherché quelque chose. Et, quoi que ce soit, c'était lui qui l'avait. On n'avait trouvé que des bricoles sans valeur dans l'appartement mais il y avait un drôle d'appareil que les Saxon Lords lui avaient apporté, pour qu'il essaye de le fourguer.

— J'ai quelque chose de mieux que n'importe quel Blanc et vieux chinetoque, déclara Wadson.

— Quoi donc ?

— Y avait ce truc que la vieille Mueller avait et le gouvernement, il le cherchait.

— Oui ?

— J'ai le truc.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Spesk.

— J'en sais rien. Une espèce de truc qui fait tic-tic mais je sais pas à quoi ça sert.

— Où l'avez-vous ?

— Vous ôtez l'anneau et je vous le dirai, répondit finement Wadson

avec un grand sourire amical.

— Si vous ne me le dites pas, je supprimerai une partie de vous-même, dit Spesk en prenant la petite boîte noire.

— Doucement, doucement, bougez pas. J'ai l'appareil. Je l'ai chez moi.

— Bien. Je le veux. Mais plus encore, je veux l'homme blanc et l'Oriental.

— Je les trouverai. Je vous les donnerai. Pourquoi vous les voulez ?

— Ils sont des armes. Peu importe. Vous ne comprendriez pas.

— Vous allez ôter l'anneau ?

— Quand vous aurez fait ce que je veux.

Wadson soupira. Spesk retourna vers le canapé. Il boitait lourdement.

— Quoi vous avez à la jambe ?

— C'est à ce sujet que je veux voir l'homme blanc.

— Quel homme blanc ?

— Celui dont nous parlions. Le Blanc et l'Oriental.

— Ah, ce Blanc-là.

Spesk se retourna quand Ingrid revint.

— Je viens de voir sa voiture. Il monte.

— Parfait. Vous savez ce que vous avez-à faire.

Le parquet était dur sous les fesses du révérend mais il n'osait pas bouger. Cette boîte noire était encore trop près de la main de Spesk. Il resta tranquille pendant qu'Ingrid retournait dans la pièce voisine et revenait avec une autre boîte noire. Elle la donna à Spesk. Elle portait aussi un petit cerceau, un anneau de métal blanc de la taille de ceux qu'on emploie pour le jeu de grâces.

Spesk soupesa la boîte noire et fit un signe à Ingrid qui alla se placer près de la porte de l'appartement.

Quelques secondes plus tard, la porte s'ouvrit et un petit homme aux cheveux en brosse grisonnants déboucha dans la pièce. Il arrivait à toute allure comme s'il venait de se rappeler où se trouvait son portefeuille égaré. En levant les yeux il vit Spesk et sourit.

Il s'arrêta un moment, comme s'il se rechargeait psychologiquement pour un nouveau bond frénétique vers Spesk. Ingrid surgit de derrière la porte et, d'un geste prompt, elle ouvrit l'anneau de métal et le lui referma autour du cou.

L'homme eut un mouvement de recul, pivota vers elle, sa main droite glissant instantanément dans la poche de sa veste de sport écossaise.

— Breslau, dit Spesk.

Ce mot unique était un ordre dur, exigeant l'obéissance. Breslau se retourna. Il porta les mains à l'anneau autour de son cou et essaya de

l'arracher. Comme il n'y arrivait pas, il regarda Spesk. Son sourire avait disparu, sa figure n'était qu'une question.

— Laisse ça tranquille et viens ici, dit Spesk.

Le petit homme regarda Ingrid encore une fois, comme s'il classait sa perfidie en vue d'un futur règlement de comptes, et s'avança vers Spesk. Il vit enfin le révérend Wadson par terre et le considéra sans trop savoir s'il devait lui sourire aimablement ou ricaner victorieusement. Il ne fit ni l'un ni l'autre.

— Colonel Speskaya, j'ai appris que vous étiez en ville. J'avais hâte de vous parler, dit-il et il leva de nouveau les mains vers l'anneau à son cou. Mais qu'est-ce que c'est que ça ? C'est tout à fait bizarre.

Il souriait à Spesk comme s'ils étaient seuls au monde à partager le secret des monumentales stupidités de la terre.

Il risqua un coup d'œil vers Wadson, pour voir s'il avait un anneau semblable autour du cou. Wadson eut envie de crier : « Blanchet, j'en ai un bien pire. »

— Breslau, dit froidement Spesk, tu connais un immeuble de Walton Avenue ?

Le petit sourire de connivence abandonna la figure de Breslau, pour un instant seulement.

— Mais naturellement, mon Colonel. C'est pourquoi j'étais si pressé de vous voir. Pour en discuter avec vous.

— Et c'est pourquoi toi et tes supérieurs avez jugé bon de ne pas nous avertir de ce que vous faisiez ni de ce que vous cherchiez ?

— Les recherches pouvaient être vaines, se défendit Breslau. Elles l'ont été d'ailleurs. Je ne voulais pas vous embêter avec des riens.

Spesk baissa les yeux sur la boîte noire qu'il tenait.

— Je vais te donner des riens ! Tu ne nous as pas avertis parce que ton agence essaye encore d'être indépendante et cherche à s'emparer de cet appareil pour elle. L'Allemagne de l'Est a toujours eu de ces ambitions ! Non, ne dis rien ! Tu as été maladroit et stupide. Il y avait des moyens de pénétrer dans cet immeuble, d'y rechercher un objet de valeur. Nous aurions pu simplement l'acheter par l'intermédiaire d'un prête-nom. Mais non, c'était trop simple. Alors il a fallu que tu patauges avec tes gros souliers et que tu amènes finalement la C.I.A. américaine et le F.B.I. américain et ils t'ont soufflé l'opération sous le nez.

Breslau ne savait pas si c'était le bon moment pour protester. Sa figure resta figée.

— L'ineptie est déjà assez grave. L'ineptie qui aboutit à l'échec est encore pire. Elle est intolérable. Tu peux parler maintenant.

— Vous avez raison, camarade. Nous aurions dû vous aviser plus tôt. Mais, comme je disais, l'appareil n'était qu'une rumeur, chez certains de ceux de la République démocratique allemande qui étaient

actifs pendant la guerre. Ça pouvait très bien être le fruit de leur imagination. Ça l'était, d'ailleurs. Cet appareil n'existe pas.

— Faux. Il existe.

— Ah oui ?

La surprise de Breslau se mêlait de tristesse.

— Oui. Cette créature le possède. Elle va me le donner.

Breslau regarda de nouveau Wadson.

— Eh bien, c'est épatant ! C'est merveilleux.

— N'est-ce pas ? dit ironiquement Spesk, rejetant l'association que Breslau essayait de créer par le ton de sa voix.

— Et cet appareil, il a de la valeur ? Est-ce que nous pourrions l'utiliser à l'avenir dans notre lutte contre les impérialistes ?

— Je ne l'ai pas encore vu. Mais c'est un appareil. Il y a appareil et appareil. Comme ce truc autour de ton cou.

— C'est celui-là ? demanda Breslau en tiraillant un peu sur l'anneau.

— Non. Ceci est quelque chose de nouveau que nous venons d'inventer. Je vais te montrer comment ça marche.

Spesk poussa en avant la manette rouge sur la petite boîte noire. Breslau fit un bruit étranglé. Ses yeux s'exorbitèrent.

— *Aaaaargggghhh !*

Ses doigts se crispèrent sur l'anneau.

— Tu es éliminé, camarade, déclara Spesk, pas parce que tu nous as trahis mais parce que tu t'es fait prendre. Tant pis.

Il poussa encore un peu la manette. Breslau tomba à genoux. Le bout de ses doigts s'enfonçait dans sa gorge, pour essayer d'arracher l'anneau qui se resserrait. Ses ongles laissèrent des traînées de sang. Wadson ressentit par sympathie une douleur dans son bas-ventre.

Breslau ouvrit la bouche. Les yeux lui sortaient de la tête comme ceux d'une personne qui a suivi pendant un an un traitement intensif aux extraits thyroïdiens.

Spesk poussa la manette à fond. On entendit un craquement évoquant celui d'un crayon ordinaire qu'on casse. Breslau tomba sur le nez dans un dernier soupir de ses poumons et de la mousse rougeâtre coula du coin de sa bouche. Ses yeux étaient tournés vers le révérend Wadson et devenaient déjà vitreux.

Wadson grimaça.

— Vous, dit Spesk en posant une boîte noire pour prendre l'autre. Vous savez maintenant ce que je veux que vous fassiez.

— Oui, monsieur, dit Wadson.

— Répétez-le.

— Vous voulez que je trouve ce Blanc et ce Jaune et que je les amène ici. C'est ça, patron ?

— Oui. Il n'y aura pas d'erreurs ?

— Pas d'e'eu's. Non monsieur, missié Tony.

— Bien. Vous pouvez partir, maintenant. Ingrid va vous accompagner pour vous surveiller et examiner cet engin de Mueller. Je vous avertis. N'essayez pas bêtement d'attaquer Ingrid. C'est un très bon agent.

Wadson se releva lentement et prudemment, de crainte qu'un faux mouvement n'exaspère Spesk et le fasse tripoter cette manette rouge. Il se retourna vers Ingrid. Elle était debout derrière lui et contemplait le cadavre de l'agent est-allemand Breslau.

Wadson remarqua qu'elle avait les pointes des seins de nouveau dures. Ça ne lui plaisait pas du tout.

CHAPITRE VIII

Deux serviettes de bain étaient roulées en boule à une extrémité de la baignoire mais les journaux que Remo avait étalés par terre étaient secs et il eut envie de donner une petite tape d'approbation sur la tête de Tyrone quand-il le délivra.

Tyrone bondit immédiatement vers la porte de la suite. Il avait la main sur le bouton quand il se trouva tiré en arrière, soulevé dans les airs et projeté sur un canapé qui poussa un soupir asthmatique en recevant les 73 kilos de Tyrone.

— T'es bien pressé, dit Remo.

— Moi vouloir m'en aller d'ici.

— Tu vois, dit Chiun qui contemplait Central Park par la fenêtre. Il veut. Par conséquent, ça doit être fait tout de suite. Satisfaction instantanée. Caractéristique de la jeunesse.

— À part sa manière d'être empilé, ce tas d'ordure n'est caractéristique de rien du tout, petit père.

— Moi y en a vouloir partir, grogna Tyrone.

— Y en a vouloir, y en a vouloir, dit Remo. Toi y en a à faire quoi ?

— Aller à l'école.

— À l'école ? Toi ?

— Ouais. J'y vas pas, y en a sales ennuis pour moi, vu que la loi elle dit faut y aller.

— Petit père, que pourrait-on apprendre à cette chose, à l'école ? demanda Remo. Il y a déjà passé la moitié de sa vie et on n'a même pas été capable de lui apprendre à parler correctement !

— Ils apprennent, j'apprends, dit Tyrone. Je cause l'anglais des rues. C'est comme ça qu'on causait bien avant que l'homme blanc il a démolé l'anglais quand il l'a volé aux Noirs.

— Ou as-tu péché ces inepties ?

— À l'école. Y a ce mec qu'a écrit le livre et il nous dit qu'on cause comme il faut et tous les autres, ils savent pas. Il dit nous parler le vrai anglais. Lui est conseiller d'orientation au lycée Malcolm-King-Lumumba. Un mec chouette, mon vieux.

— Bon. Viens, Tyrone, nous allons nous entretenir avec ce conseiller d'orientation. Remue tes pieds.

— C'est ce qu'il y a au bout de tes jambes, expliqua Chiun.

Le lycée Malcolm-King-Lumumba avait coûté dix-neuf millions de dollars, cinq ans plus tôt. L'ensemble des bâtiments entourait une cour centrale avec des allées, des tables de pique-nique et un court de

basket-ball en plein air.

L'architecte de renommée internationale qui l'avait conçu avait prévu un minimum de verre sur les quatre façades extérieures, cela étant compensé par des murs entiers de fenêtres sur la grande cour.

Le comité des écoles avait attaqué ce plan en déclarant que c'était une tentative raciste pour cacher les enfants noirs. Le comité embaucha une agence de relations publiques qui organisa une campagne dont les slogans étaient : « Qu'ont-ils à cacher ? », « Donnez de la lumière aux écoles » et « Ne renvoyez pas nos enfants dans les cavernes. »

La commission de l'enseignement de la ville de New York avait cédé aux pressions en 48 heures. Les plans furent repris. L'intérieur de l'école avait encore des fenêtres du sol au plafond mais les façades étaient passées d'une majorité de pierre à une majorité de verre.

La première année, le remplacement des vitres cassées par des lanceurs de pierres avait coûté cent quarante mille dollars, la deuxième année deux cent trente et un mille. En quatre ans, le prix de revient des fenêtres de Malcolm-King-Lumumba dépassait le million de dollars.

La cinquième année, deux événements importants survinrent. La ville dut affronter un déficit budgétaire pour l'enseignement. Quand les restrictions de crédits frappèrent le lycée Malcolm-King-Lumumba, le président du comité des écoles sut tout de suite sur quoi faire des économies, à cause du second événement. Son frère, devenu quasi millionnaire en quatre ans de fourniture de fenêtres au lycée vendit son entreprise de verrerie et acheta une scierie.

Lumumba cessa de remplacer les vitres. On condamna avec des planches toutes les immenses fenêtres donnant sur la rue. Le coût pour la première année fut de soixante-trois mille dollars.

Lumumba était maintenant coupé du monde extérieur par un mur de pierre et de contreplaqué à travers lequel aucune lumière et aucun enseignement ne pouvait pénétrer.

Quand un membre du comité des écoles protesta au sujet du contreplaqué et du manque de lumière, et demanda à une réunion « Que cherchent-ils à cacher ? », il fut passé à tabac en rentrant chez lui. Il n'y avait pas eu de protestations depuis.

Lorsque l'architecte qui avait initialement dessiné les plans du lycée passa devant, un jour, il resta assis pendant une heure dans sa voiture, à pleurer.

Remo déposa Tyrone Walker dans le principal corridor du lycée Malcolm-King-Lumumba.

— Maintenant file à tes classes.

Tyrone hocha la tête mais regarda avec nostalgie la porte d'entrée où un pâle rai de soleil entourait un des panneaux de contre-plaqué.

— Non, Tyrone, dit Remo. Tu vas à tes cours. Si tu essayes de t'échapper, je te retrouverai. Et ça ne te plaira pas.

Tyrone hocha de nouveau la tête, tristement. Il ravala une grosse boule dans sa gorge.

— Et tu ne partiras pas sans moi, ajouta Remo.

— Vous faites quoi, à présent ?

— Je vais parler à des responsables d'ici et voir si c'est leur faute ou la tienne, si tu es ce que tu es.

— Ça va, ça va, grogna Tyrone. Ça fait rien, d'abord, c'est bon jour l'école. Y a lecture.

Remo fut impressionné.

— Tu apprends à lire ? Je croyais que non.

— Ma foi, pas ces conneries de Blancs. La maîtresse, elle nous lit tout haut.

— Va, Tyrone.

Tyrone parti, Remo regarda autour de lui, cherchant le bureau. Deux jeunes gens, qui avaient l'air d'avoir passé de dix ans l'âge scolaire, apparurent et Remo leur demanda où était le bureau de la direction.

— T'as dix *cents*, mec ? dit l'un.

— À vrai dire non. Mais j'ai des dollars. Peut-être deux mille, trois mille. Je n'aime pas me balader sans argent.

— Alors tu nous refilles du blé si tu veux le bureau.

— Va te faire cuire un cochon de lait, dit Remo.

Le jeune homme recula d'un pas et, d'un mouvement sec de la main il tira un couteau à cran d'arrêt de sa poche et visa le ventre de Remo.

— Maintenant tu refilles le blé.

L'autre jeune homme s'était un peu écarté et il applaudissait en riant grassement.

— Tu sais, dit Remo, l'école est un merveilleux terrain d'enseignement.

Le garçon au couteau parut dérouté.

— Moi pas vouloir...

— Par exemple, poursuivit Remo, tu vas devoir apprendre l'effet que ça fait d'avoir les os du poignet transformés en gélatine.

Le couteau vacilla dans la main du jeune Noir. Remo s'approcha de lui et, comme s'il relevait un défi, le garçon porta la lame en avant. La première chose qu'il entendit fut le tintement d'acier quand le couteau tomba sur le carrelage. La deuxième chose qu'il entendit fut une suite de petits craquements, tandis que ses os se brisaient un à un dans son poignet droit, tordu par cet homme blanc.

Le garçon ouvrit la bouche pour crier mais Remo lui plaqua une main sur la figure.

— Faut pas faire de bruit. Tu vas déranger les petits écoliers. Alors, où est le bureau ?

Il regarda le second jeune homme qui répondit :

— Au fond du couloir, la porte à droite.

— Merci. Ravi de vous avoir rencontrés, les petits.

La porte du bureau était en acier blindé, sans aucune vitre, et Remo dut peser de tout son poids pour la pousser.

Il s'avança vers un long comptoir et attendit. Finalement, une femme apparut.

— Quoi vous voulez ?

Elle était grande et forte, avec une énorme boule crépue autour de la tête.

Sur une porte, à gauche, Remo put lire « Docteur Shockley, conseiller d'orientation ».

— Je veux le voir, dit-il en désignant cette porte.

— Lui occupé. Quoi vous lui voulez ?

— Lui parler d'un de ses élèves. Tyrone Walker.

— Commissariat, y en a plus bas. Allez là-bas, parler Tyrone Walker.

— Ce n'est pas un problème de police. Je veux m'entretenir du travail scolaire de Tyrone.

— Qui vous êtes ?

— Un ami de la famille. Les parents de Tyrone travaillent tous les deux aujourd'hui et ils m'ont demandé de passer pour voir ce que je pourrais faire.

— Quoi vous dites ? demanda la femme avec méfiance.

— Je croyais m'exprimer correctement. Les parents de Tyrone travaillent et ils veulent...

— Moi entends, moi entends. C'est quoi comme connerie, ça ? Vous nous prenez pour quoi, venir ici et essayer nous moquer comme ça ?

— Moquer ?

— Personne a point de parents à travailler tous les deux. Où vous entendez mensonges comme ça ?

Remo soupira :

— Je ne sais pas pourquoi je me donne du mal. Très bien. Je suis l'officier de parole de Tyrone. Je crois qu'il a transgressé sa parole par un triple viol et six meurtres. Je veux parler à Shockley avant de l'envoyer à la chaise électrique.

— Ça mieux, vous dire vérité, maintenant. Vous assis et attendre et Shockley vous reçoit quand il peut. Lui occupé.

La femme désigna une chaise à Remo et retourna s'asseoir à son bureau, où l'attendait un numéro d'*Essential Magazine*, la *Revue de la Beauté noire*. Elle regarda fixement la couverture.

Remo se trouva assis à côté d'un adolescent qui fronçait les sourcils

sur un album à colorier. L'album était ouvert à un dessin d'un des Trois Petits Cochons respirant une fleur devant une grange.

Le garçon tira un crayon de couleur de la poche de sa chemise, coloria en rose un des gras jambons du cochon et rempocha le crayon. Il en prit un vert et le passa sur le toit de la grange. Puis il reprit le rose et coloria l'autre patte arrière du cochon.

Remo observa son travail.

— Tu n'es pas mauvais, dit-il.

— Ouais, moi bien réussir aux cours d'appréciation de l'art.

— Je le vois bien. Tu arrives presque à rester à l'intérieur du tracé.

— Des fois c'est dur-dur, quand c'est que les traits tout rapprochés et le bout du crayon pas passer entre.

— Qu'est-ce que tu fais dans ces cas-là ?

— Moi prendre un crayon à un mec qu'en a un bien pointu qui va entre.

— Et tu lui donnes ton vieux crayon ?

Le garçon regarda Remo avec la mine troublée de quelqu'un qui entend une langue inconnue.

— Pourquoi faire je ferais ça ? Moi jeter le vieux. Vous assistant social ou quoi ?

— Non, mais parfois il m'arrive de le regretter.

— Vous causez tout drôle.

— Cela s'appelle de l'anglais.

— Ce-la ? Ouais, ça. C'est quoi votre nom ?

— Bwana Sahib, répondit Remo.

— Vous fils grand chef arabe aussi ?

— Je suis un descendant direct de ce grand chef arabe Taureau Assis.

— Sont noirs, les grands chefs arabes.

Le garçon renifla avec mépris. Il savait reconnaître un imbécile quand il en voyait un.

— Je l'étais du côté de ma mère, répondit Remo. Retourne à ton coloriage.

— Y a pas le feu. Jusqu'à demain, j'ai.

Remo secoua la tête. Au bureau, la grande Noire regardait toujours la couverture d'*Essential Magazine, la Revue de la Beauté noire*.

La porte du bureau de Shockley s'entrouvrit et Remo entendit une voix aiguë.

— Espèce de sale rat ! Vous faire de la discrimination. Pas juste.

La porte s'ouvrit tout à fait et une Noire apparut, le dos tourné vers Remo. Elle brandit le poing à quelque chose à l'intérieur de la pièce. Elle avait d'énormes fesses tressautant sous sa robe à fleurs serrée à la taille. Elle avait l'air d'un édredon attaché par le milieu.

Une voix dans le bureau répondit à voix basse.

— Sale rat quand même ! cria-t-elle. Y aurait pas ça, je vous ferais voir un peu.

Tournant les talons, le mastodonte noir marcha vers Remo mais s'arrêta à côté du garçon qui coloriait.

— Viens, Shabazz, nous rentrer.

Le gosse essayait de terminer le coloriage de la patte de devant du cochon. Il tirait la langue et l'application plissait son front. La femme n'attendit qu'un instant avant de lui balancer une gifle. Le crayon vola d'un côté, l'album de l'autre.

— Allez, 'man, pourquoi t'as fait ça ?

— On fout le camp. Ce sale rat, il va pas changer d'idée pour tes notes.

— Vous voulez dire que votre fils ne sera pas reçu à son examen de sortie ? Il va devoir redoubler ? demanda Remo en pensant qu'il y avait peut-être encore un peu de raison dans le monde.

La grosse femme toisa Remo.

— Quoi vous racontez ? Shabazz, là, il a le diplôme. L'est au tableau d'honneur.

— Alors quel est le problème ?

— Le problème, c'est Shabazz obligé de foutre le camp le 15 mai. Et l'ordure de Shockley, pas vouloir changer la date des remises de diplômes pour que Shabazz il a le sien avant d'aller en prison. Cinq ans pour vol.

— Ce doit être un crève-cœur, alors que Shabazz a si bien travaillé à colorier entre les lignes.

— C'est sûr. Allez viens, Shabazz, on fout le camp de cette putain de baraque.

Shabazz se leva d'un air maussade. Le gamin de seize ans était plus grand que Remo. Debout à côté de sa mère, il avait l'air d'un crayon appuyé contre un taille-crayon.

Il sortit avec elle, laissant le crayon de couleur et l'album à colorier par terre. Remo alla les ramasser et les posa sur une petite table sur laquelle une lampe était boulonnée.

La grande Noire derrière le comptoir examinait toujours la couverture d'*Essential Magazine, la Revue de la Beauté noire*, en remuant lentement les lèvres. Finalement, elle poussa un long soupir et ouvrit le magazine à la première page.

— Excusez-moi, dit Remo. Puis-je entrer maintenant ?

Elle referma brutalement le magazine.

— Merde ! Toujours intreptions ! Maintenant faut que je recommence.

— Je ne vous dérangerai plus. Je ne dirai plus rien.

— Faites ça, hein ? Allez-y, si ça vous chante.

Le bureau du Dr Shockley était partagé en deux. Il y avait

l'antichambre, dans laquelle Remo entra, un squelette de pièce avec trois chaises vissées au sol recouvert de linoléum, un lampadaire vissé de même et une ampoule au plafond entourée d'un grillage à toute épreuve.

Dans l'autre partie, Shockley était assis à son bureau. Derrière lui, il y avait des étagères avec des livres, un magnétophone et des objets d'art africain fabriqués dans une petite ville de l'Illinois. Et entre les deux moitiés de la pièce il y avait un grillage, un grillage d'acier aux mailles serrées qui allait d'un mur à l'autre, du sol au plafond, séparant Shockley de quiconque entrerait. À côté de son bureau, un portail dans la grille était cadenassé de son côté.

Shockley était un Noir mince à la coiffure afro modérée et aux yeux vifs. Il portait un costume gris à fines rayures, une chemise rose et une cravate noire à petits dessins. Ses ongles étaient manucurés et une Oméga en or extraplate ornait son poignet.

Il tenait ses deux mains plaquées sur le bureau. À côté de la droite, il y avait un Magnum 357. Remo dut le regarder deux fois pour y croire. Il y avait des encoches sur la crosse de bois.

Shockley sourit quand Remo s'approcha du grillage.

— Prenez la peine de vous asseoir, dit-il aimablement, d'une voix nasillarde, lasse, précise, avec cet accent des grandes écoles qui coupe et crache les mots comme s'ils étaient indignes de rester dans la bouche de l'orateur.

— Merci, dit Remo.

— Que puis-je pour vous ?

— Je suis un ami de la famille. Je viens me renseigner sur un de vos élèves. Tyrone Walker.

— Tyrone Walker ? Tyrone Walker... Un instant.

Shockley pressa un bouton encastré dans son bureau et un poste de télévision surgit d'un côté. Il tapa sur plusieurs touches d'un clavier de machine à écrire et Remo vit se refléter dans ses yeux les lumières clignotantes de l'écran.

— Ah oui. Tyrone Walker, dit Shockley en adressant à Remo un sourire plein de tendresse et de bienveillance. Vous serez heureux d'apprendre, monsieur... ?

— Sahib. Bwana Sahib.

— Eh bien, M^r Sahib, vous serez heureux d'apprendre que Tyrone travaille et réussit très bien.

— Je vous demande pardon ?

— Tyrone Walker est un excellent élève.

— Tyrone Walker est une bombe à retardement ambulante. Ce n'est qu'une question de temps avant qu'il explose et blesse quelqu'un. C'est un illettré fonctionnel, à peine dressé à la propreté. Comment peut-il être bon élève ?

Tout en parlant, Remo avait commencé à se lever et la main de Shockley s'était glissée vers le Magnum. Il se détendit quand Remo se rassit.

— Tout est noté là, M^r Sahib. Et les ordinateurs ne mentent jamais. Tyrone est le premier de sa classe en arts du langage, dans les premiers en présentation graphique des mots et aussi à une bonne place en facultés informaticiennes de base.

— Laissez-moi deviner, dit Remo. Ça veut dire lire, écrire et compter.

Shockley sourit avec condescendance.

— Ma foi, autrefois on parlait ainsi. Avant que nous passions à de nouveaux domaines pertinents d'éducation.

— Citez m'en un.

— Tout est là dans un de mes livres, répondit Shockley en levant vaguement une main vers une étagère. *Aventures en Éducation : Solution à la question du racisme à l'école.*

— Vous avez écrit ça ?

— J'ai écrit tous ces ouvrages, M^r Sahib. *Procès du Racisme, Inégalité à l'école, L'Expérience culturelle noire et ses effets sur l'enseignement, L'Anglais de la rue : un impératif historique.*

— Vous avez écrit quelque chose sur les méthodes d'enseignement de la lecture et de l'écriture aux enfants ?

— Certainement. On considère *L'Anglais de la rue : un impératif historique* comme mon œuvre maîtresse. J'y explique que le véritable anglais était celui de l'homme noir et que la structure du pouvoir blanc l'a complètement abâtardi, désavantageant ainsi les enfants des ghettos.

— C'est idiot, dit Remo.

— Vraiment ? Ignorez-vous que le mot « algèbre » est un mot arabe ? Et, naturellement, les Arabes sont noirs.

— Ils seraient très intéressés d'apprendre ça. Quelle est votre solution au désavantage qu'auraient les enfants des ghettos à apprendre à parler correctement ?

— Le retour à la véritable forme fondamentale de l'anglais, l'anglais de la rue, l'anglais noir si vous préférez.

— Autrement dit, comme ces petits crétins ne sont pas fichus de parler correctement, on fait de leur stupidité l'étalon par lequel on juge tout le monde ?

— C'est du racisme, M^r Sahib, protesta Shockley indigné.

— Je remarque que vous ne parlez pas l'anglais de la rue. S'il est si pur, pourquoi ?

— Je suis sorti de Harvard avec mon doctorat ès lettres, répliqua Shockley en pinçant les narines.

— Ce n'est pas une réponse. Est-ce que vous voulez dire que vous

ne parlez pas l'anglais de la rue parce que vous êtes trop intelligent pour ça ?

— Ce langage est fort bien compris dans les rues.

— Et s'ils veulent s'arracher à la rue ? S'ils veulent savoir autre chose que les cent vingt-sept manières de serrer la main ? Qu'arrive-t-il quand ils s'en vont dans le vrai monde où les gens s'expriment normalement ? Ils ont l'air aussi stupides et arriérés que votre employée, là dehors.

Remo agita la main vers la porte derrière laquelle il imaginait encore la grande Noire assise à son bureau, s'appliquant désespérément à déchiffrer le titre *d'Essential Magazine, la Revue de la beauté noire*.

— Une employée ?

— Oui. Cette femme, là à côté.

— Ah ! Vous voulez dire le Dr Bengazi.

— Non. Je ne veux parler d'aucun docteur. Je parle de cette femme, là, qui ne sait pas lire.

— Une grande et forte femme ?

— Oui.

— Grosse coiffure crépue ?

Shockley leva les mains autour de sa tête. Remo hocha la sienne. Shockley l'imita.

— Le Dr Bengazi. Notre directrice.

— Dieu aie pitié de nous.

Remo et Shockley se regardèrent pendant de longues secondes en silence.

— Puisque personne ne veut apprendre à ces gosses à lire et à écrire, dit enfin Remo, pourquoi ne pas leur enseigner un métier ? À être plombiers ou menuisiers ou routiers ou je ne sais quoi ?

— Vous êtes bien prompt à rejeter ces enfants aux tâches subalternes. Pourquoi n'auraient-ils pas une égale possibilité de partager les richesses de la vie américaine ?

— Alors, bon Dieu, pourquoi ne les préparez-vous pas à ces possibilités ? Apprenez-leur à lire, enfin quoi ! Vous avez déjà fait redoubler un élève ?

— Redoubler ? Qu'est-ce que cela veut dire ?

— Vous savez. Ne pas le faire passer dans une classe supérieure parce que son travail n'est pas assez bon.

— Nous avons fait table rase de ces vestiges du racisme. Les tests de quotient intellectuel, les examens, les carnets de notes, les promotions. Chaque enfant progresse avec ceux de son âge, de sa formation sociale, avec les talents fondamentaux de l'interaction communautaire en toute conformité avec la haute signification de l'expérience ethnique.

— Mais ils ne savent pas lire !

— Je crois que vous exagérez un peu, dit Shockley avec le sourire satisfait d'un homme cherchant à impressionner l'ivrogne inconnu sur le tabouret de bar voisin.

— Je viens de voir votre nouveau diplômé. Il ne sait même pas colorier à l'intérieur du dessin.

— Shabazz est un garçon très intelligent. Il possède des attitudes indigènes d'avancement.

— C'est un foutu voleur à main armée.

— L'erreur est humaine. Le pardon est divin, pontifia Shockley.

— Pourquoi ne lui avez-vous pas pardonné et changé la date de remise des diplômes ? demanda Remo.

— Je ne pouvais pas. Je l'ai déjà changée une fois.

— Pourquoi ?

— Pour notre première lauréate.

— Elle va être incarcérée pour quoi ?

— Elle ne va pas en prison, M^r Sahib. Elle est sur le point de savourer le bonheur de donner le jour à un enfant.

— Et vous avez retardé la remise des diplômes pour qu'elle n'aille pas mettre bas sur l'estrade ?

— Vous êtes grossier, M^r Sahib.

— L'idée ne vous est jamais venue, M^r Shockley...

— Docteur Shockley. Docteur.

— L'idée ne vous est jamais venue, docteur Shockley, que c'est peut-être votre politique qui vous réduit à ceci ?

— À quoi ?

— À vous barricader dans votre bureau derrière une grille de métal, un pistolet à la main. Vous n'avez jamais pensé que si vous traitiez vos gosses comme des êtres humains, avec des droits et des devoirs, ils se conduiraient peut-être comme des êtres humains ?

— Et vous pensez que je pourrais y arriver en les faisant redoubler, comme vous dites si curieusement ?

— Pour commencer, oui... Est-ce que votre ordinateur dit où est Tyrone en ce moment ?

Shockley examina l'écran et tapa sur une autre touche.

— Dans la salle 127. Communication avancée.

— Bon, je n'aurai qu'à suivre le bruit des grognements.

— J'ai l'impression que vous ne comprenez pas très bien les nouvelles aspirations de l'éducation moderne, M^r Sahib.

— Laissez tomber, mon vieux.

— Mais vous...

Soudain, Remo n'y tint plus. L'incroyable conversation avec Shockley, la stupidité d'un homme responsable de centaines de jeunes vies, l'hypocrisie transparente d'un individu qui croyait que si des

enfants vivaient dans le ruisseau le mieux était de sanctifier le ruisseau avec des vœux pieux et de belles paroles, tout cela fit monter la bile à la gorge de Remo. Pour la seconde fois en moins de vingt-quatre heures, il perdit patience.

Avant que Shockley ne puisse faire un geste, la main de Remo jaillit et creva trente centimètres de grillage d'acier. Shockley tâtonna, voulut s'emparer du Magnum 357 mais il n'était plus là. Il était dans la main de Remo et Shockley le vit avec horreur casser le canon au niveau de la crosse, avant de jeter les deux morceaux sur le bureau.

— Voilà, dit Remo.

La figure de Shockley était toute pincée de détresse, comme si on venait de lui vaporiser de l'ammoniaque dans le nez.

— Pourquoi vous faire ça ? gémit-il.

— Ce n'est qu'une autre expérience indigène ethnique dans l'Amérique blanche raciste. C'est un titre de livre. Je vous en fais cadeau.

— Vous pas dû faire ça, murmura Shockley en ramassant les deux morceaux de son pistolet et Remo cru qu'il allait pleurer. Quoi faire, moi maintenant ?

— Écrivez un nouveau livre. Appelez-le *Le Racisme en marche*.

— Vous pas dû faire ça. Moi avoir la conférence des parents tout l'après-midi et maintenant quoi faire sans boum-boum ?

— Cessez de vous cacher derrière ce grillage et parlez aux parents. Ils vous diront peut-être qu'ils aimeraient bien que leurs gosses apprennent à lire et à écrire. Salut.

Remo ouvrit la porte. Derrière lui, Shockley marmonnait :

— Vont m'avoir. Vont m'avoir. Seigneur', doux Jésus, vont m'avoir et moi sans boum-boum.

— C'est la vie, mon lapin, lui dit Remo et il sortit.

Quand il alla chercher Tyrone Walker, il ne sut pas au premier abord s'il entrait dans la salle 127 ou interrompait la sixième réunion annuelle à la gloire de la famille Manson, les assassins de Sharon Tate.

Il y avait vingt-sept adolescents noirs dans la classe, une limite imposée par la loi parce qu'un plus grand nombre d'élèves gênerait l'absorption de l'enseignement. Six, assis au pied d'une fenêtre dans un coin, se repassaient une cigarette roulée à la main. La salle empestait la marijuana. Trois grands garçons s'amusaient à lancer des couteaux à cran d'arrêt sur un poster de Martin Luther King. Les autres étaient vautrés à leurs pupitres, les pieds dessus, écoutant des transistors gueulant du rock à plein volume. Le bruit assourdissant rappelait celui de six ou sept orchestres symphoniques accordant leurs instruments en même temps. Dans un car.

Sur l'estrade, une femme aux cheveux gris en stricte robe noire se penchait sur une pile de papiers. Une petite plaque de cuivre était

vissée sur sa table, Miss Feldman.

La maîtresse ne leva pas les yeux quand Remo s'approcha et il resta un moment à côté d'elle, à regarder ce qu'elle faisait.

Elle avait une liasse de copies devant elle. Au sommet de chaque feuille de papier quadrillé le nom de l'élève était tamponné. La plupart des copies étaient blanches, à part le coup de tampon du nom. Miss Feldman les notait bien proprement 90 dans le coin supérieur droit.

De temps en temps, un feuillet présentait quelques vagues gribouillis au crayon. Miss Feldman notait ceux-là 99 et collait avec soin une petite étoile dorée.

Elle nota une dizaine de copies avant de s'apercevoir d'une présence. Elle leva les yeux en sursautant et se détendit en voyant Remo.

— Que faites-vous ? demanda-t-il.

Elle lui sourit mais ne répondit pas.

— Que faites-vous ? répéta-t-il.

La maîtresse continua de sourire.

Pas étonnant, pensa Remo. Elle devait être simple d'esprit. Le cerveau endommagé, peut-être. Puis il comprit. Miss Feldman avait du coton dans les oreilles.

Remo le lui arracha. Elle grimaça quand le rock et le tumulte de la classe assaillirent ses tympans.

— Je demandais ce que vous faisiez.

— Je note les copies de cours.

— Une copie blanche a droit à 90, une gribouillée à 99 avec une étoile dorée ?

— Il faut récompenser l'effort, murmura Miss Feldman en baissant la tête alors qu'un livre volait vers elle du fond de la salle.

— Quel était le sujet ?

— Les instruments de base de l'art du langage.

— Ce qui signifie ?

— L'alphabet.

— Vous leur avez fait passer un examen sur l'alphabet. Et la plupart ont remis des copies blanches ? Et ils ont 90 ?

Miss Feldman sourit. Elle regarda derrière elle, comme si quelqu'un pouvait s'insinuer dans les trois centimètres entre son dos et le mur.

— Pourquoi n'essayez-vous pas d'apprendre quelque chose à ces enfants ?

— Vous êtes du comité des écoles ? demanda Miss Feldman avec méfiance.

— Non.

— De la commission de l'enseignement ?

— Non.

— De l'administration générale ?

— Non.

— Du ministère fédéral de l'Éducation ?

— Non. Je ne suis de rien ni de personne. Que de moi. Et je me demande pourquoi vous n'essayez pas d'enseigner quelque chose à ces gosses.

— Que de vous ?

— Oui.

— Eh bien, monsieur Que-de-vous, je suis dans ce lycée depuis huit ans. La première semaine, on a tenté de me violer trois fois. À la première composition, j'ai mis un zéro aux deux tiers de la classe et les pneus de ma voiture ont été crevés. À la deuxième composition, j'ai mis six zéros et on a incendié ma voiture. À la suivante, encore des zéros et on a égorgé mon chien dans mon appartement pendant mon sommeil. Ensuite les parents sont venus manifester devant le lycée pour protester contre mon attitude raciste anti-Noirs. Le comité des écoles, ces parangons de vertu, m'ont mise à pied pour trois mois. Quand je suis revenue, j'ai apporté un sac d'étoiles dorées. Je n'ai pas eu d'ennuis depuis et je prends ma retraite l'année prochaine. Qu'auriez-vous voulu que je fasse ?

— Vous pourriez enseigner.

— La différence essentielle, entre essayer d'apprendre quelque chose à cette classe ou essayer de faire la leçon à une carrière de pierre, c'est que dans une carrière on ne se fait pas violer. Et les pierres ne lancent pas de couteaux.

Miss Feldman baissa les yeux sur les copies. Il y en avait une avec cinq rangées bien nettes de cinq lettres. Vingt-cinq lettres en tout. Miss Feldman la nota 100 avec quatre étoiles dorées.

— Votre meilleure élève ?

— Oui. Elle oublie toujours le W.

— Si vous tentiez d'enseigner, pourraient-ils apprendre ? demanda Remo.

— Pas quand ils arrivent chez moi. C'est une classe supérieure. S'ils sont illettrés en arrivant ici, ils restent illettrés. Dans les petites classes, oui, ils pourraient apprendre. Si seulement tout le monde voulait comprendre qu'une mauvaise note donnée à un enfant noir ne veut pas dire qu'on est raciste et qu'on veut revenir à l'esclavage ! Mais il faut faire ça dans les petites classes.

Remo vit une petite larme se former au coin de l'œil de Miss Feldman.

— Je suis un ami de Tyrone. Que vaut-il ?

— Comparé à quoi ?

— Au reste de la classe.

— Avec de la chance, il ira en prison avant ses dix-huit ans. Ainsi, il ne mourra pas de faim.

Remo quitta Miss Feldman et alla taper sur l'épaule de Tyrone. Il se réveilla en sursaut et faillit tomber des deux pupitres rapprochés.

— Viens donc, clown, dit Remo. Il est temps de rentrer.

— Moi pas entendre la cloche, marmonna Tyrone.

CHAPITRE IX

La présence insolite de Tyrone Walker en classe fut remarquée par un certain Jamie Rickets, dit Ali Mohamed, dit Ibn Faroudi, dit Aga Akbar, dit encore Jimmy la Lame.

Jamie parla brièvement à Tyrone, puis il quitta le lycée Malcolm-King-Lumumba, vola la première voiture venue et se rendit rapidement à Walton Avenue.

Dans une salle de billard, il trouva le vice-conseiller des Saxon Lords et lui rapporta que Tyrone avait dit qu'il avait passé la nuit à l'hôtel *Plaza* à Manhattan. Le vice-conseiller des Saxon Lords alla au bar du coin et le répéta au sous-régent adjoint qui transmet le message au ministre adjoint de la guerre. À vrai dire, les Saxon Lords n'avaient pas de ministre de la guerre qui aurait un adjoint, mais le titre « ministre adjoint de la guerre » était plus long et plus impressionnant que simple ministre de la guerre.

Le ministre adjoint de la guerre alla le répéter au sous-conseiller des Saxon Lords qu'il trouva endormi dans un lavaupoids incendié.

Vingt-cinq minutes plus tard, le sous-conseiller découvrit finalement le Chef à Vie des Saxon Lords ronflant sur un vieux matelas dans l'appartement du rez-de-chaussée porte à gauche d'un immeuble abandonné.

Le Chef à Vie, en fonctions depuis moins de douze heures, depuis le décès subit devant une cour d'école de l'ancien Chef à Vie, savait ce qu'il avait à faire. Il se leva de son matelas, fit tomber tout ce qui pouvait grouiller sur lui, et sortit dans Walton Avenue où il extorqua dix centimes au premier venu, un vieux Noir rentrant chez lui de son travail de veilleur de nuit qui l'occupait depuis trente-sept ans.

Il se servit de la pièce de monnaie pour téléphoner à Harlem.

— Le Seigneur' soit avec toi, répondit le téléphone.

— Ouais, ouais, grogna le Chef à Vie. Moi savoir où qu'ils sont.

— Ah ? fit le révérend Josiah Wadson. Où ça ?

— L'hôtel *Plaza*, par là en ville.

— Très bien. Tu sais quoi faire ?

— Je sais.

— Bien. Prends tes meilleurs hommes.

— C'est tous mes meilleurs. Sauf Big-Big Pickens qu'est à Newark.

Le Chef à Vie des Saxon Lords raccrocha le taxiphone dans le petit café. Puis, parce qu'il était Chef à Vie et que les chefs doivent faire la preuve de leur puissance, il arracha les fils du téléphone.

Il riait en sortant du café pour aller rassembler quelques-uns de ses meilleurs hommes.

CHAPITRE X

— Où qu'on va ? demanda Tyrone.

— Nous retournons à l'hôtel.

— Ah merde. Pourquoi faire vous me foutez pas la paix ?

— Je cherche à savoir si je vais te tuer ou non.

— C'est pas bien, ça. Moi rien vous faire jamais.

— Tyrone, ta présence sur cette terre m'offense. Maintenant tais-toi. J'essaie de réfléchir.

— Merde, c'est con.

— Quoi donc ?

— Réfléchir. Personne fais ça. Essayer. Ça vient naturel.

— Ferme ta bouche avant que je te la ferme.

Tyrone obéit et se tassa dans le coin du taxi.

Et, tandis que le chauffeur de taxi serpentait vers Manhattan, quatre jeunes Noirs suivaient le couloir du seizième étage du *Plaza* vers la suite qui, à ce que disait un petit chasseur frère de sang, était occupée par un homme blanc et un vieil Oriental.

Le Chef à Vie des Saxon Lords posa la main sur le bouton de la porte 1621, le tourna légèrement et, quand il s'aperçut qu'il cédait, eut un sourire de triomphe vers ses trois associés qui le lui rendirent, en brandissant leurs coups de poing américains et leurs matraques lestées de plomb.

Le Chef à Vie poussa la porte. Assis par terre devant eux, griffonnant fébrilement sur du parchemin avec une plume d'oie, ils virent un vieil Oriental. De petites touffes de cheveux parsemaient son crâne. Un soupçon de barbichette ornait son menton. Vu de dos, le cou était maigre et pelé, fait pour être tordu. Ses poignets dépassant des larges manches de son kimono jaune étaient délicats, fragiles comme ceux d'une vieille dame décharnée. Il avait dû se servir d'un gourdin l'autre nuit devant la cour d'école, quand il avait frappé un des Lords, pensa le Chef à Vie. Mais c'était tous des petits gosses, d'abord. Maintenant, ce type allait voir les vrais Saxon Lords.

— Entrez et refermez la porte, dit Chiun sans se retourner. Vous êtes les bienvenus en ce lieu.

Il avait une voix douce et amicale.

Le Chef à Vie fit signe à ses trois fidèles d'entrer puis il ferma la porte et roula les yeux, en souriant, vers le vieillard. Du gâteau, ça serait, ce vieux chnoque. Un Twinkie, même.

Alors que le taxi quittait la voie express F.D.R. à la 34^e rue pour

filer à l'ouest et de nouveau au nord vers le *Plaza* – son chauffeur comptant refaire ses passagers de 70 centimes de plus en prolongeant la course – le Chef à Vie des Saxon Lords laissa tomber sa lourde main sur l'épaule du vieil Oriental, dans la suite 1621.

— Allez, Charlie Chan, dit-il. Toi venir avec nous autres. Toi et le blanchet de mes deux que tu cavales avec.

Il secoua la maigre épaule pour souligner son propos. Ou plutôt il essaya. Il trouva un peu bizarre que ce corps frêle, de moins de cinquante kilos, ne bouge pas quand il le secouait.

Le vieil Oriental leva les yeux vers le Chef à Vie, puis il regarda la main sur son épaule, releva les yeux et sourit.

— Tu peux quitter ce monde heureux, dit-il aimablement. Tu as touché la personne du Maître de Sinanju.

Le Chef à Vie pouffa. Ce vieux Chinetoque, il causait marrant. Comme les foutus profs pédés blanchouillards à la télé qui causent, qui causent, qui causent.

Il pouffa encore. Ça serait marrant de montrer deux-trois trucs au Chinetoque croulant. Le pied.

Il tira de sa poche arrière la lourde matraque plombée, à l'instant où un taxi s'arrêtait devant le *Plaza* dans la 60^e rue, seize étages plus bas.

Remo paya le chauffeur et poussa Tyrone Walker dans le hall du palace.

CHAPITRE XI

Il y a toujours du bruit dans un couloir d'hôtel. Il y a des gens qui regardent la télévision et d'autres qui chantent en s'habillant. Des douches marchaient, des chasses d'eau fonctionnaient et la climatisation bourdonnait. Au *Plaza*, tout se confondait avec le grondement de la circulation de New York. Le secret, pour trier les différents bruits, c'était de braquer ses oreilles comme on braque ses yeux.

Quand Remo et Tyrone sortirent de l'ascenseur au seizième étage, Remo entendit immédiatement les voix dans la suite 1621. Il distinguait celle de Chiun et en percevait d'autres. Trois autres, peut-être quatre.

Remo poussa Tyrone devant lui dans la pièce. Chiun était debout devant une fenêtre, le dos à la rue. Trois jeunes gens étaient assis par terre devant lui, vêtus du blouson en jean des Saxon Lords, leurs mains sagement croisées sur leurs genoux.

Un autre jeune Noir était vautré dans un coin et Remo jugea, au désordre de ses membres, qu'il n'avait plus aucune raison de se soucier de bien poser ses mains. Autour de lui, une pittoresque collection de matraques et de coups de poing américains jonchait le tapis.

Chiun fit un signe de tête à Remo et continua de parler :

— Maintenant essayez ceci. Je respecterai la loi.

Les trois jeunes Noirs répétèrent en chœur :

— Moi respecter la loi.

— Non, non, non, dit Chiun. Je respecterai. Je, pas moi.

— Je, répétèrent les trois garçons avec difficulté.

— Très bien. Maintenant. Je respecterai. Pas moi respecter. Respecterai.

— Je respecterai.

— C'est très bien. Et maintenant toute la phrase. Je respecterai la loi.

— Moi respecter la loi.

— Quoi ? glapit Chiun.

Remo éclata de rire.

— Par exemple ! Je crois qu'ils ont pigé le truc. Maintenant faites-leur essayer les chemises de l'archiduchesse.

— Silence, blanchet ! gronda Chiun et il fixa sur le trio des yeux noisette paraissant taillés dans de l'agate. À vous. Que ce soit bien,

cette fois.

— Je. Respecterai. La. Loi, dirent lentement et soigneusement les trois garçons.

— Encore une fois.

— Je respecterai la loi.

Plus vite, cette fois.

— C'est très bien, approuva Chiun.

— On peut partir maintenant, missié ?

— Ce n'est pas missié. C'est Maître. Maître de Sinanju.

— Frères, dit Remo et les trois Noirs pivotèrent et le regardèrent avec des yeux ronds.

Leur regard était terrifié et même la présence de Tyrone à côté de Remo ne pouvait les rassurer.

— Répétez vos leçons pour le gentil monsieur, ordonna Chiun.

Comme si elles étaient toutes sur la même ficelle, les trois têtes se tournèrent vers lui.

— Je respecterai les personnes âgées. Je ne volerai et ne tuerai pas. Je respecterai la loi.

— Très bien, dit Chiun.

Remo désigna le cadavre dans le coin.

— Mauvais élève ?

— Je n'ai pas eu le temps de le déterminer. Pour leur faire la leçon, il était nécessaire d'obtenir d'abord leur attention. Le hasard a voulu qu'il soit tout désigné pour cela, puisqu'il avait touché ma personne.

Chiun s'adressa aux trois jeunes gens.

— Vous pouvez vous lever, maintenant.

Ils se relevèrent lentement. Ils paraissaient mal à l'aise, empotés. Tyrone, qui n'était pas allé à l'école des bonnes manières de Chiun, résolut le problème en se lançant dans un rite compliqué de claques dans le dos, de mains jointes, mains écartées, paume en l'air, paume en bas. Remo crut voir jouer à « ainsi-font-font » dans un asile psychiatrique.

Les trois jeunes gens entraînèrent Tyrone dans un coin et lui parlèrent à voix basse. Tyrone revint transmettre le message à Remo, tandis qu'ils le regardaient avec méfiance.

— Le révrán Wadson, lui vouloir vous parler.

— Qui ? Ah oui, le receleur.

— Ouais. Lui vouloir vous parler.

— Ça tombe bien, je veux justement le voir.

— Eux disent lui savoir quelque chose sur la madame Mueller.

— Où puis-je le trouver ? demanda Remo.

— L'a grand appartement à Harlem. Eux vous emmener.

— Bien. Tu peux venir aussi.

— Moi ? pour quoi faire ?

— Au cas où j'aurais besoin d'un interprète. Quant à vous trois, débarrassez vos ordures, dit Remo en indiquant le cadavre de feu le Chef à Vie des Saxon Lords qui, depuis qu'il avait touché la personne de Chiun, n'était plus chef.

Et ne vivait plus.

Ingrid n'aimait pas le révérend Josiah Wadson alors, de temps en temps au cours de la journée, elle tripotait la manette rouge sur la petite boîte noire. Et elle souriait quand elle était récompensée par un hurlement de douleur venant de l'endroit de l'appartement où Wadson cherchait le repos.

Avant d'y mettre les pieds la veille au soir, elle savait ce qu'elle y trouverait. Des meubles chers, voyants, grotesques, payés avec de l'argent qui aurait dû aller aux pauvres, dont il prétendait défendre la cause.

Elle ne s'attendait pas au luxe insolite de son mode de vie.

Le révérend avait deux bonnes à demeure, toutes deux jeunes et blanches, toutes deux payées par le gouvernement fédéral comme coordinatrices de programmes pour l'Action domiciliaire affirmative II. Elles avaient l'air d'être diplômées d'un salon de massage, étaient habillées comme des meneuses de revue et tenaient toutes deux des gobelets en cristal pleins de whisky quand Ingrid et Wadson étaient arrivés.

Le grand salon était bourré à craquer de sculptures, de peintures, d'objets d'art, de médaillons d'or, de bijoux traînant partout.

— D'où vous vient tout ce bric-à-brac ? demanda Ingrid quand Wadson eut renvoyé les deux bonnes en leur donnant, au nom d'un gouvernement reconnaissant, la semaine de congé pour leurs bons et loyaux services.

— Ça c'est des cadeaux des fidèles qui sont associés à moi pour le service du Seigneur.

— Autrement dit, des pauvres gens que vous tondez.

Wadson essaya de se la concilier en lui exhibant toutes ses trente-deux dents d'ivoire et d'or.

— Je le pensais bien, dit-elle avec dégoût.

Et pour marquer le coup, elle poussa un peu la manette rouge, ce qui fit tomber le révérend à genoux.

Elle fut réellement surprise quand elle vit le reste de l'appartement. Le salon, la cuisine et deux chambres étaient utilisées. Mais il y avait six autres pièces, toutes bourrées du sol au plafond de postes de télévision, et de radio, de casseroles, de chaînes stéréo, d'enjoliveurs de roues. En passant d'une pièce à l'autre, à la recherche du trésor, elle comprit ce qu'était Wadson. Un receleur de biens volés par les bandes de voyous.

Ce n'était qu'un soupçon et elle lui demanda si c'était vrai. Il savait qu'il n'était pas question de mentir. Alors il sourit largement.

Elle le laissa gémir et se tordre par terre dans le salon et alla se faire du café à la cuisine. Elle ne revint relâcher la pression qu'une fois le café fait et consommé.

Il fallut une heure à Wadson pour retrouver l'engin qui avait été volé chez les Mueller. Il le remit à Ingrid, espérant un signe d'approbation.

— Allez vous coucher, maintenant, dit-elle.

Elle resta dans un fauteuil à côté du lit jusqu'à ce qu'elle soit sûre qu'il dormait. Puis elle téléphona à Spesk, lui décrivit l'appareil secret et ils en rirent bien tous les deux.

Elle passa la nuit dans le fauteuil à côté du lit de Wadson.

Elle était à côté de lui quand il parla aux Saxon Lords de l'importance du mince Américain et de l'Oriental qu'il fallait retrouver, et ils apprirent ensemble que leurs deux cibles avaient enlevé un des Lords, Tyrone Walker. Wadson était plus onctueux que jamais en s'adressant aux Lords et Ingrid prit un grand plaisir à jouer avec la petite manette et faire perler de la sueur au front du révérend tandis qu'il butait sur ses mots.

Elle était encore près de lui maintenant, alors qu'il était assis dans un fauteuil face au mince Américain et au vieil Oriental, ainsi qu'à un jeune Noir qui les accompagnait.

— Pourquoi lui ici ? demanda Wadson en montrant Tyrone. Pourquoi cet enfant ici mêlé à une affaire d'hommes ? Et de femmes, ajouta-t-il en grimaçant quand la douleur lui rappela la présence d'Ingrid derrière lui.

— Il est ici parce que je voulais qu'il y soit, répondit Remo. Alors, qu'est-ce que vous nous voulez ?

— Vous intéressés par la madame Mueller, on dit ?

— On dit bien. Deux choses m'intéressent. La personne qui l'a tuée. Et l'appareil qu'elle possédait peut-être.

— Moi avoir l'appareil, dit Wadson.

— Moi le vouloir, riposta Remo. Bon Dieu,

Tyrone, maintenant tu me fais parler comme toi. Je le veux.

— Très bien, approuva Chiun.

— Moi vais le chercher, dit Wadson.

Il se leva lentement et se dirigea vers un coin de la pièce. Chiun capta le regard de Remo et inclina imperceptiblement la tête, attirant son attention sur la démarche pénible et la douleur évidente du révérend.

Ingrid observait Wadson avec le regard rusé et soupçonneux d'un éleveur de poulets cherchant des traces de renard dans son poulailler. Remo observait Ingrid. Il devinait qu'elle était la cause de la douleur

du révérend mais ne voyait pas comment. Wadson marchait lourdement, en plaçant délicatement un pied devant l'autre, comme s'il avait peur que le plancher soit miné.

Il ouvrit l'abattant d'un secrétaire ancien et y prit un carton à chaussures. Il en retira un appareil qui ressemblait à un métronome à quatre tiges. Trois fils sortaient de l'engin.

Il le rapporta et le tendit à Remo, puis il retourna à son fauteuil. Ingrid sourit quand il leva les yeux vers elle pour demander la permission de s'asseoir. Elle acquiesça de la tête et, cachée aux autres par le dossier, elle soulagea la pression de l'anneau étrangleur. Le soupir de soulagement du révérend emplît la pièce.

— Qu'est-ce que ça fait ? demanda Remo après avoir tourné et retourné le métronome entre ses mains.

Il n'avait jamais rien compris à la mécanique. Ce truc-là lui faisait l'effet d'un jouet idiot.

— Sais pas, répondit Wadson. Mais c'est celui-là.

Remo haussa les épaules.

— Un dernier mot. Big-Big je ne sais quoi. Il a tué M^{rs} Mueller. Où est-il ?

— Paraît que lui à Newark.

— Où ?

— Moi le chercher.

— S'il est à Newark, comment avez-vous eu ça ?

— Quelqu'un l'a laissé devant ma porte avec un mot de billet qui disait comme ça que le gouvernement le cherchait.

— Je n'en crois pas un mot mais passons, dit Remo. Je veux ce Big-Big.

— Vous faire quoi pour moi ? Si moi le trouver ?

— Je vous laisserai vivre. Je ne sais pas ce que vous avez, Révérend, mais vous paraissez souffrir. Ce n'est rien à côté de ce que je vous réserve, si vous me jouez des tours.

Wadson leva les mains dans un geste qui pouvait être une protestation ou le mouvement instinctif d'un homme voulant empêcher un mur de lui tomber dessus.

— Moi pas jouer des tours. J'ai des gens partout dans la rue. Je sais bientôt.

— Vous me préviendrez tout de suite.

— Qui vous êtes, d'abord ? demanda Wadson.

— Disons que je suis un simple particulier.

— Vous avoir une famille ? M^{rs} Mueller votre famille ?

— Non. Je suis un orphelin. J'ai été élevé par des religieuses. Chiun, là, est ma seule famille.

— D'adoption, précisa Chiun qui ne tenait pas à ce qu'on se méprenne et qu'on aille imaginer qu'il avait du sang blanc.

- Où vous apprendre à faire tout ça que vous faites ?
- Qu'est-ce que je fais ?
- Tabasser les Lords, à ce qu'il paraît.
- Ce n'est qu'un truc, répondit Remo.

Tyrone faisait le tour de la pièce, regardait les statues, les objets de cristal, les bijoux sur les étagères.

- Touche pas ! cria Wadson. C'est à moi, tout ça.

Tyrone eut l'air très vexé qu'on puisse le croire capable de vol. Il s'écarta de l'étagère et reprit sa promenade. Il s'arrêta près d'Ingrid, vit ce qu'elle faisait et, avec la dextérité d'un pickpocket chevronné, il lui escamota de la main la petite boîte noire.

- Regardez ça ! dit-il en la montrant à Remo.

— Gamin, toi pas toucher ce bouton rouge, dit Wadson. S'il te plaît.

- Lequel de bouton rouge ? Celui-là, là ?

L'index de Tyrone planait au-dessus de la manette.

- Rends-moi ça, Tyrone, dit froidement Ingrid. Rends-le moi.

- Ça sert à quoi ?

— C'est un appareil calmant pour les gens qui souffrent de migraines. Le révérend souffre énormément d'une sensation de serrage tout autour du crâne. Cela le soulage. Rends-le moi, s'il te plaît.

Tyrone regarda Remo qui fit un geste vague.

- Rends-le lui, va.

- Bon.

Il tendit la petite boîte mais ne put résister à l'envie de tripoter la manette.

- *Aïeouiileouille !* glapit Wadson.

Ingrid arracha la boîte de la main de Tyrone et se hâta de rabattre la manette. Wadson poussa un tel soupir de soulagement qu'on crut entendre un aspirateur. Il soupirait encore quand Remo, Chiun et Tyrone partirent. Derrière lui, Ingrid souriait.

Dans l'escalier, Remo demanda :

- Qu'en pensez-vous, petit père ?

- De quoi ?

- Du révérend Wadson.

- Il n'y a rien à penser de lui.

- Et de la machine des Mueller ?

— C'est une machine. Toutes les machines se ressemblent. Elles se cassent. Envoie-la à Smith. Il aime les jouets.

L'appareil fut livré au bureau de Smith à Rye, dans l'État de New York, à deux heures du matin par un chauffeur de taxi qui avait été payé la moitié d'un billet de cent dollars accompagné d'une brève douleur fulgurante dans les reins. On lui avait dit de le livrer le plus vite possible et qu'il trouverait l'autre moitié du billet à la réception

du Plaza mais sans le reste de la douleur.

C'était maintenant le milieu de la nuit et Tyrone dormait dans la salle de bains quand on frappa à la porte de la suite.

— Oui est là ? demanda Remo.

— Un chasseur, monsieur. Il y a un coup de téléphone pour vous et votre téléphone ne marche pas.

— Je sais. Je prendrai la communication dans le hall.

Quand Remo décrocha, en bas, Smith lui dit :

— J'ai reçu le paquet.

— Ah, Smitty. Ravi de vous entendre. Vous avez recruté mon remplaçant ?

— J'espère que si je le trouve, il sera plus raisonnable que vous.

Remo fut surpris. Smith ne manifestait jamais de colère. Ni aucune autre émotion d'ailleurs. Cette grande première l'attendrit.

— Et l'appareil ? Il a de la valeur ?

— Aucune. C'est un détecteur de mensonge fonctionnant par induction.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Qu'on n'a pas besoin de brancher de fils sur le sujet. C'est donc utile pour interroger un suspect qui ne doit pas se douter qu'il est suspect. On peut lui poser des questions, en accrochant cet appareil au bas de sa chaise, et l'engin révèle s'il dit la vérité ou non.

— Ça paraît épatant.

— Moyen. Nous avons beaucoup mieux, maintenant. Et avec le penthotal, plus personne dans le métier ne se sert beaucoup d'appareils.

— Bon, alors j'ai accompli ma mission et je peux maintenant m'occuper de mes autres affaires ?

— Oui sont... ?

— Trouver l'assassin de la vieille dame, qui l'a tuée pour voler une machine sans valeur.

— Ça devra attendre. Vous n'avez pas fini.

— Quoi encore ?

— N'oubliez pas. Je vous ai parlé du colonel Speskaya, qui est dans ce pays, et des deux autres armes dont il cherche à s'emparer.

— D'autres détecteurs de mensonges, probablement.

— J'en doute. Il est trop habile pour être dupé. Alors c'est votre mission. Découvrez ce qu'il veut et obtenez-le pour nous.

— Et quand j'en aurai fini avec ça ?

— Vous pourrez faire ce que vous voulez. Franchement, Remo, je ne vois pas pourquoi c'est tellement important pour vous.

— C'est important parce que quelqu'un a fourré un pic à glace dans l'œil d'une vieille dame histoire de rigoler. Tuer par amusement profane l'art que j'exerce. Je tiens à écarter les amateurs.

— Vous voulez rendre le monde sûr pour les assassins professionnels ? railla Smith.

— Je veux le rendre dangereux pour les animaux, répliqua Remo.

— Faites donc ça. J'espère que vous saurez distinguer les deux.

Smith raccrocha. Remo en fit autant, avec ce vague sentiment de malaise que lui laissait toujours les conversations avec Smith. Comme si cet homme, sans dire un mot, proférait contre lui une espèce de jugement moral perpétuel. Mais où était l'immoralité puisque c'était Smith qui l'avait kidnappé, arraché à sa petite vie bien droite d'Américain moyen pour faire de lui un tueur ?

CHAPITRE XII

Quand le taxi de Remo s'arrêta devant l'immeuble du révérend Wadson, une foule grouillait sur la chaussée et les trottoirs. Des gens portaient des pancartes, d'autres scandaient « Brutalités. Atrocités ».

Remo tapa sur l'épaule du chauffeur et lui fit signe de se garer.

— Attendez-moi ici, dit-il.

Le chauffeur regarda les deux cents personnes qui déambulaient dans la rue et pivota sur son siège pour dévisager Remo.

— Je ne vais pas rester là, que non. Pas avec cette bande de dingues. S'ils me voient, ils me passeront à la moulinette.

— J'aimerais m'attarder pour discuter de ce problème avec vous, répliqua Remo, mais je n'ai pas le temps.

Sa main s'insinua devant le chauffeur, tourna la clef de contact, la retira de sa serrure dans la colonne de direction, le tout d'un seul mouvement Souple et rapide.

— Attendez là. Verrouillez vos portières mais attendez. Je reviens tout de suite.

— Où allez-vous ?

— Là-bas, dit Remo en désignant l'immeuble.

— Vous n'en reviendrez jamais.

Remo mit les clefs dans sa poche de pantalon. En traversant la rue, il entendit claquer les verrous des quatre portes du taxi.

La foule était tenue à l'écart par la porte bien fermée de l'immeuble. Dans le hall, un portier en uniforme faisait signe aux gens de s'en aller.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda Remo à un jeune homme au crâne rasé, avec une moustache à la Fu Manchu, qui se tenait au bord de la foule.

Le jeune homme considéra Remo, fit une grimace de dégoût et lui tourna le dos sans un mot.

— Nous allons essayer encore une fois, dit aimablement Remo. Qu'est-ce qui se passe ?

Il ponctua sa question en empoignant d'une main les muscles des deux côtés des lombes.

Sous la douleur, le garçon se redressa, plus grand qu'il ne l'avait jamais été.

— Ils ont eu le révérend Wadson.

— Qui ça, ils ?

— J'en sais rien. Ses ennemis. Ennemis du peuple. Les oppresseurs.

— Comment ça, ils ont eu Wadson ?
— Il est mort. Ils l'ont tué. Coupé en morceaux. Lâchez-moi, ça fait mal.

Remo ne lâcha rien.

— Et « ils » ont fait ça ?

— Ouais.

— Que veulent tous ces gens ? Pourquoi manifestent-ils ?

— Ils demandent justice.

— Et ils croient qu'ils l'obtiendront en chantant ?

Le jeune homme essaya de hausser les épaules. Il eut l'impression qu'elles remontaient en laissant sa colonne vertébrale à la traîne. Il changea d'avis.

— La police est arrivée ? demanda Remo.

— On vient de l'appeler.

— Merci. C'était un plaisir de converser avec vous.

Remo lâcha le jeune homme et longea la foule. S'il passait par la porte d'entrée, il ouvrirait simplement un passage à cette horde. Derrière lui, le jeune homme s'efforçait de reprendre haleine pour lancer la foule contre Remo mais chaque fois qu'il essayait de remplir ses poumons pour crier, la douleur de son dos le rappelait à l'ordre. Il apprécia la sagesse de l'adage : Le silence est d'or.

Remo se fondit dans la foule, suivant ses mouvements, était vu, disparaissait, visible, invisible, jamais plus d'une fraction de seconde dans un champ de vision, jusqu'à ce qu'il atteigne la ruelle sur un côté de l'immeuble. Elle était barrée par une grille de fer cadénassée de deux mètres cinquante de haut, hérissée de pointes entrelacées de barbelés.

Remo empoigna le gros cadenas, l'arracha et la grille céda sans bruit. Une fois de l'autre côté, il remit habilement le cadenas en place, ni vu ni connu, et la grille resta bien fermée. Les escaliers d'incendie étaient par derrière. Il monta par là jusqu'au quatorzième et il allait pousser la fenêtre de l'appartement de Wadson quand les rideaux s'écartèrent à l'intérieur et elle s'ouvrit.

Ingrid étouffa un cri en voyant Remo sur l'escalier d'incendie et s'exclama :

— Vous êtes là, Dieu soit loué !

— Qu'est-il arrivé ? demanda Remo.

— Josiah est mort, gémit-elle en fondant en larmes.

— Je sais. Qui a fait ça ?

— Un homme blond. Avec un accent étranger. Je dormais mais il est venu à l'appartement, je l'ai entendu parler à Josiah et puis il y a eu des cris et quand je me suis levée Josiah était mort, coupé en morceaux. Le blond sortait en courant. J'ai téléphoné au portier pour qu'il l'arrête mais il a dû s'échapper.

— Pourquoi fuyez-vous avant l'arrivée de la police ?

— Ça risque de me coûter ma place, si je suis trouvée ici. Je devais tourner un documentaire. Il n'était pas prévu que je tombe amoureuse d'un Noir, dit-elle en enjambant la fenêtre. J'aimais cet homme. Je l'aimais !

Elle se jeta dans les bras de Remo et sanglota sur son épaule.

— Je vous en supplie, emmenez-moi d'ici.

— D'accord, dit Remo.

Il referma la fenêtre, dévala avec elle les quatorze étages et l'entraîna dans une autre ruelle derrière l'immeuble. Elle débouchait dans une rue transversale et elle était fermée par une même grille de fer cadenassée. Remo cassa des barreaux avec ses mains. Il se retourna et vit Ingrid regarder avec stupeur le métal tordu.

— Comment avez-vous fait ça ?

— Devait y avoir comme un défaut, marmonna Remo en poussant Ingrid vers le coin de la rue et le taxi.

Le chauffeur était allongé sur le siège avant pour ne pas être vu et Remo dut frapper bruyamment à la vitre pour arriver à lui faire lever les yeux, et lui rendre ses clefs. La voiture démarra en brûlant du pneu. La foule grossissait devant l'immeuble parce que le bruit avait couru que la télévision arrivait et personne ne voulait rater l'occasion d'être vu sur le petit écran. Surtout les anciens combattants des émeutes pour les droits civiques qui avaient quitté leurs bars et leurs parties de cartes pour venir brandir des pancartes.

Quand Ingrid entra dans la suite du *Plaza* avec Remo, Chiun ne dit rien mais vit la bosse que faisait son sac à main.

Pendant qu'elle était dans la salle de bains, Remo annonça :

— Wadson est mort. Je l'ai tirée de là. Elle va rester un moment avec nous.

— Chouette, dit Tyrone. Elle va pouvoir roupiller dans mon lit. Elle c'est un sacré tas de branchette.

— Manque de poids, dit Chiun.

— Pas touche, dit Remo à Tyrone.

— Ah merde, grogna Tyrone et il se remit à regarder la rediffusion de *Bonanza*.

Chiun changea de chaîne pour regarder *Rue Sésame*.

Pendant que Remo allait chez Wadson, la direction avait installé un nouveau téléphone dans la suite. Et maintenant, alors qu'Ingrid était descendue au drugstore dans le hall du *Plaza*, ce téléphone sonnait.

— Ouais, fit Remo en s'attendant à entendre la voix de Smith.

— Ici Speskaya. J'ai tué Wadson.

Cette voix disait vaguement quelque chose à Remo. Il l'avait entendue, mais où ? Qui était-ce ? L'homme n'avait pas d'accent mais

on avait l'impression qu'il devrait.

— Qu'est-ce que vous voulez ? demanda Remo.

— Vous offrir du travail. Vous et ce gentleman oriental.

— Bien sûr. Parlons-en un peu.

— Vous acceptez trop facilement pour que je puisse vous croire.

— Est-ce que vous croiriez que je veux l'emploi si je vous disais que je n'en veux pas ?

— Un emploi ? dit Chiun, du canapé où il était assis. Quelqu'un nous propose un emploi ?

Remo leva une main pour le faire taire.

— Il m'est difficile de jauger vos mobiles, dit Speskaya.

Cette voix était familière, mais Remo n'arrivait pas à y faire coller une figure.

— Je n'y peux rien, dit-il.

— L'offre est de combien ? demanda Chiun.

Remo agita la main pour imposer silence.

— Vous travaillez pour un pays qui s'effondre, reprit Speskaya. Les gens sont assassinés, massacrés chez eux. Vous, pour qui la mort n'est pas une inconnue, trouvez cela offensant. Pourquoi ne pas venir à nous ?

— Écoutez, ne tournons pas autour du pot. J'ai une arme secrète que vous voulez. Je vais vous la donner. Vous me parlerez des armes secrètes qui vous intéressent et nous serons quittes et vous pourrez retourner en Russie.

— Des armes secrètes ? Qui m'intéressent ?

— Oui. Deux armes.

Il y eut un long silence au bout du fil suivi d'un rire gamin.

— Oui, bien sûr. Deux armes secrètes.

— Qu'est-ce qu'il y a de drôle ? demanda Remo.

— Rien, rien.

— Accord conclu ?

— Non. L'engin que vous avez n'est qu'une espèce d'appareil de biofeedback marchant par induction et pratiquement sans valeur.

— Et vos deux armes secrètes ?

— Elles sont d'une grande valeur. Très grande.

— Je parie, tiens, grogna Remo.

— Il y a un club appelé The Iron Dukes dans Walton Avenue. Je vous y retrouverai ce soir. Je vous parlerai de mes armes secrètes et j'espère que vous me donnerez votre réponse, au sujet de votre emploi chez nous. À neuf heures.

— Je serai là.

— L'Oriental aussi.

— Nous serons là, promit Remo.

— Parfait, mon pote. Je me ferai un plaisir de vous voir, dit Spesk.

Et dès qu'il eut raccroché, Remo reconnut la voix. Ce jovial « mon pote » avait ranimé ses souvenirs. L'homme qu'il avait rencontré devant l'immeuble en démolition des Mueller, le type dont il avait fracassé le genou, Tony Spesk, dit Speskaya. Le colonel et espion russe.

— Ce soir, annonça Remo à Chiun alors qu'Ingrid revenait. Nous saurons quelles sont ces deux armes secrètes qui l'intéressent.

— Et alors ?

— Alors nous nous débarrasserons de lui et l'affaire sera réglée.

— Tu n'as aucune idée de ce que sont ces armes spéciales ?

Remo haussa les épaules.

— Qu'est-ce que ça peut faire ? Encore de la mécanique.

— Tu es un imbécile, déclara Chiun.

Quelques instants plus tard, Ingrid se rappela quelque chose qu'elle avait oublié au drugstore. Elle redescendit et téléphona d'une cabine publique.

— Anthony, dit-elle, je viens de les entendre. Ils ont l'intention de vous tuer ce soir.

— Dommage, répondit Spesk. Ils auraient été un apport très précieux à notre arsenal.

— Alors qu'est-ce qu'on fait ?

— Servez-vous de l'anneau blanc. Et appelez-moi pour me dire comment il marche.

Dans Halsey Street, à Newark, le grand Noir musclé trouva ce qu'il cherchait. Il avait renoncé à deux Volkswagen pour trouver une voiture non verrouillée assez grande pour qu'il y soit assis à l'aise.

Il ouvrit la portière d'une Buick neuve et se pencha sous le tableau de bord pour raccorder les fils de contact avec deux pinces cobra qu'il avait dans la poche. De sa ceinture, il décrocha un gros trousseau de clefs, minuscules dans son énorme patte, et les tria jusqu'à ce qu'il en trouve une qui ait l'air de convenir. Il la glissa dans la petite serrure, la tourna et le moteur partit au quart de tour.

Big-Big Pickens démarra, le sourire aux lèvres. Il rentrait chez lui pour remettre à l'heure la pendule des Saxon Lords.

Il suffisait qu'il tourne le dos et un Blanc avec un petit vieux chinetoque se mettaient à tabasser la bande, et deux des chefs étaient morts, le révérend Wadson était mort et il était grand temps de mettre fin à toutes ces conneries. Il tapota le pic à glace fourré dans sa poche arrière, la pointe fichée dans un bouchon de liège. Comme ça, histoire de rire, il le retira et le plongeait profondément dans le siège à côté de lui.

Et il sourit encore.

CHAPITRE XIII

Remo s'était changé. Il était dans le salon de la suite du *Plaza*, en pantalon et tee-shirt noirs.

— Remo...

Le roucoulement d'Ingrid venait de la porte de la chambre.

Remo hocha la tête et se leva. Chiun était en léger kimono noir. Tyrone avait toujours son blouson de jean et le tee-shirt blanc crasseux qu'il portait depuis trois jours.

— Nous allons partir tout de suite, dit Remo en regardant le New York nocturne par la fenêtre. Mais j'ai quelque chose à faire avant.

Le vieux Coréen approuva de la tête.

Dans la chambre, Ingrid était assise au bord du lit. Elle sortait de la douche et n'était vêtue que d'une légère robe de chambre de satin bleu.

— Il faut vraiment que vous partiez ? demanda-t-elle.

Avec son imperceptible accent européen, sa voix avait quelque chose de nostalgique.

— J'en ai bien peur.

— Cet homme est mauvais. Il a tué Josiah.

— Vous voulez parler de Spesk ? Ce n'est qu'un agent de plus. Pas de problème.

Elle prit Remo par les bras et le tira vers elle, jusqu'à ce que leurs genoux se touchent.

— Je serais désespérée si vous étiez blessé... ou...

— Tué ? Je n'en ai pas l'intention.

— Mais c'est un tueur.

— C'est vrai, hein ? Et vous l'avez vu s'enfuir en courant après avoir tué Wadson.

Ingrid hocha la tête. Elle fit courir ses mains le long du dos de Remo, jusqu'en bas. Elle l'attira contre elle et colla sa joue contre son ventre.

— Oui, murmura-t-elle d'une voix étranglée. Je l'ai vu. Jamais je ne l'oublierai.

— Grand, mince. Des cheveux blonds clairsemés. Une petite cicatrice au-dessus de l'œil gauche.

Il sentit qu'elle hochait la tête. Puis elle leva les mains à sa ceinture et tâtonna sur la boucle.

— Remo, murmura-t-elle, ça va paraître bizarre mais en quelques heures seulement... cela m'est venu... Je ne peux pas l'expliquer...

Vous allez rire.

— Je ne ris jamais d'une femme amoureuse, dit sérieusement Remo.

Elle avait déboutonné son pantalon et s'activait maintenant, avec les mains et la bouche.

Puis elle tomba à la renverse sur le lit, tenant de la main droite le poignet gauche de Remo pour le tirer sur elle.

— Ah, Remo... Venez... Aimez-moi. Tout de suite. Je ne peux pas attendre.

Le peignoir s'ouvrit et Remo glissa sur le corps de déesse blonde. Machinalement, il entra en action. Il sentit qu'elle lui lâchait le poignet et glissait sa main sous l'oreiller. Elle lui enlaça le cou du bras gauche pour serrer sa tête contre elle afin qu'il ne puisse pas voir ce qu'elle faisait.

Il perçut le très léger changement de position de son corps quand elle ramena sa main droite vers sa propre taille. Il sentit les doigts s'insinuer entre leurs deux ventres et puis ce fut le contact froid et le serrement de l'anneau de métal blanc.

Remo se redressa et baissa les yeux sur l'anneau. Ingrid leva de nouveau la main derrière sa tête et la ramena avec la petite boîte noire à la manette rouge sur le dessus.

Elle sourit à Remo, un méchant sourire aussi éloigné de l'amour que de la tendresse.

— Et maintenant, la comédie est finie.

— Comme toutes les bonnes comédies, dit Remo.

— Vous savez ce qu'est cet anneau ?

— Une sorte d'instrument de pression, je suppose.

— Aussi efficace que la guillotine.

Elle se releva et s'assit au milieu du lit.

— C'est de ça que vous vous êtes servie contre Wadson ? demanda Remo.

— Oui. Je m'en suis servie sur tout son corps. Pour le mutiler. Il était grossier. Vous apprenez très vite.

— Non, dit Remo. Je n'ai pas appris. Je savais.

Ce fut au tour d'Ingrid d'être surprise.

— Vous saviez ?

— Quand vous avez dit que vous avez vu Spesk s'enfuir en courant, après avoir tué Wadson. J'ai fracassé la rotule de Spesk il y a trois jours. Il ne court pas beaucoup, ces temps-ci.

— Et vous êtes quand même venu ici dans cette chambre ? Comme un agneau à l'abattoir ?

— Je ne suis pas précisément un agneau.

— Vous le serez. Un agneau. Ou un hongre.

— Que voulez-vous ? demanda Remo.

— C'est simple. Vous Venez avec Spesk et moi. Vous travaillez avec nous.

— Je ne crois pas, dit Remo.

— Le vieux accepterait. Je l'ai entendu aujourd'hui. Il irait partout où il y a l'argent. Pourquoi est-il si raisonnable et vous si déraisonnable ?

— Nous sommes tous deux déraisonnables. De façon différente, c'est tout.

— Alors votre réponse est non.

— Vous avez pigé, ma jolie.

Elle regarda la petite manette rouge dans sa main.

— Vous savez ce qui va se passer maintenant, n'est-ce pas ?

— Allez-y, dit Remo. Mais retenez bien ceci. Vous allez mourir. Vous pouvez vous amuser avec votre petit jouet, là, et peut-être me faire mal, mais j'aurai le temps de vous tuer et vous le savez. Et vous mourrez très lentement. Très douloureusement.

Les grands yeux marron foncé de Remo qui paraissaient ne pas avoir de pupille plongèrent dans ceux d'Ingrid. Ils se dévisagèrent. Elle se détourna et comme si elle était furieuse d'avoir dû baisser les yeux la première, elle claqua la main sur la petite boîte noire et poussa la manette à fond. La bouche convulsée par un rictus mauvais qui montrait les dents, elle regarda Remo.

Il était toujours agenouillé au même endroit sur le lit. Son expression ne révélait aucune émotion, aucune douleur. Leurs yeux se croisèrent de nouveau et il éclata de rire. Il passa une main sur le lit et ramassa les deux moitiés de l'anneau blanc, bien proprement coupées. Il les lui lança.

— Ça s'appelle du contrôle musculaire, bébé.

Il se releva, se rhabilla et boucla sa ceinture. Ingrid courut à quatre pattes sur le lit et saisit son sac à main sur la table de chevet. Elle en retira un petit pistolet et roula sur elle-même vers Remo, pour le lui braquer dessus d'un mouvement souple et plein d'aisance.

Alors, que son index se refermait sur la détente, Remo ramassa une moitié de l'anneau de métal et le projeta d'une chiquenaude, avec une force telle qu'elle siffla sur sa trajectoire d'un mètre cinquante.

Ingrid pressa la détente à l'instant précis où le morceau de l'anneau frappait le canon du pistolet avec la violence d'un coup de marteau et le redressait d'un coup sec vers le menton. Il était trop tard pour que le cerveau d'Ingrid annule l'ordre de faire feu.

Le coup partit, avec une détonation étouffée, la balle traversa le menton, les os et les cartilages et s'enfonça dans le cerveau.

Les yeux encore ouverts, les lèvres encore retroussées sur des dents de chatte furieuse, elle lâcha l'arme et tomba de côté sur le lit. Le pistolet glissa par terre. Un mince filet de sang coula de son menton,

le long de sa gorge et sur une épaule et fut bientôt absorbé par le satin bleu du peignoir qui devint presque noir.

Remo contempla le cadavre, haussa les épaules avec nonchalance et sortit de la chambre.

Dans le salon, sans se détourner de la fenêtre où il examinait la ville de New York, Chiun murmura :

— Je suis content que cette affaire-là soit finie.

— C'est-y que j'ai entendu un coup de pétard ? demanda Tyrone.

— C'est sûr, répondit Remo. Il est temps de partir.

— Où on va ?

— Tu rentres chez toi, Tyrone.

— Vous me laissez filer ?

— Oui.

— Chouette, dit Tyrone en se levant d'un bond. Salut.

— Pas si vite. Tu vas d'abord venir avec nous.

— Pour quoi faire ?

— Juste au cas où ce Big je ne sais quoi serait dans le coin. Je veux que tu me le désignes.

— C'est un grand mauvais fumier. Il me tuera s'il sait que je vous l'ai balancé.

— Et qu'est-ce que je ferais, moi ? demanda Remo.

— Ah merde, grogna Tyrone.

CHAPITRE XIV

Tous les lampadaires étaient éteints dans le pâté de maisons où se trouvait le club des Iron Dukes.

Remo se tenait au pied d'un de ces lampadaires en dérangement et remuait du bout du pied du verre cassé. Le quartier était écrasé par la chaleur d'été humide. Toutes les lumières des immeubles étaient éteintes aussi et Tyrone regardait peureusement autour de lui.

— Moi pas aimer ce coin-là, dit-il. Fait trop noir.

— Quelqu'un l'a préparé comme ça pour nous, dit Remo. Vous êtes là, Chiun ?

— Oui. De l'autre côté de la rue.

— Combien sont-ils ?

— Beaucoup de corps, répondit Chiun. Peut-être une trentaine.

— Quoi c'est qu'il dit ? demanda Tyrone.

— Tyrone, expliqua patiemment Remo, quelqu'un vient de casser tous les lampadaires pour que la rue soit noire. Et maintenant, ceux qui ont fait ça sont cachés par ici, ils attendent... ne regarde pas autour de toi comme ça, crétin... ils se cachent et nous attendent.

— Moi pas aimer ça. On va faire quoi ?

— Chiun et moi, nous allons monter voir Spesk. Toi, tu vas rester ici en bas et voir si tu aperçois Big-Big machin-truc. Et quand je descendrai, tu me le montreras du doigt.

— Moi pas vouloir.

— Je te conseille de vouloir.

Ils laissèrent Tyrone sur le trottoir et suivirent une faible lumière au premier étage qui les amena dans une grande pièce avec un bureau dans le fond.

Derrière le bureau était assis Tony Spesk, ce bon vieux Tony, représentant en électroménager, de Carbondale dans l'Illinois, plus connu sous le nom de colonel Speskaya du N.K.V.D. Sa lampe à col de cygne était tournée de manière à briller dans les yeux des visiteurs.

— Comme on se retrouve, dit Spesk. Ingrid est morte, naturellement.

— Naturellement, répondit Remo et il fit quelques pas dans la pièce.

— Avant que vous fassiez quelque chose d'idiot, dit Spesk, je dois vous avertir qu'il y a ici un œil électronique. Si vous tentez de vous approcher de moi, vous couperez un rayon et déclencherez le tir croisé de mitraillettes. Ne soyez pas idiot.

Chiun contempla les murs de ces bureaux abandonnés et hocha la tête. Sur celui de gauche, il y avait une série d'yeux électroniques commençant à quinze centimètres au-dessus du plancher et se suivant tous les trente centimètres jusqu'à une hauteur de deux mètres cinquante, à vingt centimètres du plafond. Il fit un signe de tête à Remo.

— Alors, avez-vous considéré mon offre ? demanda Spesk.

— Oui. Considérée et rejetée, répliqua Remo.

— Dommage. Je ne vous aurais pas pris pour des patriotes.

— Le patriotisme n'a rien à voir là-dedans. Nous n'aimons pas les gens comme vous, c'est tout.

— Les Russes ne valent plus rien depuis le règne d'Ivan le Grand, déclara Chiun.

— Le Terrible, vous voulez dire, rectifia Spesk.

— Le Grand, insista Chiun.

— Il payait cash, expliqua Remo.

— Ma foi, dans ce cas, je pense que nous n'avons plus rien à nous dire, murmura Spesk.

— Un mot, dit Remo. Ces deux armes que vous cherchez. Quelles sont-elles ?

Un temps.

— Vous ne le savez vraiment pas ?

— Non, dit Remo.

— Le vieux doit le savoir, je crois. N'est-ce pas ?

Remo se retourna et vit Chiun acquiescer.

— Eh bien, si vous en savez tant, Chiun, pourquoi est-ce que vous ne m'avez rien dit ?

— Parfois, il est plus facile de parler à Tyrone.

— Dites-le moi maintenant. Quelles sont ces deux armes ?

— Toi, répondit Chiun, et moi.

— Nous ?

— Nous.

— Ah merde. Tout ça pour ça.

— Assez ! dit Spesk. Nous ne pouvons pas conclure un accord, alors tant pis. Vous pouvez partir et je partirai plus tard. Peut-être nous reverrons-nous un de ces jours.

— C'est nous les armes que vous vouliez ? demanda encore Remo.

— Oui.

— Vous êtes un abruti, déclara Remo.

— Il est temps que vous partiez, maintenant.

— Pas encore. Comprenez bien, ce n'est rien de personnel, mais...

Eh bien, Chiun et moi nous n'aimons pas beaucoup que trop de gens soient au courant de notre travail et sachent pour qui nous travaillons. Et vous en savez un peu trop.

— N'oubliez pas l'œil électronique, dit Spesk avec confiance.

— N'oubliez pas Fort Alamo, riposta Remo.

Il prit appui sur son pied gauche puis il avança vers la série de rayons invisibles allant du mur de gauche à celui de droite. Arrivé à un mètre, il se tourna vers le mur, leva très haut le pied droit, le fit suivre du pied gauche et lança tout son corps en l'air. Son ventre frôla le plafond quand il se retourna sur le dos, volant par-dessus le rayon supérieur comme si c'était la barre de bambou dans un championnat de saut à la perche. Il passa ainsi par-dessus les lumières invisibles et retomba sur ses pieds, sans bruit, devant Spesk.

Les yeux du colonel russe étaient écarquillés par le choc et l'horreur. Il se leva lourdement derrière le bureau, son genou gauche malmené par Remo encore très défectueux.

Il s'écarta de Remo.

— Écoutez, dit-il.

Son accent de Chicago avait disparu. Il s'exprimait maintenant de la voix gutturale de sa Russie natale.

— Écoutez, vous ne voulez pas me tuer. Je suis le seul qui puisse vous faire sortir d'ici vivants. C'est un piège.

— Nous le savons. Nous prenons nos risques.

Il s'avança vers Spesk qui se précipita sur le tiroir du bureau. Sa main était dans le tiroir, se refermait sur un pistolet, quand Remo empoigna la lampe à col de cygne et la lui enroula autour du cou. Il fit un nœud avec le pied flexible, bien serré, et laissa tomber le cadavre de Spesk par terre. La question des espions russes était réglée. Celle des armes secrètes aussi.

Tout en sautant de nouveau par-dessus les yeux électroniques, maintenant visibles dans la pièce noire comme de l'encre, Remo grommela :

— Pourquoi ne me l'avez-vous pas dit, Chiun ? Au sujet des armes ?

— Qui peut expliquer quelque chose à un homme blanc ? répliqua Chiun.

Il était déjà à la porte et s'engageait dans l'escalier.

À part le léger sifflement d'air de gens qui ne savaient pas respirer. correctement, la rue devant l'immeuble des Iron Dukes était silencieuse quand Remo et Chiun sortirent et s'arrêtèrent sur le trottoir.

— Vous dites toujours trente ? demanda Remo.

Chiun pencha la tête d'un côté pour écouter.

— Trente-quatre.

— Pas mal. J'espère qu'aucun n'est celui que je veux. Où diable est passé Tyrone ?

— C'est un des trente-quatre, dit Chiun juste au moment où retentissait un rugissement, celui de Tyrone.

— Les voilà ! Attrapez-les ! Attrapez-les ! Ils m'ont kidnappé et tout !

Comme des bêtes de proie dont le pelage se confond avec la savane, les jeunes Noirs des Saxon Lords surgirent de leur coloration de nuit protectrice et, en poussant des cris de guerre, ils se ruèrent à travers la chaussée sur Chiun et Remo.

— Quand je mettrai la main sur ce Tyrone, dit Remo, je m'en vais lui donner une bonne leçon.

— Voilà que tu recommences, marmonna Chiun au moment où la première vague d'assaut les atteignait, brandissant des matraques et des chaînes de moto, des couteaux et des démonte-pneus.

Chiun fit fusionner une clef à molette d'un mètre avec une cage thoracique et dériva avec grâce sur la gauche, son kimono noir dansant autour de lui, tandis que Remo passait sur la droite.

— Et comment ! cria Remo. Il a besoin d'une leçon. Où es-tu, Tyrone ?

L'air se remplit de pavés lancés par les Saxon Lords, qui ne frappaient que d'autres Saxon Lords. L'un d'eux crut voir Remo glisser près de lui et abattit de toutes ses forces la lame de quinze centimètres de son couteau de chasse, tranchant fort proprement la carotide de son cousin.

— Où diable est-il ? glapit Remo. Maintenant je sais ce qu'éprouvait Stanley quand il cherchait Livingstone.

Remo se baissa sous un démonte-pneu en plein vol et remonta avec le bout de ses doigts dans une gorge.

Il contourna deux autres membres de la bande qui en étaient venus aux mains parce que le premier avait marché sur les souliers neufs à semelle plate-forme du second et éraflé le cuir.

— Pardon, avez-vous vu Tyrone ? demanda Remo.

— Tyrone, lui par-derrière, dit un des jeunes gens juste avant que son crâne soit fendu par une chaîne de moto que balançait son camarade de combat.

— Merci, dit Remo et, à l'autre : Bonne forme.

Il était maintenant dans le cœur de la bande, s'éloignant de l'immeuble des Iron Dukes pour traverser la rue.

Et, sur le trottoir d'en face, Big-Big Pickens voyait les Saxon Lords désorganisés qui tombaient. Il allongea le cou pour regarder au-dessus de la mêlée mais il ne voyait aucune trace de l'homme blanc ni du vieil Oriental. Pourtant, toutes les quelques secondes, deux nouveaux Saxon Lords s'affalaient et il devinait où ces deux autres avaient été.

Il estima que Newark était vraiment très agréable en cette saison, enfonça son pic à glace dans son bouchon protecteur, le fourra dans sa

poche arrière puis il fit demi-tour et s'en alla.

— Ah, te voilà, Tyrone, dit Remo en voyant le jeune Noir seul à l'écart de la cohue. Tu as un sacré culot.

Tyrone leva les bras pour se protéger au moment où Chiun arrivait.

— Et moi qui croyais que nous étions copains et tout, gronda Remo.

— On l'est. Moi chercher simplement Big-Big pour vous. C'est lui qui se tire, là.

Tyrone montrait une énorme silhouette noire qui courait dans la rue.

— Merci, Tyrone. Chiun, surveillez-le.

Remo partit à la poursuite de Big-Big Pickens.

Le grand Noir entendit le rugissement de la mêlée derrière lui et jeta un coup d'œil pardessus son épaule. Il éprouva un picotement de peur entre ses omoplates en apercevant le mince homme blanc, en pantalon et tee-shirt noirs, qui lui courait après, le rattrapait. Puis il s'arrêta.

C'est rien qu'un blanchet maigrichon, pensa-t-il. Il fonça dans une ruelle, se fondit dans l'ombre, et attendit que Remo l'y suive. Tirant son pic à glace de sa poche, il le tint au-dessus de sa tête, prêt à l'abattre dans la nuque de Remo dès qu'il entrerait dans la ruelle.

Il entendit approcher les pas précipités de Remo. Il toussa, un large sourire fendait sa figure, histoire de faire savoir au Blanc où il était. Au cas où il ne l'aurait pas vu entrer dans la ruelle.

Les pas s'arrêtèrent. Et puis il n'y eut plus le moindre bruit.

Pickens colla son large dos contre le mur de brique, pour attendre que la silhouette de Remo se profile dans la pénombre à l'entrée de la ruelle. Mais il ne vit rien.

Il attendit quelques secondes qui lui parurent plus longues que des minutes et fit un pas en avant en s'écartant du mur, pensant que l'homme blanc se planquait dans la rue en attendant qu'il sorte. Eh bien, se dit-il, on allait voir qui serait plus patient que l'autre.

Big-Big Pickens sentit un petit frôlement sur son épaule. Il se demanda ce que c'était. Le frôlement devint une petite tape.

Pickens pivota. Remo était là, un large sourire aux lèvres.

— Tu me cherchais ? demanda-t-il.

Big-Big, sous l'effet du choc, eut un mouvement de recul, puis il abattit le pic à glace en se souvenant subitement qu'il le brandissait au-dessus de sa tête. Remo recula légèrement, à peine d'un centimètre ou deux, apparemment, mais le pic le manqua.

— C'est toi, Pickens ?

— Ouais, fumier.

— C'est toi qui a tué la vieille dame ? M^{rs} Mueller ?

— Ouais, c'est moi.

— Dis-moi, c'était amusant ? Ça t'a fait plaisir ?

— Pas autant que de te donner ça, gronda Pickens en se ruant comme un taureau, tenant le pic à glace contre lui, attendant d'être tout contre Remo pour lever une grosse main et lui enfoncer le pic dans le ventre.

Il leva les yeux et s'immobilisa. Il ne voyait plus l'homme blanc. Où était-il passé ? Il se retourna. L'homme était derrière lui.

— Tu es vraiment une ordure, tu sais ça ? dit Remo.

— Je m'en vais t'ordurer, rugit Big-Big en revenant à la charge.

Remo s'écarta de son chemin et lui fit un croc-en-jambe. Big-Big s'étala dans la ruelle. Le béton rugueux lui écorcha la joue.

— Tu sais, dit Remo en se penchant sur lui. Je crois que je ne t'aime pas beaucoup. Debout.

Big-Big se mit à genoux et posa une main par terre pour se relever.

Un pied s'écrasa contre son nez épaté. Il entendit craquer les os et un flot de sang jaillit de ses deux narines.

Sa tête fut rejetée en arrière mais il se remit et se releva.

— Tu es le grand champion de pic à glace du quartier, hein ? dit Remo. Est-ce que ton pic est aussi pointu que ça ?

Et Pickens eut l'impression qu'une lame s'enfonçait dans son flanc gauche. Il baissa les yeux, pensant voir du sang mais ne vit rien. Rien que la main de l'homme blanc qui s'écartait lentement. Mais la douleur. La douleur. C'était comme un tisonnier rougi à blanc contre sa peau et il savait que ça faisait mal, parce qu'il avait fait ce coup-là à quelqu'un, une nuit.

— Aussi affûté que ça ? railla Remo.

Tenant son pic à glace, Big-Big se retourna, leva le bras droit, chercha son bourreau.

Mais Remo était toujours derrière lui. Et Pickens entendit sa voix, ironique, qui se moquait de lui.

— Aussi dur que ça ?

Un coup dans le dos. Il sentit que ses côtes se fracassaient sur la droite. Le coup se répéta à gauche et les côtes suivirent le mouvement.

— Est-ce que la vieille dame a crié quand tu l'as tuée, Big-Big ? Est-ce qu'elle a crié comme ça ?

Pickens essaya de se retenir mais la douleur exigeait un cri. Il y avait des doigts dans son cou qui avaient l'air de lui déchirer la chair pour atteindre sa pomme d'Adam. Alors il hurla. Et hurla encore.

— Tu crois qu'elle a eu aussi mal, porc ? Quand tu l'as tuée ?

Big-Big fit demi-tour, les mains tendues, mais il n'attrapa que du vide. Ses bras se refermèrent sur de l'air. Il fut propulsé à la renverse, s'écrasa contre le mur de brique comme une tomate trop mûre et glissa à terre. Son pic à glace lui échappa et tinta bruyamment sur le béton.

Il y avait une terrible douleur fulgurante à l'endroit où il avait eu une jambe droite. Il essaya de la bouger mais la jambe ne répondait plus aux ordres. Et il y eut une autre douleur dans la gauche quand elle se cassa net avec un grand craquement. Ensuite, ce fut comme si son estomac était rongé par des rats ; il sentait qu'ils en arrachaient de grands morceaux et il hurla, il poussa un long hurlement aigu, interminable qui acclamait l'agonie et réclamait la mort.

Une figure blanche se penchait sur lui, tout près, et elle disait :

— Tu l'as tuée avec le pic à glace, animal, et maintenant tu vas apprendre comment c'était.

Il y eut alors une monstrueuse explosion de douleur dans son œil gauche où le pic s'enfonçait. Il n'y voyait plus du côté gauche. Enfin la douleur cessa complètement, le grand Noir tomba en avant et sa tête heurta le sol de la ruelle avec un bruit creux. La dernière chose qu'il avait remarquée, c'était que le Blanc avait les ongles propres.

Remo cracha sur le cadavre et sortit de la ruelle dans la rue où une voiture arrivait à toute allure, suivie par deux autres.

Il se tourna vers la chaussée où les Saxon Lords étaient engagés dans une mêlée générale, soudain illuminée par les phares. Trois autres voitures surgissaient en sens inverse.

Elles s'arrêtèrent dans des grincements de freins et des hommes en sautèrent. Remo vit qu'ils étaient armés. Puis il entendit une voix familière, celle du sergent Pleskoff.

— Allez ! Tirez dans le tas. Tuez ces salauds. Tirez en plein dans le blanc de leurs yeux. On va leur faire voir ! L'Amérique en a marre de cette saloperie de violence ! Tuez-les tous. Pas de survivants.

Remo put aisément distinguer Pleskoff. Il brandissait un bras au-dessus de sa tête, dans une imitation passable d'Errol Flynn imitant passablement le général Custer. Il était en civil, tout comme la douzaine d'hommes qui commençaient à tirer sur la mêlée avec des Spécial Police et des fusils de chasse.

Chiun apparut à côté de Remo, traînant Tyrone. Tyrone regardait par-dessus son épaule la chaussée qui se jonchait de corps éparés.

— Tu le veux ? demanda Chiun à Remo.

— Non. Plus maintenant.

Tyrone se tourna vers lui, les yeux tout ronds de terreur.

— Moi pas vouloir retourner là-bas.

— Pourquoi ?

— Oh, mec, ça devient dangereux, les rues par ici. Je peux pas rester avec vous autres ?

Remo haussait les épaules. Dans la rue, l'orgie de feu se calmait. Les cris cessaient. Il restait peu de monde debout. Pleskoff n'arrêtait pas de hurler :

— Tuez-les tous ! On va mettre de l'ordre dans cette ville !

Chiun se tourna aussi vers cette voix.

— J'ai créé un foutu Wyatt Earp, grommela Remo.

— C'est toujours ainsi quand un homme se mêle de vengeance, dit Chiun. Toujours ainsi.

— Toujours ainsi, répéta Remo.

— Toujou' assis, dit Tyrone.

— Ta gueule, dit Remo.

— Ta gueule, dit Chiun.

De retour au *Plaza*, Chiun repêcha dans une de ses grandes malles laquées un rouleau de parchemin, une bouteille d'encre et une longue plume d'oie.

— Qu'est-ce que vous faites ? demanda Remo.

— Je vais écrire pour l'histoire de Sinanju.

— Écrire quoi ?

— Comment le Maître de Sinanju a apporté la sagesse à son disciple en lui enseignant que la vengeance est destructrice.

— Ne manquez pas d'écrire aussi qu'elle fait du bien.

Tyrone vint regarder par-dessus l'épaule de Chiun et puis, dans son dos, il regarda dans la malle ouverte.

Chiun se mit à écrire.

— Tu dois comprendre, Remo, qu'il n'aurait servi à rien de se livrer à un acte de vengeance contre Tyrone. Il n'est pas responsable. Il ne peut rien à ce qu'il est.

À ce moment, Tyrone se glissait hors de la porte de la suite.

— Je suis heureux que vous ayez ces bons sentiments, Chiun, dit Remo.

— Mmmmm, fit le vieux Coréen tout en écrivant. Pourquoi ?

— Parce que Tyrone vient de filer avec une de vos bagues en diamants.

La plume d'oie vola en l'air et frappa le plafond. La bouteille d'encre vola dans une autre direction. Chiun lâcha le rouleau de parchemin, se leva et courut à la malle. Il s'y pencha, fouilla dedans et se redressa. Il tourna vers Remo une figure très pâle.

— Il l'a fait. Il l'a fait.

— Il est parti par là, dit Remo en montrant la porte du doigt.

Il n'avait pas fini de parler que Chiun était déjà dans le couloir.

Il était 23 h 30. Temps d'appeler Smith au numéro spécial du code 800, qui ne fonctionnait que deux fois par jour.

— Allô, fit la voix acide de Smith.

— Salut, Smitty. Comment ça va ?

— Je présume que vous avez un rapport à faire.

— Une minute.

Remo plaqua une main sur le téléphone. Dehors, dans le couloir

près de l'ascenseur, il entendait des coups sourds. Et des gémissements. Et des sanglots. Remo hocha la tête.

— Ouais, reprit-il au téléphone. Eh bien, Spesk est mort. Le type qui a tué M^{rs} Mueller est mort. Il y a au moins une douzaine de flics de New York qui commencent à faire quelque chose à propos des criminels. Dans l'ensemble, je dirais que c'est une assez bonne journée de travail.

— Et...

— Un instant.

La porte de la suite s'ouvrait. Chiun entra, en polissant son gros diamant sur la manche de son kimono noir. Il soufflait dessus, frottait, soufflait, polissait.

— Vous l'avez récupéré, dit Remo.

— C'est évident.

— Pas de vengeance, j'espère.

Chiun secoua la tête.

— J'ai adapté le châtiment au crime. Il a volé mon diamant. Je lui ai volé pour un long moment sa possibilité de voler.

— Que lui avez-vous fait ?

— J'ai réduit les os de ses doigts à du mastic. Et je l'ai averti que si jamais je le revoyais, je ne serais pas si indulgent.

— Je suis heureux que vous n'ayez pas été vindicatif, petit père. Ne manquez pas de rapporter cet incident dans votre histoire.

Chiun ramassa le rouleau de parchemin et le jeta dans la malle de laque.

— Je n'ai plus envie d'écrire ce soir.

— Demain il fera jour, dit Remo et il rendit toute son attention à Smith. Vous disiez, Smitty ?

— Je demandais. Et les deux armes redoutables de Spesk ? Vous les avez trouvées ?

— Naturellement. Vous me l'avez demandé, n'est-ce pas ?

— Eh bien ?

— Eh bien quoi ?

— Qu'est-ce que c'est, ces armes ?

— Vous ne pouvez pas les avoir.

— Pourquoi ?

— Certaines choses ne sont pas à vendre, répliqua Remo.

Il arracha du mur le fil du téléphone et s'écroula à la renverse sur le canapé. En riant.

Le livre papier qui été copié
pour cette édition numérique a été
achevé d'imprimer en octobre 1982
sur les presses de l'Imprimerie Bussière
à Saint-Amand (Cher)

N°d'Édition : 11008
N°d'impression : 2147
Dépôt légal : octobre 1982.